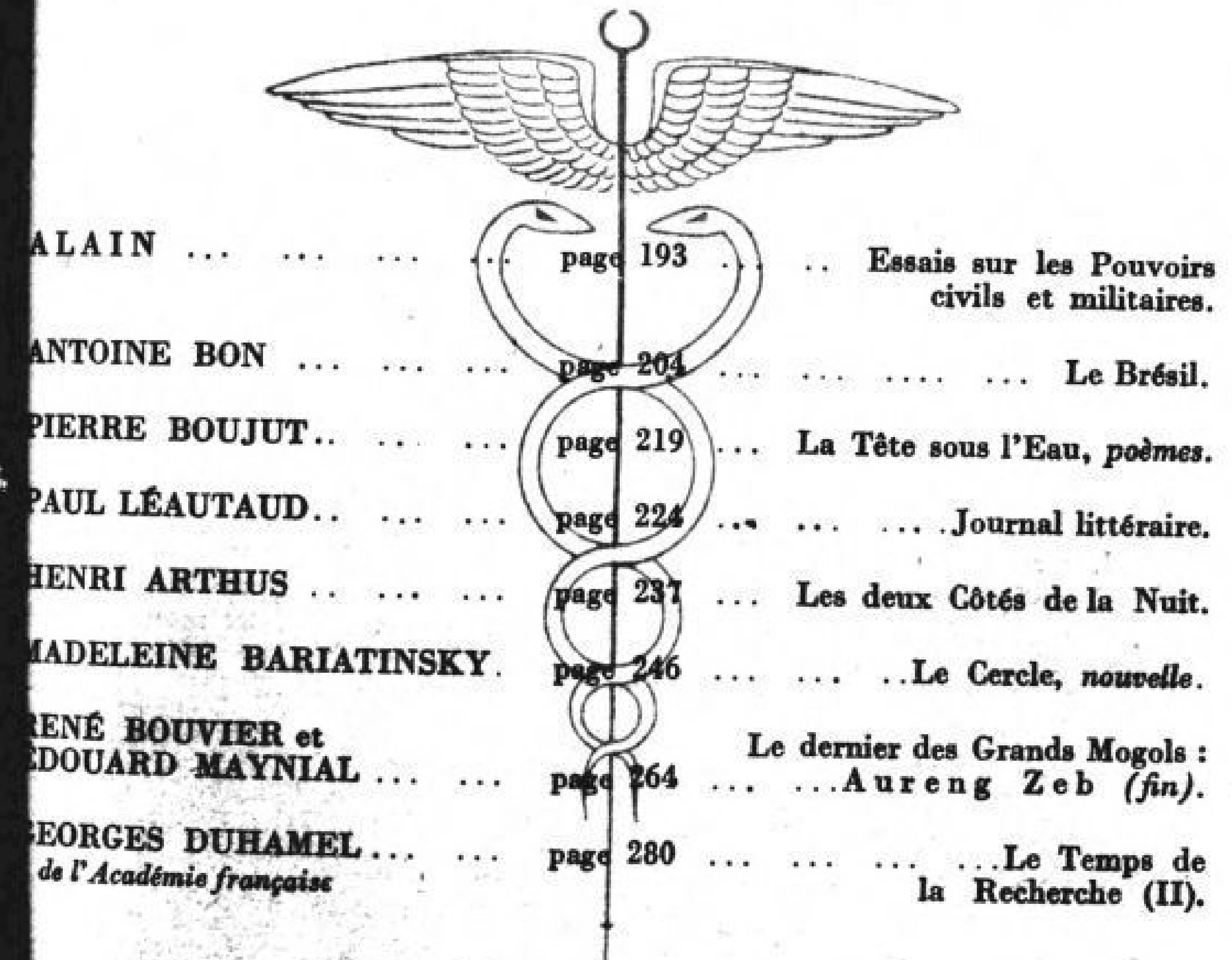
NUMÉRO 1002 1er FÉVRIER 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

		France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS : un an	~~660 fr.~~	627 fr.	770 fr.	710 fr.
six mois	~~345 fr.~~	328 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO : ~~60 francs.~~ 57 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du MERCVRE, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se considère pas comme engagée à les signaler.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Baisse de 5 %

Les prix indiqués ci-dessus tiennent compte de la baisse de 5 %.

Conformément à une décision du Syndicat de la Presse périodique, tous les abonnés de France et de l'Union française ayant payé leur abonnement à l'ancien prix seront crédités de 33 francs (abonnement d'un an) ou de 17 francs (abonnement de six mois). Une note ultérieure précisera les modalités d'application de cette mesure.

ESSAIS SUR LES POUVOIRS CIVILS ET MILITAIRES

par ALAIN

MÉMOIRES DE LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

Le 16 octobre 1943. — Je me suis jeté dans les *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès, la femme de Junot, aide de camp de l'Empereur. J'y suis tombé comme une pierre dans l'eau. Il est vrai qu'avidement j'ai écouté ces confidences naïves. Le style n'est pas correct; elle écrit « se rappeler de... », « malgré que... », etc. Et aussitôt dans ce brouillard de mots apparaissent des connaissances nouvelles. Saviez-vous que Bonaparte était grec d'origine? Cela apparaît par l'ancien nom de sa famille, Kallimeros, ce qui transformé en italien donne littéralement Buonaparte. Avouez que cette découverte n'est pas petite; c'est un bel enchaînement de la Grèce au monde moderne. Bonaparte était un *Comnène!* Inutile de commenter cela. Autour, un brouillard de bavardages, de puérilités, où heureusement paraissent souvent Bonaparte, Joséphine, et Lucien et Joseph et Jérôme. Sans compter qu'on y retrouve le *Roman comique.* Car la duchesse et ses amis

jouaient fort souvent la comédie à la Malmaison, jusqu'à jouer passablement le *Barbier*. D'où de précieuses anecdotes, une esquisse de Cimarosa, cet improvisateur génial qui disait à Junot : « Prends la harpe », et lui fournissait un thème; après quoi, à l'ébahissement de tous, ils jouaient ensemble merveilleusement; c'est ce que raconte la duchesse. Et du moins, elle a vu et entendu. Une esquisse aussi de la célèbre Clairon, qui nous apparaît dans sa retraite entre son chalet de banlieue et un buste de Voltaire, qu'elle salue en parlant. La plus précieuse culture consisterait peut-être à lire tous les *Mémoires*, et au besoin à copier les meilleurs passages. L'histoire nous trompe, car elle intéresse et nous croyons que c'est elle qui nous intéresse, alors qu'elle n'est qu'un résumé des *Mémoires*. On voit comment il faudrait apprendre l'histoire, c'est-à-dire faire un résumé des *Mémoires* à l'usage de soi-même. Je puis témoigner que si j'avais appris l'histoire ainsi, j'aimerais l'histoire. Combien mes professeurs d'histoire m'ont paru nigauds et ennuyeux! J'en dirai autant pour la littérature, qui n'est qu'un sommaire de critiques comme Sainte-Beuve et autres. Il faudrait apprendre à se servir d'une bibliothèque et à toujours remonter aux sources, ce qui est s'adresser aux textes et aux commentaires les plus anciens. C'est ainsi que le fameux de Lacoulonche, à l'Ecole Normale, débitait La Harpe et autres d'un air ennuyé, et

finalement enseignait bien par ce riche fond qu'il remuait.

Ma duchesse (d'Abrantès) me raconte aussi la diplomatie de son temps, le sourire *séducteur* de Napoléon, la politique de Mirabeau et de Robespierre, sans compter que les horreurs de Quatre-vingt-treize ressortent de son bavardage, jusqu'à faire peur. On vit avec Danton. On comprend Billaud-Varenne et l'éloquence girondine. La force de la narratrice résulte d'une espèce de sottise ou plutôt de naïveté qui laisse tomber les objets les plus terribles devant un beau plumet ou une cravate de mousseline. Les caractères du temps se dessinent : le matamore, l'homme à femmes. Les tableaux les plus amusants sont les mystifications mondaines, laborieusement préparées, et qui prenaient très bien pour victime Bonaparte. Lequel n'aimait pas cela, comme bien on pense.

Le 18 octobre 1943. — Je reviens à ma duchesse. Grâce à elle, et parvenu à l'époque du Sacre, j'aperçois de divers côtés ce pouvoir impérial, dont elle dit qu'on n'en vit jamais de plus puissant sur la terre. J'en pris occasion pour concevoir cette heureuse circulation qui faisait courir les ordres, et arrivait bien vite à l'exécution. A ce propos, j'aime à penser au double sens de ce mot si expressif, l'ordre, et comment se faisait ce passage d'un ordre, de

subalterne en subalterne, sans que le chef eût à former le moindre doute là-dessus. Alors le pouvoir fut absolu, comme il doit être. Mais pourquoi? Sans doute parce que l'exécutant n'avait pas de doute non plus et devait prendre sur lui les responsabilités de l'exécution comme s'il eût été l'auteur de l'ordre. Chacun était investi d'un pouvoir absolu et pour peu de temps; il n'était pas question d'attendre. On n'avait donc que le perfide espoir que le chef changerait, ou oublierait. Alors chacun courait et s'empressait de rejeter cette responsabilité pesante. Les bureaux aussi craignaient la responsabilité; c'est pourquoi ils attendaient. Au contraire, les subalternes de Napoléon n'attendaient point. On trouve cent preuves de cela dans les *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès, et d'autant plus naturellement que son mari, Junot, était chargé, comme aide de camp de l'Empereur, d'une foule d'ordres dont il avait à rechercher les moyens et les exécutants; aussi se mettait-il en course aussitôt; et tout se faisait à merveille. L'Empereur l'aimait et se fiait à lui. Or jamais on ne trouvait dans Junot la moindre hésitation; une de ses maximes était : « Il faut obéir à Sa Majesté. » Agir autrement, c'était ruiner le système et se ruiner soi-même. Les subalternes ne voyaient point de ressource du moment qu'ils hésitaient. Car le pouvoir ne daignait pas les affermir ni les confirmer. Le

pouvoir n'y pensait déjà plus. De là une vitesse qui faisait l'efficacité.

La duchesse elle-même reçut plus d'une fois des ordres, concernant, par exemple, les costumes, les insignes, les préséances. Dès qu'elle avait compris, elle courait comme pour se délivrer de cette charge et jamais il ne lui venait l'idée que ces ordres fussent sans importance; car en tout cas pour elle ils étaient de première importance; elle en avait peur. On comprend d'après ces exemples comment tout le corps social allait à l'exécution. Je résume tout cela en disant que l'excuse de l'autorité est d'être continuellement déléguée (cette manière de dire étonnera d'abord). C'est donc rêver que de s'interroger sur l'origine des pouvoirs; ils sont ou ne sont pas. S'ils sont, voilà leur titre; il n'en faut point d'autre. L'Empire ne cessait de résoudre cette question; à bien regarder, le pouvoir n'en a pas d'autre à résoudre; cela explique l'universelle compétence et cette sorte d'ubiquité d'un chef si tranquille et qui osait tout ignorer, tenant seulement registre, si l'on peut dire, de ses décisions. Evidemment c'est la manière de Louis XIV, qui gouvernait comme il respirait. Mais la vitesse avait décuplé au moins depuis Louis XIV. Que d'actions! Je crois que la méthode de guerre de l'Empereur résultait de cette vitesse. Et quant à sa diplomatie, je crois qu'elle était invincible parce qu'elle n'avait pas le

temps de jouer de finesse; aussi choisissait-il comme ambassadeur le premier venu des maréchaux; plus d'une fois Junot lui-même. Il faut du temps pour mentir. Il n'y avait jamais de temps. Et comme allaient les ambassadeurs, ainsi galopaient les troupes. Si vous y faites attention, vous verrez que les positions enlevées à la surprise de l'ennemi assuraient la victoire. Exemples : la capitulation d'Ulm et l'entrée en Russie avant la Moskowa. Caulaincourt dit que le mot ordinaire de l'Empereur pour aller voir, pour aller pousser le mouvement, était : « Au galop! »

Est le maître, ajouterai-je, celui qui est sûr d'être obéi. C'est par ce côté, je crois, que l'économique gouverne; c'est la précision du chiffre qui gouverne. L'indétermination n'est pas dans la nature. Par exemple, un atome n'a qu'une position à un moment. De là vient que les causes se suivent sans arrêt. Lagneau parlait souvent d'un certain principe de détermination. Je n'y comprenais rien, mais il me semble que je viens de l'entrevoir. L'existence est un choix fait. Il n'y a pas à y revenir. L'échec pour un homme d'action, c'est un événement comme les autres qui survient *a tergo*. Il faut comprendre la prodigieuse activité d'un chef qui semble rêver et ne pas même écouter ce qu'on lui dit. Il est emporté par le courant de sa propre action; il

ne fait autre chose que passer le Rubicon. On voit très bien dans Tolstoï que le vieux Kutusof ne cesse pas d'agir. La doctrine de la liberté reste obscure, parce qu'elle doit résoudre d'instant en instant. Si l'on s'arrête pour examiner, la liberté ne peut plus être; elle doit naître et renaître de la volonté. Je m'arrête, car là-dessus je ne finirais pas. Descartes dit que l'irrésolution est le pire des maux. Cela n'est guère compris; c'est qu'on croit que l'emportement est le pire des maux.

CHRONIQUES DE L'ŒIL DE BŒUF

Le 19 octobre 1943. — Tout en lisant l'*Œil de Bœuf* et quelques autres ouvrages d'histoire, j'ai appris qu'il y a trois principales espèces de société, et qui détournent d'improviser sur l'une d'elles, tant qu'on n'a pas remarqué à quel genre elle appartient.

Je nomme en premier lieu cette société des hommes que l'on nomme foule, et qui se reconnaît dans des dimensions très variées. C'est la société dont on parle le plus souvent. On en connaît les lois. Une armée semble être une foule de ce genre, pourvu qu'elle soit en révolte et rumeur. Une révolution, considérée dans le peuple, est aussi une sorte de foule. Et Retz a dit à peu près que toute assemblée est foule.

La seconde espèce de société est celle qui

est assemblée et régie par des choses. Ainsi les financiers forment une société de ce genre, régie par le cours de la Bourse, et, même sans cela, reliée à elle-même autour de la terre par quelques banques. On commence maintenant à observer ce genre de société qui, en effet, peut beaucoup. C'est le poids de la richesse et une espèce d'opinion qui donne des lois à la société des banquiers. Il ne faut point prendre pour une foule ce gigantesque corps.

Je viens au troisième genre, dont le type est la cour et qui vient de ce que des hommes sont rapprochés par les mœurs et l'ambition. Ce que je remarque, c'est que les hommes n'y recherchent que le bonheur d'en être, qu'on appelle aussi le crédit. Non pas financier; car il faut comprendre que personne en qualité de courtisan ne désire une somme d'argent; non pas, mais désire avant tout l'importance qui fait qu'on lui donnera cette somme, s'il la demande. Aussi ce crédit des cours reste en l'air et ne repose que sur un système de politesse, sur des corps humains brillamment parés et en contact plus ou moins affectueux les uns avec les autres. La puissance vient seulement de ce qu'on sait plaire. Ainsi plaisait Mme de Montespan, par cette conversation incomparable, dite *la langue des Mortemart*. C'était une flatterie délicate, un piquant, un excitant dont on ne pouvait plus se passer quand on l'avait goûté. Plaire! C'est

ce que n'a pas fait la pauvre Marie-Antoinette; elle eut le malheur de ne pas plaire, comme je vois dans les *Mémoires* de Mme Campan. Et certes, il y allait de sa tête. Ceux qui sont étrangers à la cour ne comprennent pas de quoi il s'agit. Nullement de mérite, mais de plaire. Aussi voyons-nous que les grandes places sont ici données à la faveur. Enfin la voilà nommée, la reine de ces brillantes régions! La faveur n'est pas injuste, comme on dit souvent. La faveur, c'est la valeur. Chamillard a réalisé bien des choses et a tenu deux ministères, seulement par la faveur. Et Maintenon! Quel plus parfait exemple de la faveur? Car tout alors semble absurde, mais le roi fait tranquillement son étrange métier. Il vous distingue, et par cela seul vous êtes apte à tout. Bonaparte fut empereur par faveur. Si la cour vous met en disgrâce, alors vous n'êtes plus rien. Bonaparte ne pensait qu'à plaire aux soldats, aux femmes, aux juristes; il ne supportait pas de déplaire. On raconte qu'il bravait tout, excepté les huées. Il fut mis en disgrâce; il n'y a rien d'autre à dire de cette chute retentissante. Comment? Il était tout; il était le centre; il commandait; et soudain il est seul, sans amis. Voyez-le à La Rochelle dans le temps qu'il cherchait à passer la mer. Mais en revanche, dès qu'il est pris par l'Anglais, une sorte de faveur, une importance lui revient. Il occupe toute la terre. Ainsi commencèrent et

finirent tous les favoris. Voyez Villeroy, ou la princesse des Ursins. On retrouve toujours la même source de puissance, vivifiée par l'ambition elle-même. Le roi aime qu'on soit ambitieux. Autre nuance, la faveur va d'elle-même à un *garçon bleu;* on s'intéresse à un valet que l'on voit tous les jours. La *Chartreuse* est une bonne étude d'un favori, Mosca, qui se trouvait quelquefois en disgrâce, et qui ne revenait en faveur que par sa présence, qui ravissait le Prince. Une cour est donc un lieu de miracles, et un lieu où la connaissance des hommes est très spéciale. D'où il existe une psychologie de cour, qui n'est rien hors de la cour, mais qui pourtant, quelquefois, donne à un courtisan qui tombe en province subitement la puissance d'un roi.

A chacun de reconnaître autour de lui les trois espèces de sociétés; sans quoi il ne peut rien comprendre à son propre sort. L'argent n'est pas toute la puissance; c'est une puissance très limitée et qui n'existe que par nos désirs. En fait, la puissance appartient à des gens qui la prennent, comme on dit. C'est qu'ils ont joué le jeu de la cour. Un des points importants est de savoir distinguer les puissances et de ne pas les heurter. Soi-même être impénétrable, majestueux et roi. Le père Grandet de Balzac est tel. Il est redouté, il est envié, il est même, en un sens, aimé. Il faut reconnaître avec soin les

petits morceaux de Grandet qui se promènent dans le monde. Ce sont des Louis XIV. Or Louis XIV manquait d'argent; et, pour en avoir, il promène Sancy et Bernard, autre genre de puissance. Pourquoi Vendôme était-il obéi? Ce n'était pas parce qu'il pouvait punir ou récompensait. Non. L'homme va plus vite à la puissance que le fer à l'aimant. L'homme ne cherche qu'à obéir, mais à quelqu'un qui soit digne d'être obéi. Toujours la faveur qui va et vient, monte et descend, sans manquer d'autre chose; car la faveur est en faveur. Voilà bien assez de pointes. Arrêtons-nous.

LE BRÉSIL D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

par ANTOINE BON

Qu'on arrive au Brésil par mer ou par air, une des premières impressions, qui, loin de s'effacer avec le temps, ne fait que se renforcer à mesure qu'on découvre et connaît mieux le pays, c'est celle de son immensité. Plus vaste que les Etats-Unis ou que l'Australie, dépassé seulement en surface par la Russie et le Canada, le Brésil a encore cet avantage de ne renfermer aucun désert glacial ou torride, de ne voir aucune vaste chaîne de montagnes inaccessibles encombrer son sol. Egal aux trois quarts de l'Europe — il faut bien citer des chiffres pour rendre sensible cette immensité, comme le font les jours de navigation le long des côtes ou les heures de survol — c'est un monde qui s'étale sur plus de trois mille kilomètres d'est en ouest et du nord au sud, de l'Atlantique aux Andes (dont les hauts sommets sont hors de ses frontières), de la Guyane à l'Argentine. Et sur ces étendues, dont la France n'occuperait que moins d'un seizième, se juxtaposent les aspects les plus variés, grande forêt vierge de l'Amazone, steppes à cactus du Nord-Est, les fameux *sertões*, régions herbeuses du Sud que parcourent les gauchos. Le Brésil peut produire aussi bien la canne à sucre, le café, le cacao, le coton, le riz ou l'arachide que cultiver le maïs, le blé, l'olivier, le lin ou le mûrier. Le Brésilien trouve chez lui d'innombrables fruits, oranges, bananes, ananas, mangues, tous également savoureux et parfumés. Si la forêt n'abrite pas d'animaux monstrueux, elle est habitée par les plus séduisants, aigrettes blanches, ibis roses, aras et perroquets multicolores, colibris étincelants, comme par les plus répugnants, serpents énormes et redoutables, araignées et insectes géants. Dans les eaux voisinent le crocodile et l'étrange poisson-bœuf, monstre inoffensif qui se nourrit d'herbe, alors que les

dangereux *piranhas*, malgré leur petite taille, dévorent en un quart d'heure le bœuf imprudent qui pénètre dans un fleuve. Dans l'épaisseur de la forêt, les orchidées, plus variées ici que partout ailleurs, construisent patiemment leurs fleurs étranges et rivalisent d'éclat et de bizarrerie avec les papillons et les insectes. Le soïr, les couleurs se fanent, mais les fourrés s'illuminent d'innombrables lucioles dont les lueurs intermittentes s'allument et s'éteignent ensemble, comme commandées par quelque automatisme secret. Non moins brillante est la féerie des vitrines où scintillent les pierres précieuses brésiliennes, diamants, aigues-marines, topazes, béryls roses ou jaunes, tourmalines passant du rose au vert, ou simplement cristaux de roche blancs, roses, mauves, que les industries consomment par tonnes.

Tout cela a déjà été dit et décrit par de nombreux voyageurs; mais ce que l'on a beaucoup moins souvent mis en relief, c'est l'intérêt que présente au Brésil la variété de ce qu'on pourrait appeler les aspects humains. On comprend sans doute que les visiteurs venant des vieux pays d'Europe où se sont accumulés les monuments de civilisations millénaires, et faisant au Brésil un séjour rapide, soient surtout sensibles à la prodigieuse richesse de la nature brésilienne, à ses ressources aussi vastes que variées, et d'autre part aux aspects les plus frappants et les plus modernes de l'activité actuelle de ses habitants : les images qu'ils retiennent de leur passage à Rio de Janeiro, c'est l'incomparable et grandiose beauté de son paysage, de ses rochers de granit, de ses plages, c'est la luxuriance de son Jardin botanique ou de la forêt qui commence derrière les maisons, à quelques mètres des rues les plus passantes, pour escalader les pentes des *morros;* c'est encore l'impressionnante activité des chantiers de construction d'où sortent chaque jour de nouveaux gratte-ciel le long d'imposantes avenues. Mais il n'est pas besoin de beaucoup de temps ni d'efforts pour découvrir bien d'autres choses qui font comprendre que le Brésil a déjà derrière lui un passé long et riche, que ce passé n'est pas aboli, qu'il est encore aujourd'hui une partie du pays vivant, et contribue à lui donner son visage actuel, à rendre intelligible ce qu'il est et comment il peut évoluer.

Supposons, par exemple, que nous prenions l'avion à l'aéroport de Rio de Janeiro, qui est le plus moderne du monde puisqu'il jouit de ce privilège unique d'être placé au cœur même de la ville. L'appareil s'élève : on découvre l'ensemble de la

ville dans le cadre de cette fameuse baie dont la réputation n'est pas surfaite; on distingue les avenues monumentales, leur activité trépidante : en un mot une grande ville moderne au travail. L'avion pique vers le nord-ouest, franchit la Serra do Mar dont les aiguilles de granit émergent des forêts, et survole un paysage de collines herbeuses, qui paraît immense et monotone (les paysages sont au Brésil à l'échelle du pays, ils sont variés, mais il faut parcourir cent cinquante ou deux cents kilomètres pour découvrir un aspect franchement différent). Mais l'avion va vite; une heure suffit pour qu'on voie apparaître les pittoresques villes du sud de l'Etat de Minas Geraes : assoupies aujourd'hui elles gardent le souvenir de l'époque de leur splendeur; leurs monuments, le long de rues trop tranquilles où l'auto semble un anachronisme, évoquent le XVIIIe siècle et l'âge de la fièvre de l'or.

Deux heures de plus de vol permettraient d'atteindre le cœur des forêts où sont disséminées les dernières tribus d'Indiens sauvages qui se sont refusés jusqu'ici à tout contact avec les civilisés; presque nus, vivant de cueillette et de chasse, ils regardent avec terreur passer dans le ciel ce monstre étincelant et bruyant contre lequel ils brandissent leurs haches de pierre ou décochent leurs flèches empoisonnées de curare.

Les différentes étapes de tout un cycle de civilisation humaine se trouvent ainsi conservées côte à côte : l'histoire semble non plus se dérouler dans le temps, mais se décomposer en tableaux juxtaposés sous nos yeux. Pour évoquer en quelques pages l'immensité du Brésil et la richesse de ses aspects naturels ou humains, le mieux n'est-il pas de s'arrêter devant trois images de ce genre, d'aller chercher sinon dans la forêt, du moins sur les lisières les souvenirs de ce qu'était le Brésil au moment où Christophe Colomb abordait en Amérique et où les premiers explorateurs rencontrèrent ces femmes guerrières qui firent donner au pays le nom des Amazones; puis de parcourir les cités qui nous donnent le mieux aujourd'hui l'idée de ce que devint le pays quand, déjà exploré par les colons depuis plus de deux cents ans, il atteignit grâce à la découverte de l'or le point le plus brillant de sa période coloniale; enfin de se rendre compte de ce qu'est le Brésil actuel — vaste réservoir de richesses, sans cesse mieux connues et mieux exploitées, chaque jour plus actif et plus productif — tel que le révèle une grande cité moderne, sa capitale, Rio de Janeiro?

D'un tableau à l'autre, on a l'impression de se transporter à la fois dans le temps et dans l'espace, de l'Amazone précolombienne aux pays de l'or du Brésil colonial, aux métropoles brillantes et industrieuses d'aujourd'hui.

★

Je n'ai pas l'intention de laisser croire que j'ai pénétré au cœur de la forêt vierge pour entrer en contact avec les hommes qui, aujourd'hui encore, mènent une existence semblable à celle de leurs ancêtres contemporains de Colomb ou de Cabral. Bien au contraire, ce que je voudrais rendre sensible, c'est que le voyageur curieux et attentif peut, sans quitter les chemins accessibles à tous, saisir dans le cadre des diverses régions du Brésil le souvenir encore vivant des époques passées, et par là se rendre compte de la richesse humaine, de la personnalité historique du pays aussi facilement qu'il constate sa richesse matérielle en voyant les cargaisons ou les montagnes de minerais, de fruits ou de produits de toutes sortes.

C'est ainsi que j'ai, très simplement, au cours d'une croisière, remonté le fleuve des Amazones jusqu'à Manaos. Qu'on me permette encore au passage un chiffre : Rio de Janeiro à Manaos et retour, on parcourt environ onze mille kilomètres sans sortir des eaux brésiliennes!

Avant même de voir le fleuve, l'impression de son immensité saisit; on est encore en plein océan quand l'eau sur laquelle glisse le bateau change de couleur; une légère ligne d'écume et de débris, qui à certaines heures devient, paraît-il, un véritable mascaret, partage l'océan verdâtre et le fleuve aux eaux d'un gris sale; le paysage est toujours le même : la pleine mer, mais l'on est déjà sur le *mar doce,* la mer d'eau douce. C'est seulement plusieurs heures plus tard que le bateau accoste aux quais du grand port de Belem à l'embouchure du Para. Puis pendant cinq jours, après avoir traversé les étroits passages de Breves qui permettent d'atteindre l'Amazone proprement dit, l'énorme paquebot remonte le fleuve pour arriver sur le Rio Negro à Manaos. Pendant cinq jours et cinq nuits, il glisse sur cette nappe d'eau jaunâtre qui charrie des troncs d'arbres, des îlots de plantes aquatiques, entre les deux rives immuablement formées d'un rideau de verdure impénétrable. Ces arbres qui se penchent sur l'eau, ces îles posées sur le fleuve comme des corbeilles,

donnant au paysage l'allure d'un lac pour Bois de Boulogne à l'échelle d'un continent, ne laissent pas d'ailleurs l'impression d'un monde redoutable, de cet « enfer vert » où tant d'explorateurs se sont engloutis. On voit de gracieux oiseaux, pas de monstres effrayants. Cependant, sur des centaines de kilomètres, ce sont toujours les mêmes rives basses, les mêmes murailles d'arbres où ne s'ouvre pas une route, où ne passe pas un chemin de fer; seulement l'eau et la forêt d'où surgissent çà et là quelques cases, une scierie isolée. Et peu à peu on devine dans cette immensité qui n'est pas déserte — l'Amazone paraît au voyageur un vieux pays, habité par l'homme de longue date, en comparaison de l'impression de solitude que l'on rencontre dans certaines régions des bords du Parana par exemple —, toute une vie mystérieuse, comme un foisonnement de légendes où survit quelque chose des mondes inconnus ou disparus. De ces légendes indiennes, certaines ont un sens évident, comme celle qui fait naître le guarana, cet arbuste dont on tire un extrait aux vertus multiples, des yeux d'un enfant : le fruit mûr, noir dans une enveloppe blanche doublée d'une cosse rouge, ressemble étrangement à un œil. Mais on raconte aussi les méfaits de la sirène appelée *yara,* ou du *boto,* sorte de dauphin qui séduit les filles, et dont l'œil et les dents sont des talismans tout-puissants pour l'amour.

Mais de toutes les légendes, la plus curieuse, surtout pour qui vient du Vieux Monde et reste attaché aux souvenirs classiques, est bien celle des Amazones; elle remonte aux témoignages des premiers Européens qui traversèrent le pays. Du Pérou où il était arrivé, Pizarre avait commencé à explorer le cours du Napo qui descend vers l'est; il envoya un de ses lieutenants, Francisco de Orellana, avec une cinquantaine d'Espagnols pour achever cette exploration. Orellana arriva à un grand fleuve, mais là, sans songer à rejoindre Pizarre, il continua vers l'est, comptant sans doute atteindre sans difficulté l'océan. Or cette navigation dura deux ans et huit mois; on imagine la stupeur de ces hommes descendant au fil de l'eau pendant des semaines, des mois, des années, obligés de s'arrêter à plusieurs reprises pour reconstruire une nouvelle embarcation chaque fois plus vaste et plus forte, découvrant un monde nouveau, se heurtant à d'innombrables tribus indiennes. En 1541, dans une région qu'on peut situer un peu en amont de Santarem, près du confluent du Nhamunda ou du Trombetas, sur la rive gauche du fleuve, Orel-

lana et ses compagnons descendus à terre furent attaqués par des Indiens; en avant marchaient dix ou douze femmes, grandes et robustes, sommairement vêtues de peaux de bêtes; elles prirent part au combat et tuèrent de leurs flèches sept ou huit Espagnols. Orellana en fait le récit dans son rapport à Charles-Quint, et son témoignage est confirmé par celui de plusieurs de ses compagnons : il n'y a là rien qui puisse paraître invraisemblable ou ridicule; on ne voit pas pourquoi Orellana eût inventé cette histoire. Comme cette époque était nourrie des souvenirs classiques, on compara ces femmes guerrières aux Amazones de la fable grecque, et leur nom est resté au grand fleuve et au pays qu'il arrose, bien qu'à la différence des compagnes de Penthésilée elles ne fussent point des cavalières et n'eussent pas, le témoignage est formel, le sein droit coupé pour faciliter le tir de l'arc.

Cet incident, resté unique, n'a pris dans la tradition tant d'importance que parce qu'il semblait confirmer de curieuses et persistantes légendes : après Orellana, de nombreux voyageurs et les missionnaires ont entendu les Indiens raconter que, dans les profondeurs des forêts du centre du Brésil, vivait une tribu composée uniquement de femmes guerrières, obéissant à une reine, et célèbres pour leurs richesses. Cette légende, on la retrouve de divers côtés, aux confins du Brésil et des Guyanes, aussi bien qu'au Sud dans les parages du Paraguay; on situe les Amazones et leurs trésors, palais ou temples d'or, soit au nord du grand fleuve en aval de Manaos, soit au sud en amont de l'embouchure du Rio Negro. Tout le monde en a entendu parler, mais, est-il besoin de le dire? — personne ne les a vues depuis qu'Orellana crut les reconnaître dans les femmes contre qui il lutta. Personne n'a pu approcher de la ville fabuleuse où règne leur souveraine. Et pourtant la tradition fournit des détails précis; des Indiens ont raconté qu'ils avaient des relations avec les Amazones : ils les rencontraient à certaines époques déterminées, non pas dans leur pays qui reste inconnu, mais sur les bords d'un lac qu'on appelait « le miroir de la lune », et au moment de la séparation, les Amazones remettaient à leur amant des pierres vertes, faites, disait-on, de la boue séchée de ce lac et grossièrement taillées. A la prochaine rencontre, cette pierre servait de signe de reconnaissance; et si un enfant était né, fille, il restait avec sa mère, garçon, il était remis à son père.

On est bien tenté de ne voir là que légendes, puisque aucun voyageur n'a jamais rencontré ces gardiennes de trésors ines-

timables. Mais les pierres données par les Amazones existent, ce sont les *muirakitans;* les unes sont de grès ferrugineux, les autres — la plupart — d'une sorte de jadéite, c'est pourquoi on les appelle les « pierres vertes »; elles sont très recherchées aujourd'hui encore comme talismans et jouissent d'un prestige considérable : qu'elles passent pour bénéfiques ou maléfiques, il est rare que leur propriétaire, Indien ou blanc, consente à s'en séparer. Elles sont, en général, taillées de façon très fruste et l'on y reconnaît, avec un peu de bonne volonté, la forme d'un animal, en particulier d'une grenouille. Ces vestiges sortis du fond de la forêt, tout entourés de superstitions et de légendes, nous ne saurons probablement jamais s'ils ont été vraiment le gage des mystérieuses amours des Amazones; mais ils témoignent de l'existence d'un passé obscur, ils appellent notre curiosité vers d'autres trésors que recèle le sol, et qui, pour n'être pas des lingots d'or, ont leur prix aux yeux de l'homme à qui ils révèlent un peu de son passé. En de nombreux points, les populations précolombiennes ont laissé les traces de leur activité; dans la plaine de l'Amazone, l'absence totale de pierre leur a interdit de construire, mais elles ont fabriqué des vases de céramique qui se sont conservés. L'abondance et la variété de ces produits montrent qu'il y a eu des peuplades nombreuses et diverses. Aux bouches du fleuve, la grande île de Marajo est célèbre déjà par les vases qui y ont été trouvés, ornés de curieux dessins tantôt gravés et s'enlevant en léger relief sur un fond plus creux, tantôt peints en rouge ou en noir sur fond blanc ou crème. Plus haut sur le fleuve, au confluent du Tapajoz, à Santarem, on relève dans les rues mêmes du quartier qu'on appelle l'*aldeia* des fragments d'un type de céramique tout différent, provenant de vases enrichis d'un décor plastique compliqué : ce sont, par exemple, des coupes chargées de figures d'animaux, moutoums, singes, tatous, posés sur trois pieds en forme de bustes humains. Vers le nord, aux confins des Guyanes, les cendres des morts sont enfermées dans d'étranges urnes de terre cuite qui figurent des personnages assis. Voilà, entre autres, trois types caractéristiques de ces trésors archéologiques que doit recéler encore le bassin de l'Amazone. Quand on passe sur le fleuve, entre les murailles des arbres, ou dans les salles, trop étroites pour les richesses qui y sont accumulées, du musée Goeldi à Belem, ou devant les grandes vitrines du Musée national de Rio, on ne peut s'empêcher de souhaiter qu'un jour des chercheurs

plus nombreux se lancent à la poursuite de tous les débris d'une époque dont nous savons encore si peu de chose.

Mais si l'on remonte le Tapajoz, après deux ou trois heures de navigation sur les eaux sombres du fleuve désert, brusquement à un détour, sur une plage de sable fin, un énorme panneau porte en lettres géantes le nom de Ford; même au cœur de cette région où l'on se sent si près du Brésil primitif, et de ce qui était avant le Brésil, un nom vient tout à coup chasser l'ombre des Amazones et rappeler que le pays a vécu, s'est transformé, que la forêt déjà cède devant le feu et la hache, pour laisser la place aux activités organisées de l'industrie moderne.



Entre le temps où Orellana descendait pour la première fois le cours du grand fleuve et celui où nous voyons pousser les premières plantations d'hévéas, et s'organiser la colonisation rationnelle, avec lutte au DDT contre les parasites, importation par voie aérienne de semences potagères ou de volailles pour créer les ressources nécessaires à l'alimentation des populations nouvelles qu'on installe, le Brésil a franchi bien des étapes.

Pendant longtemps, les colons se hasardèrent peu à l'intérieur; ils se contentaient d'explorer les côtes, d'y installer des comptoirs. Les Portugais découvraient lentement les richesses et les possibilités de ces vastes territoires qu'on appelait alors la Terre de la Sainte-Croix. Ces territoires semblèrent d'abord déshérités, parce qu'on n'y trouva pas tout de suite ce qui attirait le plus et ce que les Espagnols avaient découvert au Mexique et au Pérou, les métaux précieux. Ces débuts modestes furent d'ailleurs un bienfait pour le pays, car ils lui épargnèrent l'exploitation brutale et la ruine.

De la forêt qui venait jusqu'au bord de l'océan, on ne trouva d'abord à ramener vers l'Europe que des choses bizarres et curieuses plutôt qu'utiles, oiseaux aux couleurs éclatantes, singes, tabac, ou bien des bois inconnus et précieux, comme ce fameux bois couleur de braise, le *pau brasil,* si caractéristique du pays qu'il finit par lui donner son nom. Mais peu à peu aussi, les colons plus nombreux, obligés de faire produire le sol pour vivre, surent tirer profit des cultures que la terre et le climat favorisaient, et alimenter l'Europe de

ces denrées qu'on a appelées coloniales, le sucre, le cacao, puis un peu plus tard le café, le coton.

La canne à sucre a été pendant longtemps la vraie richesse du Brésil, toute une société s'est constituée sur l'économie sucrière, avec son aristocratie des grands propriétaires, assez riches pour posséder un *engenho,* c'est-à-dire un de ces moulins qui permettaient d'extraire le suc de la canne, et avec son prolétariat, la masse sans cesse grandissante d'esclaves formée par l'importation, qui s'organise très tôt, des nègres d'Afrique. Les indigènes ne fournissaient qu'une main-d'œuvre peu satisfaisante; de là la nécessité de chercher des ouvriers agricoles habitués au climat et plus solides au travail que les Indiens. Ce serait une étude attachante que d'évoquer cette société, vivant dans les grandes fermes (dont beaucoup subsistent à travers tout le Brésil sucrier), avec ses habitudes, ses goûts, ses formes de pensée. Mais les vestiges en sont trop dispersés pour frapper immédiatement le voyageur qui passe : il en saisit un aspect, si quelque noble famille brésilienne l'invite un jour dans une de ces fastueuses *fazendas* où les grands salons sont garnis de lourds meubles de jacaranda massif, où se conservent toutes les richesses apportées autrefois par les bateaux portugais, argenterie et faïences portugaises, vases et ivoires de Chine et de l'Inde, où une chapelle a peut-être encore son riche décor de bois sculpté et doré.

Et pourtant, un jour, près de deux siècles après la découverte du Brésil, on ramena, de l'intérieur du pays, de l'or. Ce sont surtout les ancêtres des Paulistes d'aujourd'hui — les habitants de São Paulo — qui se lancèrent dans des expéditions hardies et périlleuses vers l'intérieur; ils partaient groupés autour de la bannière de leur chef, d'où leur nom de *bandeirantes*, pour explorer les régions inconnues, en rapporter des esclaves, des troupeaux, des produits de toute sorte. C'est en 1690 que l'un des plus intrépides chefs de bande, Fernão Dias Paes-Leme, surnommé le chasseur d'émeraudes, trouva de l'or dans les sables du Rio das Velhas, dans la région que cette découverte allait faire appeler les « mines générales », l'actuel Etat de Minas Geraes. La nouvelle, arrivée à São Paulo, à Rio, à Bahia, provoqua aussitôt une véritable ruée vers l'or. Malgré des conditions d'existence extrêmement précaires, les chercheurs se précipitent, lavant l'or des ruisseaux et des rivières suivant les procédés les plus primitifs; des agglomérations naissent, faites d'abord de cases de terre couvertes d'herbes sèches; puis peu à peu la vie s'organise; les cultures,

les ateliers, le commerce réussissent à fournir tout ce dont ces hommes arrivés brusquement dans un pays presque vide ont besoin. Rapidement les groupes de huttes prennent alors allure de villes; ce sont celles que nous connaissons aujourd'hui sous les noms de São-João-del-Rey, de Sabara, de Mariana, et un peu plus au nord, quand on y découvrit du diamant, Diamantina. La plus célèbre de toutes, c'est celle qui mérita le nom de Villa Rica et qui est maintenant Ouro Preto. Comme on peut le penser, le gouvernement de la métropole n'assista pas indifférent à l'apparition d'une source de richesse si longtemps désirée; le Portugal créa aussitôt un sévère contrôle sur la production et la circulation du métal précieux. Villa Rica devint le chef-lieu de la nouvelle région; tout l'or devait y être concentré à la *Casa dos Contos*, et un cinquième devait en revenir à la couronne. Combien a-t-on extrait d'or au XVIIIe siècle de ces gisements qui furent les plus riches jusqu'à la découverte de ceux de l'Amérique du Nord et de l'Afrique australe? On ne le sait pas, les chiffres sont restés secrets; mais on sait que de 1740 à 1822, trois millions de carats de diamants ont été tirés du sol.

Vers le milieu du siècle, la prospérité était suffisante pour que s'achevât la transformation des anciens hameaux en villes somptueuses. La richesse née de l'or et de toute l'activité qui s'était développée si rapidement pour les besoins d'une population sans cesse croissante, faisait surgir de grands monuments et permettait à la piété de se manifester par des constructions dignes de cet Eldorado. A Ouro Preto, la Casa dos Contos et le Palais de Justice rappellent la présence de l'autorité civile. Mais ce sont surtout les églises qui parent ces villes d'admirables et curieux trésors. L'époque leur a donné un air de fête et de richesse qui convient bien aux circonstances dans lesquelles elles ont été élevées : c'était l'heure du triomphe de la rocaille plus encore que du baroque; les façades s'infléchissent en lignes souples et gracieuses; l'utilisation d'une pierre locale, tendre à la taille mais solide, et douce au toucher comme le savon — on l'appelle la pedra-sabão — permit de décorer les façades de reliefs sculptés, chose rare au Brésil où la pierre la plus répandue, le granit, est tout à fait impropre à ce genre de décor. A l'intérieur, les boiseries sculptées n'ont pas la lourdeur du baroque des églises plus anciennes de Rio ou de Bahia; elles s'associent aux peintures aériennes, à d'autres sculptures de pierre-savon. Et le XVIIIe siècle ne s'achève pas sans avoir trouvé, pour expri-

mer le génie d'une époque et d'une société, un artiste attachant, vrai fils du terroir, Antonio Francisco Lisbôa, dit l'Aleijadinho, le Petit Infirme. Son talent, curieux mélange de primitivisme très expressif et d'imitation naïve de modèles baroques, est un produit bien personnel et original; bien qu'il se soit écoulé à peine plus d'un siècle et quart depuis sa mort, toute une légende l'entoure, qui veut qu'il ait été lépreux et que, dans la plus belle période de sa production, la maladie ayant réduit ses bras à l'état de moignons, il ait été obligé de s'y faire attacher les outils dont il se servait pour tailler la pierre. Même pour qui sait que ses œuvres ont été réalisées par des mains saines, elles gardent tout leur intérêt esthétique et historique. Devant la façade de l'église de Saint-François d'Assise à Ouro-Preto, ou à Congonhas do Campo, sur la terrasse de l'église du Bon-Jésus de Matozinhos, toute hérissée de grandes figures de prophètes, aussi bien que dans les chapelles où les scènes de la Passion sont représentées par des figures de bois peintes en grandeur naturelle, on sent revivre une époque; et, quand, à Sâo-Joâo-del-Rey, au détour d'une rue se dessine la silhouette d'un *garimpeiro*, lavant le sable aurifère, on peut affirmer que, même dans nos vieilles villes d'Europe, il est rare de trouver une atmosphère d'une unité aussi parfaite, une évocation aussi complète d'un temps passé.

Et pourtant cette époque est en effet passée depuis longtemps; car avant même que le siècle ne fût à sa fin, l'or était devenu rare, et ces cités prospères avaient commencé à connaître des heures difficiles qui annonçaient l'assoupissement où elles sont tombées depuis. Peut-être ces difficultés ont-elles contribué à la naissance et à la diffusion des idées nouvelles, peut-être ont-elles préparé le terrain où a grandi le premier héros de la liberté au Brésil; c'est en effet là que quelques jeunes gens à la tête desquels était Joaquim José da Silva Xavier, surnommé Tiradentes, nourri des idées des philosophes français qu'il était venu étudier chez nous et des exemples de la jeune république américaine (il avait été étudiant à Montpellier et écrivit de là à Jefferson), rêvèrent de conquérir la liberté pour leur pays; Tiradentes, arrêté en 1789, paya de sa vie cette tentative généreuse.

Ainsi l'or avait joué son rôle dans l'histoire du Brésil : il avait fait accourir les hommes vers de nouvelles régions, naître non seulement des villes, mais aussi des idées et fleurir les arts; il a en tout cas enrichi le pays d'un aspect que nous contemplons encore aujourd'hui avec un singulier intérêt.

★

Le temps passe à nouveau, respectant les villes pittoresques qui s'endorment, mais éveillant d'autres contrées, découvrant d'autres pactoles que les trésors fabuleux des Amazones ou le Rio das Velhas. Le pays se transforme encore, l'histoire y suit un rythme rapide. En quelques années le Brésil devient royaume, puis empire et indépendant; pendant cinquante ans il se développe sous la sage administration d'un grand souverain, l'empereur Pedro II, à qui revient l'honneur d'avoir aboli l'esclavage et qui préféra un peu plus tard s'éloigner plutôt que de résister brutalement à l'avènement de la république. Ces événements ne se sont pas tous passés dans le calme le plus complet, mais aucun n'a pris figure de catastrophe; le Brésil a eu ce bonheur de franchir les étapes de son existence sans violences, sans bouleversements sanglants. Même les événements les plus sinistres, comme les deux guerres mondiales, ont eu d'abord comme effet pour lui de susciter des efforts nouveaux. Les questions les plus graves qui ont divisé profondément d'autres pays et fait couler tant de sang, comme celle des races, n'y ont jamais eu d'acuité. Au contraire, de nouvelles richesses ont sans cesse jailli du sol, et leur découverte est venue remédier à l'épuisement des richesses anciennes.

Nulle part tout cela, je veux dire la rapide progression politique et économique, la richesse et la variété des ressources, la puissance de production, n'apparaît de façon aussi saisissante que dans de grandes villes comme São Paulo ou Rio de Janeiro. Ce qui est sensible surtout dans la première, c'est la rapidité de son essor : partout règne la même fébrile activité, que ce soit dans le centre commerçant ou dans les zones industrielles. Et la progression a été si brusque que la ville moderne a peine à se dégager de ses aspects de ville médiocre, aux petites maisons, aux rues sans grandeur qui n'ont même pas l'intérêt — ou l'excuse — d'être anciennes; mais elle le fait avec une ardeur et une décision qui laissent prévoir que d'ici peu d'années, cette cité où naguère, à chaque heure du jour, quatre maisons nouvelles étaient achevées, aura le caractère grandiose qui convient à son importance.

Rio de Janeiro a plus de séductions : je ne dirai cependant rien de son paysage, de la beauté de ses plages, minces bandes de sable entre l'horizontale bleue de l'Océan et les verticales

blanches de ses gratte-ciel neufs, soulignées le soir des cordons de lumières qui forment le « collier de perles » de la « cité merveilleuse ». La ville a gardé assez de choses du passé pour donner l'impression que son rang de capitale n'est pas le fait d'une promotion récente; elle n'a pas pour ces vestiges un respect religieux et n'hésite pas à les sacrifier aux conceptions de l'urbanisme moderne. Mais il en subsiste de précieux, même au centre de la cité, tels que les couvents de São Bento ou de Santo Antonio qui, à deux pas des artères les plus actives, semblent s'isoler et mener une vie de retraite au-dessus du mouvement et du bruit. La silhouette la plus évocatrice est certainement celle de la petite église de Nossa Senhora da Gloria : sur sa colline où se dresse un rangée de palmiers royaux, elle semble sortir de quelque gravure d'il y a cent ans. Ce qui fait le prix de ces reliques, ce n'est pas seulement leur beauté, c'est aussi que, grâce à elles, nous mesurons le chemin parcouru depuis qu'elles ont été créées.

La ville s'est démesurément étendue, insérant des quartiers nouveaux entre les blocs de granit qui la dominent, s'étirant le long des plages, s'étalant plus largement au nord dans la plaine autrefois marécageuse au fond de la baie. Mais cet accroissement en surface ne suffit pas; comme dans toute grande ville en croissance, on manque de place; au centre le trafic exige des voies plus larges; aussi chaque jour les édifices sont-ils plus hauts. Ce qui frappe, c'est qu'on ne recule pas devant les solutions efficaces : c'est ainsi qu'a été rasée l'ancienne colline du Castello qui dominait l'entrée du port; à sa place a été construit en quelques années un grand quartier où s'alignent d'énormes immeubles modernes et des ministères; et les déblais jetés à la mer entre la ville et le rocher qui garde le nom du Français Villegaignon ont servi à établir l'aéroport. Il est question maintenant de faire subir le même sort au morro Santo Antonio. En pleine guerre, alors que l'essence était rare pour les transports, et que se dessinait déjà la crise des logements qui sévit là-bas comme ailleurs, on a percé au cœur de la vieille cité une avenue qui est devenue la plus grande du monde avec ses six kilomètres de long et ses quatre-vingt-dix mètres de large. Mais il faut pénétrer aussi sur les chantiers pour en saisir l'activité : même par les journées les plus chaudes de l'humide été de Rio, sous le soleil vertical et dans l'air lourd, les machines enfoncent dans le sol les pilotis de ciment qui doivent porter les quinze ou vingt étages des immeubles. Il faut entrer dans les édifices

achevés pour apprécier le confort de cette construction moderne, le luxe que permet au Brésil la variété de ses ressources en marbres et en bois. A coup sûr il est peu de pays où, dans ces dix dernières années, on ait autant construit qu'au Brésil, et où l'on ait construit de façon aussi résolument moderne. Arrêtons-nous un moment devant le plus caractéristique de ces immeubles, le ministère de l'Education à Rio, dont la structure est inspirée par les idées de Le Corbusier; l'aspect extérieur peut en paraître assez contestable, avouons-le; mais on se rend compte à l'intérieur qu'il est conçu pour ses usagers plus que pour le passant, et parfaitement adapté à leurs besoins; il a été achevé jusque dans ses détails avec un soin, un souci d'esthétique que rarement bâtiment moderne a suscités; de grandes fresques du peintre Candido Portinari s'allient aux bois et au verre pour rendre vivantes les grandes surfaces unies des parois.

On a fait bien des critiques à tout ce qui se fait dans ce style nettement moderne : beaucoup de Brésiliens sont peu enthousiastes de cette architecture qui rompt avec toutes les traditions locales, et ne pardonnent pas au Dr Gustavo Capanema, ancien ministre de l'Education, cet immeuble de ciment et de verre. Même partisan du moderne, on peut regretter la disparition, dans les quartiers résidentiels, des villas enfouies dans la verdure des jardins; on peut regretter qu'un urbanisme plus exigeant n'ait pas réservé plus d'espace libre et sauvegardé plus d'arbres dans cette ville où le soleil est chaud. Mais ce n'est pas seulement du point de vue esthétique que cette œuvre mérite d'être jugée, c'est aussi comme manifestation de l'essor de tout un pays. Qu'on songe aux difficultés sans nombre que rencontrait la construction en temps de guerre, à la pénurie de ciment, de fer et d'acier, de verre, dans un pays qui ne produisait presque rien de tout cela en 1939; et cependant les chantiers ne se sont pas arrêtés ni raréfiés. Sans même aller plus loin, sans chercher à parcourir les quais des ports, à visiter les mines ou les usines pour y saisir d'autres aspects de l'activité brésilienne, on recueille à Rio l'impression d'un peuple en plein essor, car un peuple qui construit est un peuple qui travaille, qui a conscience de ses forces et confiance dans son avenir.

★

Si j'étais doué de beaucoup d'imagination, à ces tableaux du Brésil d'autrefois ou d'aujourd'hui, j'en ajouterais un autre, celui du Brésil de l'avenir. Je ne le ferai pas, parce que nul ne peut se vanter d'être prophète, et que les croissances les plus heureuses peuvent connaître des crises; plus rapides sont les progrès, plus brusques peuvent être parfois les arrêts dans la marche en avant; et le Brésil n'échappe pas aux perturbations provoquées par les événements qui ont bouleversé le monde. On peut dire cependant que, quel que soit l'intérêt du passé, sa variété et sa richesse, quelle que soit l'activité actuelle, ses aspects séduisants, surtout en comparaison de nos pays d'Europe épuisés par les guerres, demain sera pour un pays comme le Brésil encore plus passionnant.

Un avenir immense s'ouvre devant lui. La civilisation dispersera sans doute alors définitivement l'ombre des Amazones, mais la science découvrira aussi leur secret au fond des grandes sylves mystérieuses. Ainsi l'avenir sera composé un peu de tous les efforts passés auxquels s'ajouteront bien d'autres éléments que nous pouvons à peine prévoir aujourd'hui.

Ce que nous devons espérer, c'est que la France qui a joui jusqu'ici d'une place de choix dans le cœur et l'esprit de tant de Brésiliens, hommes à l'esprit noble et cultivé, sache garder cette place : elle ne peut plus comme naguère encore fournir des capitaux; le temps est loin où l'on construisait au Brésil avec le ciment de Boulogne ou les tuiles de Marseille. Mais la France peut continuer à envoyer des techniciens, des artistes, des livres, en un mot sa pensée : elle y sera bien accueillie, si, comme par le passé, elle représente ce qu'il y a de plus haut et de plus humain dans le monde.

LA TÊTE SOUS L'EAU

par PIERRE BOUJUT.

FIN D'UN MONDE

La grande traîne d'ombre
qui balaie l'infini
dans l'orbite de la planète
est revenue sur nous
avec un froid tremblant
et son parfum mortel.
La terre tourne dans sa nuit
et retourne au déluge.

Kapfenberg, février 1941.

HORS L'OMBRE

L'ombre de l'âme de la bête
s'est évanouie dans le jardin.
Une âme est seule il faut pleurer.
Si tout est dit pour le secours
et si peu fait pour le pardon
regarde bien le fond des yeux
il n'y a plus de cœur-limite
il n'y a plus de murs étranges
un grand espace nous rapproche
et cependant sur l'aventure
un autre oiseau essaie son vol
lisse ses plumes, secoue la tête
et n'a recours à la bonté
que si tu lui tends les deux mains.

Reconnais là ton destin libre
la chute enviée des apparences
la destruction inoubliable
de toutes tes fatalités.
Choisis enfin selon ton être
ce qui demain te fera homme
au-dessus d'eux, loin des cités.
Et sur la porte de l'enfer
écris ces mots : En sort qui veut!

Kapfenberg, 6 août 1943.

SI MINEUR

à MICHEL POISSENOT.

Si tu chantes ta chanson
aux oreilles de la terre
tous les échos la rediront
avec un parfum de mystère.

Si tu cherches la maison
de l'ermite solitaire
tous les arbres montreront
une route vers la mer.

Mais si tu perds ta raison
alors que puis-je y faire
sinon t'offrir des horizons
qui dépassent l'univers.

Kapfenberg, 16 novembre 1941.

RETOUR

à MA FEMME.

Tous les tunnels ouvrent sur l'aube
tous les chemins mènent à l'homme
toutes les amours vont vers Dieu.

Mais je dis l'aube pour tes yeux
je forme l'homme pour l'étreinte
j'annonce Dieu pour ton attente
et tu parais marchant sur l'eau
entre deux vagues et deux oiseaux.
Légère, tendre, vêtue de grâce
ailée d'amour, volant vers moi
tu bois la vie entre mes lèvres
entre les bras de l'ancien rêve
devenu l'aube après la nuit
devenu l'homme après la guerre
et moins la mort devenu Dieu.

Kapfenberg, 23 avril 1944.

SUR LA PENTE

Je sais bien que je roule
vers une fin du monde
vers tous les rougeoiments
d'une apocalypse artificielle
vers le rire des bombes
qui éclatent en moqueries
ô combien méprisantes
pour nous qui rêvions l'homme.
Je sais bien que l'espoir
n'a plus d'île sur la terre
et doit attendre les yeux fermés
un printemps neuf pour mieux germer.
Les hommes de partout
les hommes de toujours
(frères de la chair primitive
où le vieux fleuve coule son sang
frères de l'église de demain
où l'homme-Christ nous attend)
se sont livrés tout nus
se sont donnés tremblants

à la police ou à la mort.
On ne sait plus ce qui peut naître
mais on sait bien ce qui s'endort.
La lueur morne des matins
ne laisse rien au creux des mains.
Celui qui dort attend la veille
Celui qui veille attend la mort.
Je pense en brume et vis en crainte.
Pourtant je vis, j'écris encore.
Et sur la feuille abandonnée
sur le papier meurtri d'idées
le cœur n'a pas marqué son signe
et je lui laisse cette place
ce tendre coin en bas de page
où le sourire de l'aimée
se pose calme dans ma nuit.

Trèves, 23 juin 1944.

SANG LIBRE

Il y en a qui tiennent entre leurs mains d'hommes
l'espoir fragile d'autres hommes
il y en a qui dans leur sang
portent la joie de tous les autres.
Que n'ouvrent-ils ces mains de pierre
que n'écrivent-ils avec leur sang?
Est-on si riche d'un secret
qui pourrait traverser les murs
écarter tous les barbelés
et qu'on étouffe sous l'armure?
Est-on si riche de se taire
et de laisser aux condamnés
la maladie d'un espoir mort?
O mes esclaves rassemblés
ô mes esclaves dans le ciel
dans toute sensation donnée

passage d'oiseaux, poids des visages
cherchez les signes attendus
depuis les mois de l'infini
jusqu'au désir qui voudrait naître
cherchez les signes, cherchez-les bien
ils sont inscrits dans votre main
et les cheveux de la boussole
pointent toujours vers l'autre cœur.

Trèves, 3 juillet 1944.

JOURNAL LITTÉRAIRE[1]

(suite)

par PAUL LÉAUTAUD

1904.

Samedi 23 janvier. — Une heure du matin. Eté voir Moréno dans sa loge, à onze heures, après sa scène dans *La Sorcière.* Beaucoup parlé de Schwob. Moréno amère sur ce sujet. Schwob neurasthénique en diable, exigeant, malade imaginaire, faisant des scènes, et quand on semble lui montrer qu'il a tort, se mettant à pleurer. Moréno me dit combien elle trouve cela peu rose, et comme elle songe avec peine que ce n'est pas fini. « Plus tard, cela m'est égal. C'est maintenant qui m'intéresse. Voyez-vous, moi, quand je ne pourrai plus faire l'amour, ce sera fini. Je me rentrerai. Je donnerai des leçons... » Je voulais lui parler des histoires qu'elle m'a promises sur la Comédie-Française. Il n'y a pas eu moyen. Elle est occupée à l'excès. Théâtre, leçons, petits travaux pour Schwob. Elle me parle du ménage. C'est elle qui fournit à tout. Schwob ne s'occupe de rien, et quand il a besoin de mille francs, c'est elle qu'il faut qui les trouve. « Cela me serait égal si j'avais des compensations, mais ce que c'en est loin. »

Elle était à sa toilette, en train de se démaquiller. Elle réapparaissait jeune, avec ce visage si expressif, si pénétrant. Je ne pus m'empêcher de lui dire que c'est pourtant vrai qu'elle ressemble prodigieusement à Mlle Fehl, dont La Tour a fait un si beau pastel. Le même contour, la même bouche, le même nez un peu de travers, presque le même sourire. Une ressemblance aussi vive trouble presque. Là-dessus, elle me raconte l'histoire de Théry, l'avocat ami de Schwob. Théry est de Soissons. Il y a longtemps, il avait rapporté chez lui une photographie du pastel de La Tour. Quand Moréno se mit avec Schwob, dont il était l'ami depuis

(1) Voir *Mercure de France,* n[os] 993 à 1000.

longtemps, Théry fit sa connaissance, et tout de suite fut frappé de la ressemblance de Moréno avec le pastel. Il la donna alors à Moréno. Elle me dit que Mlle Felh était du reste une juive de Bordeaux.

Au départ du théâtre, elle voulut aller à pied, et je l'ai reconduite jusqu'à sa porte. Restés là une bonne demi-heure. Elle bavardait sur Schwob, me disant encore son regret de certains plaisirs. « Que faut-il que je fasse, hein? » — Je lui répondis que c'est l'esprit de sacrifice, qui est bien la chose qu'il faut le plus détester, la plus destructive, la plus annihilante. Elle approuvait. « J'ai sacrifié ma jeunesse, mon amour du luxe, de la coquetterie, jusqu'à mon amour de l'amour. Ce n'est pas à soixante ans que je ferai l'amour, n'est-ce pas? Voyons? Léautaud? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse? Donnez-moi un conseil. »

Mercredi 3 février. — J'ai rêvé, cette nuit, de ma mère. Elle m'apparaissait un peu plus forte qu'elle n'est. Nous étions à Calais, dans sa chambre, auprès de son lit, elle en corset. Je la tenais dans mes bras, lui embrassant les seins, le creux des épaules, et sous les bras... Il m'en reste ce matin toute une sorte de singulière émotion. J'ai rêvé ensuite que je me trouvais avec....., dans une situation très intime, et inutilement, lui expliquant les raisons de mon insuccès.

Samedi 6 février. — Retourné voir Moréno dans sa loge. Conversation à peu près la même : Schwob, elle et ses goûts. Accompagnée encore jusqu'à sa porte. Je reste là à l'écouter, encore sur le même sujet : l'amour, tout ce qui lui manque, ce que je ferais à sa place, une bonne demi-heure. Certainement que je joue un rôle de nigaud, comme tous les timides.

Mercredi 10 février. — Dîner chez Schwob, avec Moréno, Schwob couché, Moréno et moi à une petite table, devant la cheminée. Moréno devait me donner quelques histoires sur la C.-F., ce qu'elle fit. A 9 h. 20, départ pour le théâtre. Schwob, se disant fatigué, préfère rester seul. Je vais avec Moréno et je passe la soirée dans sa loge. Encore grande conversation sur Schwob, puis nous parlons du procédé de Moréno comme diseuse de vers. Je lui dis que j'y ai pensé et ce que j'ai trouvé. Ce n'est pas tout à fait cela. Elle m'explique. C'est assez plastique. Moi qui ne voyais rien, et

je persiste du reste à ne rien voir de plastique dans sa manière de dire les vers. Bonheur de conversation, vrai bonheur. Nous avons parlé de Baudelaire. Elle l'aime autant que moi, et le sent autant que moi, je l'ai bien vu. Comme moi aussi, elle ne trouve que lui comme poète et déteste Gautier, par exemple, ce poète uniquement de la forme.

Charmante intimité. Elle se déshabille et s'habille devant moi. Comme l'autre soir, assiste à sa toilette, elle faisait son visage, la gorge nue, ses jeunes seins libres et visibles. J'ai rarement vu autant d'expression, de finesse, à un visage de femme. L'étonnant aussi, avec elle, c'est que pour une comédienne, elle n'a rien de comédien. Un grand naturel, presque de la gaminerie. Elle m'a encore beaucoup parlé d'elle, de son existence, de ses goûts en amour, de son goût pour les fraîcheurs, les choses vivantes, la bonne santé. Je l'ai reconduite à pied jusqu'à sa porte. Nous avons parlé de la rupture Schwob-Valéry.

Elle m'a parlé de son enfance, dans le quartier Notre-Dame-de-Lorette. Elle est née comme moi en 1872. Elle a évoqué, en s'amusant, la petite fille qu'elle était. « Nous nous sommes sûrement rencontrés, allez! » me disait-elle. Je lui aurais baisé les mains, tant elle était charmante.

Après dîner, au moment de partir, Schwob ayant constaté ce qu'il avait de fièvre, trouva 37°3, mais ajouta d'un air pénible et gémissant : « J'ai beaucoup plus que cela. » Aussitôt dans sa chambre, à elle, Moréno esquissa une sorte de cancan, en me disant : « Avez-vous vu le coup de la fièvre! » en riant, et cela, devant sa bonne.

Je voudrais bien savoir ce qu'il y a sous certaines paroles de Moréno, quand elle se plaint de son manque de plaisir, de son manque d'amour.... et aussi : toute sa liberté de gestes et de tenue avec moi. Cela fait trois soirées que je passe dans sa loge, et trois soirées qu'elle est la même. Un plus hardi que moi ne chercherait pas longtemps.

J'oubliais de noter ce que m'a dit Schwob pendant le dîner. Ces jours-ci, Théry a vu Hennique, qui lui a dit que j'ai été à deux minutes d'avoir le prix Goncourt. C'est le sujet du livre qui a fait hésiter. Cela confirme de tous points la lettre de Mirbeau à Schwob, lettre à laquelle je ne croyais pas absolument. Je commence à être vexé. Cinq mille francs de ratés à cause de trois ou quatre sots! D'autant plus que, comme je l'ai dit à Schwob, l'occasion était unique pour moi.

Je ne suis guère tourné vers le roman, je m'y sens de plus fort incapable, et il n'y a guère à compter que je puisse avoir le prix une autre année. Schwob, lui, répond à cela qu'il faut quand même essayer. « A votre place, je ferais l'histoire d'une de ces femmes. Vous avez tout ce qu'il faut pour cela, et vous auriez certainement le prix. » Moréno appuyait. Je lui ai répondu : « Si encore j'avais continué mes relations avec ma mère, j'aurais pu avoir les documents... » Je leur réponds surtout que je suis tout à autre chose qu'à un livre de ce genre, par exemple un livre sur Paris, — et aussi un grand désir de prendre l'air.

Samedi 13 février. — En tout cas, mes vrais ou à peu près vrais sentiments m'ennuient, — tandis que les autres me sont un grand plaisir.

Je répétais ce soir à Vallette ce qu'a dit Hennique à Théry à propos du Prix Goncourt et je lui disais que je commence à être vexé, etc. « Surtout que ce n'est pas seulement 5.000 francs que vous avez perdus, mais 7 ou 8.000 avec la vente. Sans compter bien des choses, morales, etc... » Tout à fait ce que je pense : le ressort que vous donne le succès, le stimulant. Le travail cesse d'être un travail... Quant à faire ce que me disait Schwob? Non.

Il me parlait aussi du prochain numéro du *Mercure* qu'il appelle un beau numéro, avec un beau *Régnier* (mon article sur Henri de Régnier), un bel article de Gourmont. Je ne savais où me mettre. Je lui dis : Voyons! Voyons! Vous me flattez, je crois. — Mais non! Mais non! C'est très complet. J'aime les choses complètes.

Dimanche 14 février. — Je me suis laissé dire oui pour Blanche. Je n'en suis ni « happy » ni « unhappy ». Ce que je sais, c'est que j'ai tort à mon égard, cela c'est indiscutable. Adieu le silence, la solitude, et la jouissance que me donne la solitude, et la sorte d'esprit et d'idées que me font ce silence et cette solitude. Je vais recommencer à n'être moi que par morceaux. Je ne suis pas encore un homme fort, puisque je suis encore sensible, si peu que ce soit, à ce qui concerne autrui.

Vendred 19 février. — Je suis allé me promener dans le quartier de la rue des Martyrs. Je passais rue Clauzel et je

suis entré au 14. Une concierge très aimable. Je lui ai demandé si Mlle Legrain vivait toujours. Réponse : oui, et qu'elle a été très malade et qu'elle est encore bien faible. Elle a soixante-dix ans. Je demande comment elle vit : elle est au bureau de bienfaisance. Je demande ce qui pourrait lui faire plaisir. La concierge me dit : des oranges. Je vais en acheter quelques-unes. Je reviens et je monte cet escalier, cet escalier... Souvenirs, si présents! J'arrive au cinquième, à la porte de Mlle Legrain. Auparavant je veux revoir le petit couloir, le petit escalier et la porte de la chambre de Marie, autrefois. Comme tout cela est petit, qui me paraissait si grand! Je reste là quelques minutes, adossé au mur, dans une émotion...

Je suis redescendu. J'ai frappé à la porte de Mlle Legrain. La clef était à la serrure, je l'ai tournée et suis entré. J'avais dit : « Bonjour, Mademoiselle ». La pauvre vieille me regardait avec étonnement. « Vous ne me reconnaissez pas, lui ai-je dit. Je suis le petit garçon de Mme Pezé. » Elle s'est rassurée tout de suite. Je lui ai dit que je lui apportais quelques oranges, je les ai posées sur sa commode, cela m'a paru lui faire plaisir. Nous avons un peu bavardé, elle, plutôt, car, moi, je ne disais rien, ou à peine. Quelle petite vieille nette et propre, et que cette chambre était propre aussi. Elle m'a encore raconté les derniers jours de Marie. Marie avait soixante-treize ans. Elle est morte en 1886 ou 1887. A mi-chemin du cimetière, il n'y avait personne derrière la voiture. Les deux personnes qui avaient été une moitié du chemin n'avaient pu aller plus loin à cause de leur travail. C'était à quatre heures de l'après-midi. Elle n'a manqué de rien. La femme Pascal, sa voisine, Mlle Legrain et une autre voisine l'ont assistée. Elle a été malade quinze jours, sans très grandes souffrances, et elle est morte tout doucement, sans aucune agonie. Dix minutes avant, elle parlait encore avec ces femmes. Il y avait 50 francs dans le tiroir de sa commode. On les a remis au concierge qui s'est occupé de tout. On ne savait pas notre adresse, à moi et à mon père. C'est pourquoi nous n'avons pas été prévenus. En 1886 ou 87, j'avais quatorze ou quinze ans. Aurais-je été sensible à cette mort, à cet âge si bête. Pauvre vieille, quelle peine cela me fait quand j'y pense de ne l'avoir jamais revue, ni assisté à sa mort. Je me rappelle le jour que j'allai pour la voir. Je devais avoir dix-sept ou dix-huit ans. On me répondit qu'elle était morte. Je n'en revenais pas. Je n'avais pas du tout idée

de son âge. Quand je l'appris à mon père, il regretta aussi de n'avoir rien su, disant qu'il l'aurait aidée. Je crois qu'en effet il l'eût fait. Elle lui avait rendu assez de services pour bien peu d'argent, et elle avait été assez dévouée pour moi, et il l'avait congédiée d'une façon assez laide, Mlle Legrain me le disait aujourd'hui. Elle m'aimait comme son propre enfant. « Vous étiez un enfant sans mère, elle voulait la remplacer. » Il y a chez ces vieilles femmes des trésors de tendresse vraiment grands.

J'avais scrupule à faire tant parler Mlle Legrain. Je voyais combien cela la fatiguait. Je me suis levé, j'ai remis moi-même en place, devant le lit, la chaise qu'elle avait été prendre pour moi. Je lui ai dit au revoir, que j'espérais la revoir encore. Elle voulait me remercier de ma visite. Je lui ai dit que tout le plaisir était pour moi. Je ne voulais pas qu'elle se lève pour m'accompagner. Elle y a tenu. « Quand vous repasserez, et si je suis encore vivante, montez, vous me ferez un grand plaisir. » Il y a chez cette pauvre vieille toute une petite distinction. Elle s'exprime très correctement, avec tous les mots voulus. Aucun argot, aucun vice de langage. Certaines femmes s'affinent en vieillissant. Pourtant, celle-là devait être une ouvrière. Elle m'a dit qu'à la mort de Marie elle travaillait au journal *Le Moniteur*. Maintenant, que sait-on? Elle a chez elle des portraits à l'aquarelle qui montrent une demoiselle élégante et de fort bon ton. C'est à écouter de telles vieilles femmes qu'on sent encore plus la beauté du poème de Baudelaire.

Après l'avoir quittée, je suis encore allé revoir le petit escalier et la porte de la chambre de Marie. Si j'y avais entendu du bruit, je crois bien que je serais monté frapper, pour revoir cette chambre dont j'ai gardé un souvenir si exact. Puis, je suis redescendu, j'ai bavardé un peu avec la concierge, et je suis parti. J'oubliais de noter que j'ai demandé à Mlle Legrain des nouvelles de Mme Leroux. Aucunes nouvelles. Mme Leroux avait quitté la maison, pour entrer au service d'une sorte d'évêque sans diocèse, tout en gardant sa chambre dans la maison. Mlle Legrain pense qu'elle doit être morte. Mme Leroux avait une dizaine d'années de plus qu'elle, ce qui fait qu'elle aurait aujourd'hui quatre-vingts ans. On avait dit aussi qu'elle était retournée en Savoie. Les Pascal, eux, sont repartis dans leur pays, le Piémont.

Je songeais en revenant combien est singulier l'attachement

que j'ai gardé pour toutes les choses de mon enfance, et l'émotion que je ressens à les revoir, ou à y penser. Pourtant, cette après-midi, en arrivant rue Clauzel, j'ai éprouvé une sorte de malaise. J'avais demandé çà et là le prix de logements à louer, sans aucune idée de venir habiter dans ce quartier. Je sentais que si j'habitais dans ce quartier, tous mes souvenirs me reprendraient, que je ne vivrais plus que dans ce passé, et maintenant que mon père aussi est mort, j'y retrouve trop, partout, l'image de la mort. Je ne crois pas que j'aille jamais habiter par là.

En revenant, j'ai vu, passage de l'Opéra, un petit garçon, accompagné d'une vieille bonne, qui s'émerveillait de tous les jouets du grand magasin dont j'ai parlé dans le *P. A.* Je suis resté un moment à le regarder. Il me rappelait si bien moi.

Rue des Martyrs aussi, je regardais toutes ces jeunes femmes circuler. Je me disais que si j'habitais par là, je finirais bien par parler à l'une ou à l'autre, un jour. Cela encore me rappellerait trop mon père. Mieux vaut pas. Ailleurs, au moins, j'oublie que je peux ressembler à un autre.

Je réfléchis maintenant à ce que m'a dit Mlle Legrain de l'âge qu'aurait aujourd'hui Mme Leroux. Elle doit certainement se tromper. Si elle avait raison, Mme Leroux aurait eu, quand je la connaissais, cinquante-sept ans. Ce n'est pas possible. Je me rappelle assez bien son visage. Elle pouvait avoir au plus entre trente-cinq et quarante ans.

Lundi 22 février. — Eté ce soir voir Moréno dans sa loge. Comme je le lui ai dit en entrant : « J'avais une petite commission à vous faire pour Schwob. J'ai tout de suite sauté sur ce prétexte pour venir vous voir. » Il paraît que Schwob est malade, pour de bon cette fois : entérite, paraît-il. Nous étions en train de bavarder, quand une dame est entrée. Je n'ai pas retenu son nom. Moréno nous a présentés pourtant, mais j'ai toujours l'air si bête quand on me présente et je pense toujours si bien à autre chose... Il faudra que je lui demande le nom de cette dame, une assez jolie fille. Elle doit être une nouvelle de la Comédie, car elle a connu mon père... Elle et Moréno se sont mises à parler de Brandès, qui vient de se remettre avec....., — pour qui c'est bien fini avec....., — pour qui c'est décidément sérieux avec le premier. On ne disait pas les noms, si bien que je ne sais rien. Je le regrette. Ce sujet m'aurait fort intéressé. Brandès est

pour moi une des deux ou trois femmes vraiment jolies, séduisantes, attirantes. Jusqu'à sa voix, une de ces voix déchirées, si émouvantes. Je ne sais plus dans quelle pièce elle jouait un rôle de femme âgée, les cheveux presque blancs. Presque plus jolie encore. Je ne pus me retenir de le lui dire (je me rappelle l'endroit : devant la porte du petit escalier menant à la scène).

Je dînerai chez Schwob demain soir. Moréno m'a dit qu'il a dû m'écrire pour cela. Je commence à ne plus pouvoir travailler. Visites par-ci, dîners par-là. Cela ne m'ennuie pas vraiment, sans m'amuser beaucoup. Pendant ce temps-là je ne fais rien.

Je pensais tout à l'heure que c'est un vrai esclavage que ce besoin de tout noter de ses moindres idées, faits ou gestes. Je n'y puis résister. Le dommage, c'est que je le fais toujours en courant, et trop superficiellement.

Mardi 23 février. Dîné chez Schwob, arrivé à 7 heures. Moréno, qui dînait en ville, était encore là. Je lui ai tout de suite demandé qui était la dame d'hier. Tout simplement la fille de Henry Fouquier. Moréno me dit qu'elle lui a fait, après mon départ, une foule de questions sur moi. Il paraît qu'elle a lu *The Small friend.* Puis Moréno et Schwob se mettent à parler d'une automobile qu'ils veulent acheter. Puis Moréno passe dans sa chambre s'habiller. Je demande à Schwob ce que fait cette demoiselle Fouquier. Il me répond tout de go : « La gougnotte » et il ajoute : « C'est une femme très dangereuse » et le répète encore une ou deux fois. Je lui dis que c'est la femme qu'il me faudrait pour le livre qu'il me conseille d'écrire pour le prix Goncourt. « Mais comment vous mettre en rapports? Elle n'aime pas les hommes... — Oh! lui dis-je, ce ne serait que verbal, nos rapports! »...

Dîner ensuite. Toute une soirée d'admirable conversation de la part de Schwob. Nous parlons de la filiation des écrivains, de l'influence, etc... Il me dit la filiation de Rabelais : *Les Quinze joies du mariage,* Pétrone, un peu Lucien, un peu Cicéron, Villon.

Il me raconte la genèse de *Madame Bovary,* Bouilhet conseillant à Flaubert de mettre en littérature l'histoire d'un petit médecin du pays. Il me donne raison de dire que Flaubert a donné naissance à toute une catégorie d'écrivains détestables. Je lui dis que Flaubert, par influence, a amené certains indi-

vidus à croire qu'il suffit de suer trois jours sur une phrase pour être un écrivain. Puis il me parle des influences que lui-même a subies, tombant juste avec ce que je pensais : Platon, quatre pages du *Banquet*, Daniel de Foë, Poe, énormément, Flaubert, dans les commencements, jusque, non compris, *Spicilège*. Il me dit : « Quand j'écris, je pense toujours au commencement du *Capitaine Fracasse* (Gautier). — Jules Verne!!! »

Histoire de la lecture de Poe à onze ans, Schwob chez son père, directeur du *Phare de la Loire*. Histoire de sa lecture de *De l'Amour*, de Stendhal, et de *Madame Bovary*, de Flaubert, le premier trouvé admirable, l'auteur un homme profond, très fort, le second trouvé inepte, l'auteur un sot de raconter une histoire si plate, Charles Bovary n'ayant à ses yeux rien de ce qui fait un héros de roman. Histoire de l'article de Schwob, tout jeune homme, sur Jules Verne, dans lequel il écrivait que ce dernier avait trouvé ses idées dans Poe, tel ouvrage venant de tel ouvrage de Poe, tel de tel, tel de tel et tel de tel autre.

Il me lit ensuite des pages du poète....., puis, pour me faire voir la filiation de Poe avec D. de Foë, l'ouvrage de ce dernier sur *La Peste de Londres*. L'influence est flagrante. C'est le même son sous les mots, le même agencement, la même atmosphère spirituelle.

J'ai un beau travail à faire avec mon étude sur Schwob, pour le *Mercure*. Le réussirai-je? C'est surtout l'épigraphe qui me manque. Depuis qu'il a lu celle sur Régnier, il ne fait que m'en parler. Je lui dis, pour lui faire plaisir : C'est une préparation (à la sienne).

Jeudi 25 février. — Tout à l'heure, dans une heure et demie, à une heure du matin, il y aura un an que mon père est mort. Rien ne peut effacer de ma mémoire ces cinq jours et nuits passés à son chevet. Je le vois, comme si j'y étais, lever doucement la tête, après avoir été immobile depuis le dimanche précédent, comme quelqu'un qui veut éternuer, ayant repris son visage habituel, sans plus rien de cette grimace qu'il avait prise. La tête retombe, puis se relève, puis retombe, Un léger souffle encore et plus rien. Affreuse chose, affreuse, affreuse. Je ne trouve pas les mots, je ne peux pas écrire. Je ne peux que revoir devant moi ce visage, que me retrouver reporté à cette soirée, la fenêtre ouverte, les trains sifflant, la

flamme de la bougie vacillant, regardant depuis cinq jours cet homme mourir. Jamais je n'oublierai ces dernières minutes. Il était si bien redevenu lui-même. Et maintenant, après un an? C'est à cela aussi que je songe.

Lundi 7 mars. — Dîné chez Schwob, avec Moréno. Après le dîner, été avec Moréno au théâtre.

Lundi 10 mars. — Je pensais ce soir à la ressemblance qu'il y a entre un acteur et un écrivain de forme. Un acteur qui met une pièce en scène combine les allées et venues des personnages, leurs différentes attitudes, leurs gestes, ce qu'ils feront à tel moment, à tel autre, le tout calculé pour offrir au spectateur, qui regarde autant qu'il écoute, quelque chose qui *fasse bien.* Je vois agir de même un écrivain de forme, un Flaubert, un Gautier. Le sujet trouvé, il combine, calcule la façon de le raconter, les contrastes, les couplets, les grands tableaux et les moindres, etc., etc. En un mot, aucune préoccupation du naturel, de la spontanéité. Il faut que le lecteur soit empoigné et arrive à dire : Fichtre, c'est rudement bien! — j'entends le lecteur ordinaire. Qu'il est préférable qu'un autre lecteur ne se dise rien, mais rêve et s'attendrisse, en laissant de temps en temps un peu le livre, — un livre tout différent, naturellement.

Vendredi 11 mars. — Dîné chez Schwob, sans Moréno. Depuis que je dois écrire une étude sur lui pour le *Mercure,* Schwob ne me lâche plus. Je le disais l'autre jour à Vallette. Il s'étale à mes yeux, brille, parle, fait le beau (littérairement), se raconte. Je ne m'amuse pas toujours, parce que je n'ai pas toujours quelque chose à dire. Je ne puis croire non plus que ma conversation puisse intéresser Schwob. Il a beau m'accabler de gentillesses, être avec moi un véritable ami. Ce n'est que de la gentillesse, de l'amitié. Je sais bien que je ne suis pas distrayant. J'ai trop l'habitude du monologue intérieur, même en société. Il y a quelque chose de La Rochefoucauld là-dessus : « On s'ennuie presque toujours avec ceux qu'on ennuie. »

Schwob me disait ce soir qu'un de ses meilleurs contes, selon lui, est celui intitulé : *La Peste.*

Il me parle du grand rôle, chez lui, de l'inconscient. Quand il se met devant sa feuille de papier, il ne sait pas trop ce

qu'il va écrire. Un état d'excitation tout à fait particulier. Puis, un mot, une image visuelle, lui viennent. Tout un conte fait avec cela.

Je n'y crois guère. Il donne, au contraire, à le lire, l'impression d'une constante construction consciente, je suis tenté de dire : fabrication, avec une grand activité cérébrale.

Samedi 12 mars. — Je ne veux pas relire ce que j'ai écrit, l'année dernière, de mon opinion sur *The Small Friend*. Je suis arrivé à être malheureux, quand j'y pense, de certains passages trop littéraires, trop *couplets*. Je regardais l'autre jour chez M. Bertin son exemplaire. Au chapitre de la correspondance avec ma mère, les dernières pages n'ont pas été coupées. M. Bertin a eu raison. Ces dernières pages sont lamentables. Pourquoi n'ai-je pas eu alors, dans toute l'incertitude dans laquelle j'étais, le mécontentement même, le courage de couper davantage, et terminer plus sèchement.

La notice Régnier ne vaut pas grand chose, étant trop superficielle. Seul le style m'en plaît. Il aurait fallu que j'écrive *The Small Friend* comme cela. Cela n'aurait pas empêché l'ironie, la clownerie, qui étaient et sont encore extrêmement *moi* et cela aurait été moins sentimental, moins bête. Je me paierai un jour le plaisir de le refaire pour moi.

Question d'époque. Le style de la notice Régnier n'est pas voulu. Je l'ai écrite ainsi du premier coup. J'ai beaucoup réfléchi depuis un an. Il ne faut pas être *littéraire*.

Samedi 19 mars. — Dîné chez Schwob, Moréno dînait en ville. Elle m'avait écrit de venir tenir compagnie à Schwob. Je suis arrivé vers sept heures, ayant été obligé d'aller à l'étude jusqu'à six heures. Moréno était encore là, pour un quart d'heure.

Grande soirée de conversation. Les filiations de France : *Compère Mathieu — Aventures de Mr. Pickwick*, de Dickens. Nous parlons de Jarry, de Jammes, de Bataille, de Renard, que Schwob a découverts, vus, le premier. « Je ne me suis jamais trompé. Quand j'ai dit d'un tel : c'est bien, j'ai toujours eu raison. Pas question d'intelligence. Sensibilité littéraire, voilà tout. »

Autre propos : « Oh! non, vous savez. Je commence à en avoir assez, du sourire à la Voltaire. Il est entendu que nous ne croyons plus à certaines choses. Ne les blaguons plus. Redevenons sérieux sur d'autres idées. »

Moréno veut fonder un théâtre, sur l'emplacement du Cirque d'Eté. Mémoire adressé au Conseil municipal, avec Hérold. Schwob mécontent, à cause du Mémoire imprimé à *l'Emancipation,* imprimerie communiste. L'indication de l'imprimerie, trop visible au bas du Mémoire, peut faire rater l'affaire.

Mercredi 23 mars. — Une chose qui console de vieillir, qui même y fait trouver de l'agrément, c'est de savoir, d'année en année, plus et mieux, et de voir plus clair : choses et gens, et soi-même.

Samedi 26 mars. — Je rentre du Palais à quatre heures. Je trouve une carte de Schwob chez la concierge. Deux minutes plus tôt, je l'aurais trouvé. Invitation à dîner.

Dîné avec lui et Moréno. Conversation sur la pédérastie au sujet des histoires du boulevard Montparnasse. Je suis en train et sans aucune gêne. Je raconte mon histoire de ces gamines de la rue Monge, l'année dernière, un soir que j'attendais Blanche, en visite dans une maison au coin de la rue des Boulangers, et qui voulaient m'entraîner de l'autre côté, dans une rue assez obscure menant place du Panthéon, l'une d'elles tenant en main, d'une façon significative, un rouleau de papier, et que je me gardai bien de suivre, devinant les parents, là-bas, à attendre, et le chantage. Moréno riait. Schwob très attentif. Ensuite au théâtre avec Moréno, que je quitte au moment de son entrée en scène.

Dimanche 27 mars. — Je ne vois rien. Je n'ai pas voulu demander à Schwob ce qu'il voyait là. Je n'ai pas besoin de voir d'après un autre. J'aime mieux voir quelque chose là où un autre ne voit rien. J'ai passé assez d'années à m'efforcer à admirer ce qu'on me disait qui était admirable. Le temps est venu, depuis un an, d'être moi, passionnément.

Jeudi 31 mars. — Dîné chez Schwob, Moréno absente. Il me parle de la gloire littéraire, de ce qui survit. L'anecdote : La Sibylle et Tarquin. « Il ne me reste rien de lui. Et il a pourtant énormément écrit. J'aurais aimé à le lire. Ses phrases étaient certainement belles. Elles ressemblent à celles de Rabelais. Il ne reste rien. » Cela dit avec une grande chaleur.

Il me dit que la survivance est aux petits livres, à ceux

qui ont peu écrit. « Je suis bien tranquille pour Baudelaire. Il y a Balzac, je sais bien. Mais c'est qu'il avait beaucoup à dire, voilà tout. » Il convient avec moi de la nécessité, de l'utilité, pour ainsi dire, de ce qu'on appelle le mauvais style de Balzac, comme étant plus propre à exprimer, rendre la vie, que le style travaillé.

Il me dit : « Je n'écris que lorsque je sens que j'ai quelque chose à dire, que je me sens tout à fait le besoin de le dire. »

Je me suis mis à lui dire que tout cela est bien beau, que ce doit être une grande force en soi que de pouvoir parler ainsi, qu'il n'y a guère que lui qui le puisse. Si d'autres le faisaient, on ne pourrait s'empêcher de trouver qu'ils exagèrent, et se vantent. Il me répond : « Il y avait Mallarmé... Il y a aussi Jules Renard. »

La conversation vient sur Loti. Je dis : Est-ce chez lui habileté acquise, procédé, ou qu'il est resté à ce point ouvert à l'impression. Un tel pouvoir d'évocation? C'est certainement qu'il est resté ouvert à l'impression

Schwob me dit ce qu'on lui a raconté de la façon de travailler de Loti : une première version avec les notes immédiates, une deuxième de souvenir, une troisième de souvenir encore. Ensuite, un mélange des trois.

DES DEUX COTÉS DE LA NUIT

Rapports de la Biologie,
de la Psychologie et de la Métaphysique.

par HENRI ARTHUS.

Dans l'échelle fantastique des ondes, qu'étudie le physicien, quelques échelons seulement sont visibles, directement accessibles à nos sens.

De tant de manifestations diverses dont notre science a découvert et découvrira encore l'existence, seules nous sont directement connaissables les vibrations correspondant aux diverses couleurs du prisme et s'étalant entre le rouge et le violet.

Mais, au-dessous du rouge, et au delà du violet, existent des zones dont certaines tout au moins peuvent devenir accessibles à nos investigations grâce à la transposition (due à des artifices expérimentaux) de leurs manifestations propres en phénomènes visibles, en couleurs. C'est ainsi que les rayons X révèlent leur existence sur l'écran fluorescent du radiologue.

A la zone des radiations non directement visibles qui voisine avec le rouge nous donnons le nom d'infra-rouge et nous appelons ultra-violet la zone immédiatement susjacente au violet.

Ces notions bien connues fourniront une image commode à qui veut se représenter les relations existant entre la biologie, la psychologie et la métaphysique.

La comparaison de ces notions, dues aux recherches des physiciens, et de celles auxquelles parvient le psychologue, nous permettra de découvrir, dans l'organisation des divers plans de l'Ordre Universel, des analogies frappantes et nous révélera l'étonnante unité de l'Univers, manifestée dans la similitude des principes concourant à établir et à maintenir un même ordre en toutes choses.

Les diverses manifestations de l'existence et de l'activité de l'Homme présentent un caractère subjectif en même temps qu'un caractère objectif. Chacun de mes mouvements, de mes actes, éveille en moi des sensations, s'accompagne de pensées et correspond à quelque désir ou quelque vouloir, toutes manifestations psychiques, inconnaissables directement pour tout autre que moi, aux yeux de qui elles sont évidentes, en tant que données immédiates de la conscience, en tant qu'*états de conscience.*

La psychologie se voue à l'étude de ces états de conscience, soit directement par l'introspection, soit indirectement en analysant, dans notre comportement, certaines manifestations qui « traduisent », ou reflètent nos états d'âme, les rendant ainsi connaissables à d'autres que le sujet conscient lui-même. L'observateur, ou l'expérimentateur, dans ce cas, en réfère en dernière analyse à ses propres états de conscience, liés habituellement dans son propre comportement aux manifestations objectives qu'il analyse chez autrui.

La psychologie s'intéresse donc à l'aspect subjectif de nos attitudes et de nos actes, c'est-à-dire aux impressions ressenties à l'occasion de ces actes, aux pensées qui les motivent, aux désirs qu'ils ont pour mobiles.

Nos états de conscience s'échelonnent depuis la conscience (immédiate et localisée) des sensations et des impressions cœnesthésiques d'une part, jusqu'à la pensée logique et l'intuition créatrice d'autre part, ces dernières ayant une portée générale et une valeur applicable à l'Universel, en tant que facteurs de sa compréhension.

De même qu'il faut, pour obtenir une lumière blanche totale, additionner deux couleurs complémentaires appartenant à des régions du spectre solaire éloignées l'une de l'autre, ainsi la conscience de nos attitudes et de nos actes doit, pour être complète et parfaite, être la synthèse d'une prise de conscience ayant trait à la vie *individuelle*, somatique (animale si j'ose dire), *et* d'une prise de conscience relative à l'universel (1).

L'inconscient, dont l'existence fut soupçonnée ou postulée déjà par Leibniz, Kant et beaucoup d'autres, correspond, dans notre comparaison (toute symbolique), à l'infrarouge et même, sans doute, à l'infra-infra-rouge.

(1) Cette synthèse sera représentée par des images, des représentations mentales *et* un concept, par exemple, ou par des impressions *et* une intuition.

Freud fut le premier grand explorateur de l'inconscient, grâce à la technique psychanalytique, par lui créée. Mais, pour Freud, l'inconscient était, avant tout, « du refoulé », c'est-à-dire du conscient, du visible, *devant lequel les yeux se ferment*, un ensemble de souvenirs que le moi conscient ne veut plus, ou ne peut plus retrouver, parce qu'ils évoqueraient des faits ou des spectacles dont nous avons souffert.

Le psychiatre suisse Jung va plus loin : dans ses divers travaux, et notamment dans son livre « l'Homme à la recherche de son âme », il se refuse à considérer l'inconscient uniquement comme « du refoulé » et le compare, tout au contraire, à une sphère immense dont « le conscient » ne représenterait que la zone la plus extérieure, l'écorce réduite à une mince pellicule.

Des études relatives à l'activité onirique, c'est-à-dire aux rêves, ou encore au patrimoine de légendes et de mythes commun (chose frappante) à l'humanité tout entière, ont amené Jung à découvrir, dans l'infra-rouge psychologique, quatre zones d'invisible, sous-jacentes les unes aux autres :

D'abord celle des souvenirs, dans laquelle notre mémoire puise, volontairement, à chaque instant. Puis celle des réminiscences que nous ne saurions provoquer à volonté, mais qui font irruption, d'une manière inattendue, dans le champ de la conscience à l'occasion de nos associations d'idées. Plus profondément enfouis encore (et difficiles à intégrer dans notre moi raisonnant, quand ils nous deviennent conscients), nous trouverons les « affects ». Ceux-ci envahissent parfois le champ de notre conscience malgré nous et peuvent s'en rendre maîtres, balayant toute pensée logique et submergeant la raison : telles sont nos passions.

Enfin, tout au fond de nous-mêmes gisent les richesses de l'inconscient collectif, trésor secret de l'Homme, dont chacun de nous reçoit sa part en naissant.

L'inconscient collectif est l'inconscient de l'espèce humaine, substratum de l'inconscient individuel comme le corps humain (engendré par la filiation des gènes) sert de substratum à toutes les vies humaines, individuelles et individualisées.

Voilà ce qui, dans l'état actuel de nos connaissances, représentera « l'un des côtés de la nuit » et fixera les limites de l'infra-rouge « transposable » en visible, c'est-à-dire en impressions, en pensées, en activités conscientes.

Et ces limites, par le fait même, seront celles de la psychologie.

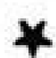
Au delà, en effet, nous entrons dans le domaine de la biologie pure, absolument inconnaissable pour nous, du point de vue subjectif, et dont nous ne saurions découvrir que les seules manifestations objectives, absolument étrangères à notre « Moi » : je sais que j'ai une rate et un pancréas, je veux bien le croire, ayant constaté « de visu » la présence constante de ces organes dans le corps humain, mais ils ne se sont jamais *révélés* à moi, ni directement, ni indirectement, dans le champ de ma conscience.

Pour que la lumière puisse se manifester, il faut qu'elle rencontre quelque objet constitué par une masse soumise à l'attraction universelle.

Pour sonder l'infra-rouge psychologique, la psychanalyse a dû recourir, non à la logique, mais aux associations d'idées automatiques, aux rêves, aux inventions du délire. Il a fallu mettre en veilleuse notre raison, toute la logique de notre moi conscient, jusqu'au moment où, l'inconnu étant découvert et attiré dans le champ de la conscience, il devenait enfin malléable et, par là, accessible à toutes les formes de la conscience, dont la raison, la logique.

Au sein de l'inconscient les éléments susceptibles de surgir à l'occasion de nos associations d'idées sont groupés conformément aux principes de continuité et de contiguïté.

Je verrais volontiers là l'expression, sous une forme nouvelle, et sur un plan nouveau (celui de la vie et non plus celui de la matière), d'un « Principe universel d'attraction ».



Pour explorer l'autre gouffre, le « supérieur », et répondre à son appel, il faudrait trouver, pareillement, quelque principe qui fût l'expression sur un autre plan encore, et sans doute sous une « forme » nouvelle, du même Principe d'attraction.

Ainsi, de proche en proche, nous parviendrons sans doute à nous infiltrer jusqu'aux frontières de cet autre empire de l'invisible, et peut-être pourrions-nous alors *« transposer » en visible, en sensible, en intelligible,* ce que nous aurons alors entrevu. « En soi » cet inconnu est au delà de notre sensibilité, de notre intelligence, et c'est pourquoi nous l'appelons le surnaturel.

Quelques rares individus ont tenté cette expérience. Or les mystiques qui ont voulu scruter ces ténèbres-là pour y apaiser leur soif de l'absolu et dans l'espoir d'entrevoir le plus haut degré de l'universelle hiérarchie ont choisi la voie apophatique : ils nous ont dit que pour faire tomber les murailles de l'inviolable il fallait d'abord oublier tout ce que l'on est et tout ce que l'on sait, renoncer à toute raison, à toute logique, rejeter toute notion de « propriété », de « qualité », ces dernières étant des servitudes du visible et du manifesté (du créé) entachées d'individualité, pliées aux caprices de l'Espace et du Temps.

Les grands mystiques ou les grands initiés, revenus de l'extraordinaire voyage, après avoir reculé les limites de la conscience usuelle du monde « réel » et tangible, et perçu d'autres rayonnements, ont écrit pour nous des pages sublimes, transpositions, en représentations et en sentiments humains, de ce qui est hors du champ habituel de notre perception et de notre connaissance.

Or la voie qu'ils suivirent est celle de l'amour, autre forme, sur un autre plan, de l'universelle Attraction. L'Amour est la seule lumière qui puisse guider nos tâtonnements au sein de l'invisible, dans l'autre empire de la nuit.

Du côté des ténèbres organiques et biologiques, plongeant dans l'inconscient et guidés par le fil d'Ariane des associations d'idées automatiques, nous sommes soutenus, ainsi que la psychanalyse l'a démontré, par le *Désir*, dominé lui-même par *l'Utile*, c'est-à-dire soumis à la loi des besoins individuels et des besoins de l'espèce, résumée en nos instincts.

Nos explorations de l'inconscient nous livrent ainsi une *Vérité* qui nous était, jusque-là, inconnue.

Nous révélant à quel point nous sommes asservis à la loi commune de l'espèce, malgré l'apparente diversité de nos individus, elles nous permettent de concevoir un ordre, une loi, s'imposant à tous les êtres humains, tout en trouvant son application particulière dans chacun de nos cas particuliers.

Et cette « Vérité » nous permet de définir un certain *Bien*.

Celui-ci consiste en un respect de l'Ordre ainsi découvert et en une « Volonté conforme », décidée à mettre en œuvre tout ce que nous avons de libre en nous-mêmes, dans le but de contribuer au maintien de cette architecture, et dans

l'espoir de concourir à la réalisation du Vouloir supérieur qu'un tel Ordre suppose.

Sans doute le mobile premier de cette « bonne volonté » sera la poursuite de « l'utile », la satisfaction de nos instincts, dans les meilleures conditions possibles et le plus grand respect des droits légitimes, ou de la souffrance, des autres hommes. Mais, pour qui pousse plus loin la connaissance, la recherche de l'utile s'accompagne bientôt de l'admiration profonde, de l'émoi, du choc esthétique, que nous cause la découverte de l'*harmonie* qui règne en nous.

Cette harmonie est habituellement masquée par nos fautes (je devrais dire « nos erreurs »), inévitablement commises, aussi longtemps que nous n'avons pas découvert l'Ordre groupant en nous, comme autant d'étoiles au sein d'une constellation, nos âmes inférieures, animales, satellites de notre âme supérieure, humaine.

Du côté des ténèbres métaphysiques, nous élevant par la voie de l'Amour, nous sommes guidés par le sentiment du Beau, intimement lié à l'Amour.

Et le Beau nous conduit au Vrai et au Bien.

Au vrai, car nous constatons chaque jour, dans tous les domaines, qu'une connaissance plus complète et sans cesse approfondie nous livre des solutions toujours plus harmonieuses, plus « élégantes ». La courbe à laquelle le calcul conduit l'ingénieur préoccupé de donner à l'arche d'un pont la résistance la plus grande est également celle qui donnera la plus grande satisfaction à notre œil.

Le Beau nous conduit aussi au Bien, celui-ci étant le respect de l'harmonie découverte en nous et autour de nous, entre les éléments de l'infiniment petit comme entre ceux de l'infiniment grand, et sur le plan spirituel comme sur celui des choses matérielles.

Le Bien est également la ferme Volonté de développer toutes nos possibilités individuelles, de nous grandir afin de pouvoir mieux contribuer dans notre amour du Beau au déroulement harmonieux de notre destin, conformément à la Loi, supérieure et universelle, dont nous reconnaissons la sagesse.

Entre ces deux abîmes, entre l'inconscient asservi aux instincts et le supra-humain éclairé par l'amour du Beau, du Vrai et du Bien, règne, à la lumière de la conscience, notre Raison. C'est là le domaine du « mental ».

Mais, suivant que nous considérons les « bandes » de notre « spectre » psychique proches de l'infra-rouge ou voisines de l'ultra-violet, nous y verrons se manifester un « mental inférieur » et un « mental supérieur ».

Le mental inférieur est l'instrument grâce auquel nos tendances instinctives peuvent être, par nous, *adaptées* à la réalité intérieure et extérieure (telle qu'elle se présente à nous) et devenir les mobiles d'une activité utile et raisonnable.

Notre esprit est une « fonction d'adaptation », et chez beaucoup d'hommes il n'est rien de plus, car, en dépit de l'admiration qu'auront leurs semblables pour leur « habileté » et leur intelligence du monde matériel, ces hommes-là ne sont, en réalité, qu'admirablement bien *dressés*.

Le mental supérieur, par contre, est plus qu'une fonction d'adaptation, car il participe à l'Universel par la voie de la Science, ou de l'Art, ou de la Religion. Seul il est vraiment créateur, parce qu'il s'éloigne de ce qui est *déjà* manifesté et qui n'est *que* manifestation, pour se rapprocher de ce qui, en nous, est énergie pure, « increéée », non encore manifestée.

L'homme, capable de s'élever du mental inférieur jusqu'au mental supérieur, marque la frontière entre deux royaumes des ténèbres, mais il est aussi le pont qui les relie.

Sans doute pouvons-nous supposer, par un obscur pressentiment, que les deux régions inexplorables ne sont qu'une seule et même Nuit, une seule et même Vérité, une seule Beauté, un seul Bien, et que le domaine qu'embrasse notre regard conscient représente une fraction d'arc sur un cercle.

L'essentiel pour nous, c'est que le cercle ne soit pas, par notre faute, brisé, et qu'en nous il n'y ait pas rupture entre « le biologique » et « le métaphysique », ces deux mondes ignorés, accessibles seulement par ce qui peut s'en refléter dans notre conscience.

*

Ainsi se trouvera définie la psychologie. Elle se vouera à l'étude de tout ce qui est susceptible d'apparaître dans le champ de la conscience et, par conséquent, de tout ce qui est transposable.

Son pouvoir s'étendra sur l'infra-rouge bio-psychologique, au delà duquel règne la biologie pure, et sur l'ultra-violet métapsychique, au delà duquel règne la métaphysique pure.

Dans le domaine qui lui est accessible, elle recherche le Vrai et ses lois dans la Logique, le Beau dans l'Esthétique, le Bien dans la Morale, et ce furent là, pendant longtemps, ses divisions essentielles.

Les découvertes du dernier demi-siècle, relatives à l'inconscient, ont paru devoir asservir la psychologie à la biologie, alors qu'auparavant les philosophes l'avaient rivée à la métaphysique.

La révélation de l'existence et de la puissance de nos âmes inférieures a été pour nous la cause d'une rupture d'équilibre : la lumière blanche de notre conscience s'est trouvée altérée par la brusque projection des lueurs nouvelles, transpositions des rayonnements de notre infra-rouge bio-psychologique.

Il faut maintenant trouver des tonalités complémentaires, qui nous permettront de reconstituer la lumière blanche. Nous devrons, pour cela, recourir à de nouvelles sources d'énergie lumineuse, jaillies de l'ultra-violet psychologique.

En d'autres termes : les découvertes de la psychanalyse ont mis l'accent sur tout ce qui, en nous, est biologique, animal, automatique. Sans doute, l'essor de nos tendances instinctives, et leur épanouissement, ne manque ni de beauté, ni de grandeur; nous devons constater cependant que cette effervescence ne donne matière à s'exercer qu'au mental inférieur, à l'occasion de toutes ces « tranpositions » de nos tendances instinctives, dont l'ensemble constitue notre comportement et notre activité quotidienne, consacrée à l'adaptation au « réel », immédiat et proxime.

Freud lui-même a dit : « La psychanalyse constate en l'Homme une tendance spontanée à la *sublimation,* mais elle ne l'explique pas, ne la comprenant pas. »

Si nous en restions là nous devrions nous rallier à certaines conceptions modernes assez étranges!

Mais si nous nous penchons maintenant vers l'autre côté de la nuit et si nous parvenons à faire, dans cette direction, des découvertes comparables à celles qui furent faites dans le domaine bio-psychologique, il deviendra possible de remédier à la rupture d'équilibre dont souffre la génération présente et de rétablir en nous *l'harmonie,* sans laquelle il n'y a ni santé physique ni santé morale.

Tout le problème revient à trouver *ce qui est à la base de nos sublimations,* à découvrir *quels ressorts* nous poussent,

au delà de l'utile et de l'agréable, vers la *Perfection,* vers l'amour, vers le vrai, vers le beau, vers le bien.

Une telle connaissance donnerait aux éducateurs, et à tous ceux dont la tâche est d'éclairer les hommes, et de les libérer de la souffrance et du mal, des possibilités inouïes. Quelques essais personnels, encore bien timides, ont pu déjà m'en convaincre.

L'homme est une créature raisonnable, composée d'une âme et d'un corps. Mais il n'a conscience de son corps qu'à l'occasion de certaines manifestations vitales, sans jamais accéder à la connaissance de la vie organique elle-même. De même il ne peut accéder à son âme que par ses facultés supérieures, transpositions, reflets, sur le plan de la conscience et sous l'œil de la raison, de l'Ordre supérieur, de la Vie universelle.

Une vraie psychologie se doit de découvrir, grâce à toutes ces manifestations visibles du biologique et du métaphysique, les principes qui nous permettront de réaliser en nous un harmonieux équilibre entre l'animal et le divin, et de poursuivre ainsi notre destinée humaine, qui est d'être le pont jeté entre les deux rives de la Nuit.

LE CERCLE

par MADELEINE BARIATINSKY.

— Madame Bardell! Madame Bardell! Un télégramme!

— Ah!... Je viens.

Rhoda se tenait devant la maison rouge et essoufflée, car elle avait couru. Une mèche brune pendait sur sa joue; ses yeux riaient. Mary Bardell, elle aussi, était rouge et décoiffée. C'est qu'elle venait de la cuisine où elle s'affairait depuis le matin.

— C'est peut-être un télégramme de vos amis de Londres, dit Rhoda.

— Peut-être... Oh! je ne pense pas, puisqu'ils seront ici tout à l'heure. A moins que... Oui, continua Mary Bardell avec fermeté, bien que quelqu'un de plus observateur que Rhoda eût pu saisir un rien d'inquiétude dans sa voix; oui, il est probable que c'est la confirmation de leur arrivée.

— Sans doute, dit Rhoda trop distraite pour être vraiment curieuse.

— Vous n'entrez pas, Rhoda?

— Oh! non, Madame! Pensez donc : c'est ce soir la dernière répétition et ma robe n'est pas encore repassée. M. Ashbury n'admet pas de retard. Quel mal il se donne! Aujourd'hui l'école a encore eu congé parce qu'il a fait travailler chaque acteur à tour de rôle.

— Est-ce que M. Ashbury est content? demanda Mary Bardell d'une voix un peu absente.

— Il crie beaucoup, dit Rhoda en s'animant; mais on voit bien qu'au fond il est content. Une pièce en vers, ce n'est pas facile. Eh bien, Mme Baker a dit hier à maman que M. Ashbury avait dit à sa femme que nous nous en tirions remarquablement bien. C'est Mme Ashbury qui le lui a répété ellemême. Remarquablement bien; oui, Madame.

— Tant mieux, dit Mary Bardell en faisant crisser, avec précaution, le papier du télégramme entre ses doigts.

— Viendrez-vous demain soir, Madame Bardell? Bien sûr, nous ne sommes que des amateurs, et vos amis ont l'habitude de voir bien mieux à Londres.

— Pourtant, je suis presque sûre que nous irons, dit Mary Bardell en souriant avec un petit peu trop d'assurance. Les Londoniens aiment justement ce qui les sort de l'ordinaire.

— Alors, à demain soir, Madame Bardell.

— Puisque vous ne voulez pas entrer, attendez une seconde, Rhoda; je reviens.

Devant l'assiette de gâteaux qu'elle avait arrangée quelques instants auparavant, Mary Bardell hésita imperceptiblement; puis elle avança la main et retira un des biscuits dorés, en forme de tuile, qui soutenait la légère et odorante pyramide. Tout s'écroula. Mary Bardell ne se donna pas le temps de soupirer; prenant un sac en papier, elle y glissa le contenu de l'assiette.

— Voilà, dit-elle à Rhoda.

— Oh! Madame Bardell, c'est trop!

— Ce sera pour votre dessert. Prenez, j'en ai d'autres, dit doucement Mary Bardell.

— Maman va se régaler. Elle dit que personne ne fait aussi bien la pâtisserie que vous. Et pourtant, à vous voir, on dirait que vous n'y êtes pas habituée. Merci beaucoup, Madame Bardell.

Sur le seuil de la porte, Mary Bardell regardait le crépuscule envahir peu à peu le jardin. Toujours courant, Rhoda était partie par la petite porte du fond, une barrière plutôt qu'une porte, pensa vaguement Mary, et qu'il faudrait faire repeindre au printemps, s'ils étaient assez riches. En gris probablement; Henry aimait les teintes neutres. Elle aurait préféré du vert, de cette nuance chaude qui est exactement celle des feuilles nouvelles traversées par le soleil, ou du blanc, comme le portail par lequel l'auto des Sargeant entrerait tout à l'heure... Le télégramme, toujours fermé, était dans la poche de son tablier où elle l'avait mis quand elle avait été chercher les gâteaux pour Rhoda.

Mon Dieu, et la daube, pensa-t-elle soudain, je suis sûre qu'elle va trop vite! Elle se précipita de nouveau à la cuisine. La daube allait en effet trop vite; elle la poussa sur le coin du fourneau et baissa le tirage qu'elle redressa aussitôt. Si je fais tomber le feu, se dit-elle, le four ne sera pas assez chaud pour

l'oie. De la taille dont elle est, il faudra deux heures de cuisson et elle doit être bien saisie. La vision de l'oie, dorée, ruisselante de graisse et fumant dans son plat, traversa son esprit. Elle l'apporterait entière sur la table, au risque de faire un peu attendre les convives en retournant ensuite la découper à la cuisine, car le spectacle en vaudrait la peine, surtout pour des Londoniens qui, depuis la guerre, n'avaient peut-être pas souvent l'occasion de voir un monstre pareil. D'ailleurs, elle se dépêcherait et les autres ne manqueraient pas de sujets de conversation pendant son absence. Elle imagina la table de chêne sur laquelle se reflétaient doucement les assiettes et les verres — il faudra en mettre deux par personne puisqu'il y a aussi du vin blanc — et, autour de sa place vide, puisqu'elle était à ce moment-là en train de découper l'oie, les visages souriants de Sybil et de Lewis Sargeant regardant tous deux Henry qui leur expliquait quelque chose. Mary ne savait pas encore quoi, puisqu'elle n'y était pas; mais il le lui dirait plus tard et elle était sûre que cela avait trait à son travail ou à la campagne, car, derrière l'expression calme et réservée qùi était habituelle à Henry, elle percevait une animation sous-jacente, le cours plus rapide du sang qui colorait légèrement ses pommettes et faisait briller ses yeux. Comme il va être heureux et détendu tout à l'heure, pensa Mary dans une effusion de reconnaissance envers les amis qui allaient venir, et que cette visite va lui faire de bien! L'ébauche d'un frisson se faufila entre ses omoplates : le télégramme. Non, se dit-elle résolument; Henry serait trop déçu; et moi aussi. Sous la lampe, Phoebe, la petite bonne, épluchait la salade.

— Dépêchez-vous, Phoebe, dit Mary Bardell. M. et Mme Sargeant peuvent être ici d'un moment à l'autre maintenant. Il faut que tout soit prêt pour que je m'occupe d'eux puisque Monsieur n'est pas encore rentré. Pourvu qu'il ait pu obtenir un peu de crème fraîche!

Phoebe releva la tête. Ses boucles brillaient autour de ses joues rondes. Elle avait cette expression de sérieux intense que prennent les enfants dans les grandes circonstances.

— Pourvu qu'ils arrivent avant la nuit, dit-elle — cette fois encore, Mary remarqua avec amusement que Phoebe lui empruntait presque toujours la forme de sa dernière phrase, lorsqu'elle parlait après elle — sinon, comment trouveront-ils le chemin?

— Monsieur le leur a bien expliqué : après le carrefour

des Cinq routes, la première allée à droite au milieu d'une descente. La voix de Mary avait soudain perdu tout éclat. Elle répéta machinalement : la première allée à droite, au milieu d'une descente...

— Faut-il mettre de la betterave avec la mâche? demanda encore Phoebe.

— De la betterave?

— Ça fait joli avec le vert, dit gravement Phoebe.

— Oui... mettez-en quelques rondelles.

Mary tout à coup n'en pouvait plus; toute la fatigue de la journée venait de tomber sur elle. Elle se redressa, sourit intérieurement pour se donner du courage et, après avoir recommandé à Phoebe de surveiller le feu, elle passa dans la pièce à côté qui, ce jour-là, servait d'office. Les desserts étaient déjà alignés sur la table auprès des piles d'assiettes, des couverts et de l'escouade des bouteilles accrochant les dernières lueurs du jour. Mary leur accorda à peine un regard et, prenant un verre de cristal dans lequel elle avait mis trois délicates branches de pommier du Japon — les premières — elle monta à la chambre où devaient coucher les Sargeant.

C'était une vaste pièce blanche, mansardée, qui tirait justement un charme particulier de ses murs obliques, de son plafond étroit, de deux lucarnes placées l'une en face de l'autre dans le toit et d'une fenêtre beaucoup plus large que haute, garnie de cretonne à petites fleurs. En général, Mary n'aimait pas beaucoup les cretonnes; mais celle-ci était assez jolie avec son fond jaune et ses dessins rouges et les rideaux étaient bordés d'un galon vert. Mary posa le verre sur la table de chevet où se trouvaient déjà des revues, un cendrier et des cigarettes. Le feu ronflait dans le poêle et dans la pièce flottait encore l'odeur fraîche des draps avec lesquels Phoebe et elle avaient changé le lit, une heure auparavant. Sur le carreau s'étendait une natte brune qui, d'un côté, sous la lucarne de gauche, s'arrêtait au pied d'un grand sofa dont la couverture et les coussins étaient de grosse toile bleue, d'un bleu merveilleux, vraiment le bleu profond du ciel d'été, pensait Mary; mais il était un peu passé. Près du sofa, il y avait un coffre de chêne sur lequel se tenait, droite dans les plis rigides de sa tunique, une petite dame grecque archaïque dont les boucles serrées encadraient le visage poncé par les siècles. Ce n'était qu'un moulage en plâtre. Il y avait encore, sur le coffre, une grande photographie du père d'Henry, auquel il ressemblait. Mary ne l'avait pas connu;

pourtant, elle avait pour lui une tendresse secrète. Chaque fois qu'elle montait dans cette chambre, elle regardait ce visage ouvert, dont les deux qualités dominantes étaient l'intelligence et la bonté. Il n'était pas qu'intelligent et bon, il était aussi très beau, d'une beauté que Mary aimait, car elle ne pouvait être que celle d'un homme qui a passé sa vie en compagnie des idées et des livres; d'un homme réfléchi, le demi-sourire un peu triste qui entr'ouvrait sa bouche bien dessinée le révélait; mais aussi d'un homme hardi et plein de générosité, ainsi qu'en témoignaient le feu du regard et l'envol des sourcils, plus noirs encore sous le front haut et sous la chevelure blanche. Cette fois encore, Mary tenta de deviner ce visage que l'obscurité effaçait, puis elle reposa le cadre. Nulle réponse ne lui parviendrait, ce soir, de cet ami inconnu, ni d'aucun ami peut-être. D'un côté de la fenêtre, il y avait une table dont le bois taraudé était caché par un tapis aux larges rayures grises et roses; de l'autre côté, une commode surchargée de livres.

Debout au milieu de la pièce, Mary se sentait visitée par le recueillement, par l'harmonie qui, malgré tant de disparates, s'en dégageait. C'est tout ce que nous pouvions leur offrir, pensait-elle. Précisément cette harmonie, ce recueillement, ce silence. Peut-être auraient-ils aimé la vue de la fenêtre. A vrai dire, elle n'avait rien de particulier, cette vue, puisqu'elle ne comprenait qu'un bout de pelouse, qu'un pommier tordu. Mary avait examiné celui-ci le matin même. Le printemps serait précoce : les boutons blancs, qui indiquent la fleur, commençaient à se former. Elle en avait légèrement caressé un, s'attendant presque, en baissant le bras, à trouver son doigt humide de cette sève qui avait patiemment cheminé tout l'hiver à travers le tronc rude et gercé ainsi que la peau d'un vieil hippopotame. Il faut être de drôles de gens, comme nous, se dit-elle, pour retirer tant de plaisir de la vue d'un pommier tordu. Pourtant, il lui semblait que les Sargeant, eux aussi, seraient entrés en contact avec le pommier et avec le carré de pelouse que découpait la fenêtre. Depuis deux jours qu'elle préparait la maison pour les recevoir, Mary avait beaucoup pensé à eux. C'étaient des amis d'Henri et elle ne les avait rencontrés que deux ou trois fois. Chaque fois, elle avait dû surmonter cette timidité qui l'envahissait lorsqu'elle allait se trouver en présence d'êtres qui, pour une raison ou pour une autre, lui plaisaient. Elle avait dû oublier ses grosses chaussures, son tailleur élimé et raccom-

modé, ses mains rouges, épaissies par les travaux du ménage et du jardinage et auxquelles, à Londres, elle ajoutait pour faire comme tout le monde (mais pourquoi, au nom du ciel, faire comme tout le monde? se disait-elle ensuite avec rage) la parure incongrue d'ongles vernis de rouge vif. Elle espérait que les autres, au bout d'un moment, oublieraient aussi tout cela puisque après tout, n'est-ce pas, ce n'était pas tellement important. Mais il y avait toujours un dur moment à passer et elle sentait bien qu'au début il lui arrivait de forcer la note, de se montrer plus assurée qu'elle n'était, trop assurée même, alors qu'elle était intérieurement dévorée par la crainte que l'on trouve que la femme d'Henry n'était pas digne de lui. C'était vrai qu'il était plus jeune qu'elle et infiniment, oh! infiniment meilleur qu'elle ne l'était. Elle avait parfois l'impression qu'un seul de ses gestes, par exemple la façon ferme et pourtant délicate avec laquelle il prenait un livre, ou même une tasse, ou même les pincettes pour attiser le feu, suffisait pour révéler l'équilibre, la noblesse et le raffinement de sa nature. Elle, c'était tout autre chose, et elle aimait mieux ne pas trop penser à ses souvenirs de jeunesse. Mais personne, même leurs amis les plus intimes, ne pouvait savoir à quel point Henry et elle s'entendaient bien, combien ils étaient heureux des mêmes choses, à quel degré ils s'entr'aidaient dans la vie. Cela, bien sûr, n'était pas visible à l'extérieur. Et pourtant, il lui avait semblé que Sybil Sargeant, à la façon dont elle l'avait accueillie, l'avait en quelque sorte pressenti. Avec elle, Mary avait été vite rassurée; elle n'avait pas eu à se montrer particulièrement brillante — ce qu'elle détestait, comme un rappel de sa vie passée, de sa vie mondaine — pour essayer de repousser dans l'ombre, à force de remarques pertinentes, de paradoxes, de mots à l'emporte-pièce, de piaffements, tout ce qui en elle la gênait, non seulement la médiocrité de ses vêtements, mais aussi ses cheveux prématurément gris ou même, chose plus grave encore parce qu'elle n'y pouvait pas trouver de faute, ce changement si grand survenu en elle depuis trois ans qu'ils habitaient la campagne, c'est-à-dire cette perte totale d'intérêt pour l'existence des citadins qu'elle avait autrefois partagée avec passion. Chez Sybil, buvant une tasse de thé et se brûlant un peu — mais c'était délicieux; il faisait grand froid au dehors et la chaleur de la pièce avait déjà été une manière de miracle — l'idée qu'elle portait un vieux manteau de fourrure pelé et un chandail d'Henry, bien trop large pour elle, lui était

complètement sortie de la tête. Elle avait oublié que le jour où elle avait été voir Lewis Sargeant à son bureau, elle s'était empêtrée dans son parapluie qui était tombé trois fois au cours de l'entretien et, de même, l'envie qui depuis lors l'agitait par moment, d'avoir un manteau de pluie élégant, avec un capuchon. Pourtant, en montant chez les Sargeant (elle n'avait pas pris l'ascenseur, pour arriver moins vite), elle y avait repensé avec cette brûlure interne, si aiguë, que seuls connaissent ceux qui sont habitués à douter d'eux-mêmes. Et, soudain, toutes ces scories s'étaient évaporées : elle regardait Sybil aller et venir, verser le thé, passer les tartines, s'asseoir et s'élancer de nouveau pour aller chercher des présents pour Henry et, sans qu'aucun mot eût été échangé à ce sujet, il semblait qu'elles participaient déjà toutes deux au plaisir qu'Henry aurait à les recevoir, doublé chez Sybil de celui de les avoir choisis et chez Mary de celui de les lui apporter. Sybil Sargeant était grande, svelte, blonde; ses cheveux étaient magnifiques, tordus dans un lourd chignon qui n'arrivait pas à comprimer toutes leurs boucles. Elle avait des bras longs, de longues mains. Mary admirait surtout ses gestes, la grâce de ses gestes, et son sourire qui illuminait tout à coup son visage et dansait dans ses yeux. Il est rare de voir un sourire aussi joyeux, aussi rayonnant, avait pensé Mary en souriant en retour. Plus tard, elle avait compris que ce qui faisait la qualité de Sybil, ce qui lui donnait tant de charme, c'était son naturel qui était comparable à celui des enfants. Tout est simple avec elle parce qu'elle est simple elle-même. Peut-être n'a-t-elle rien pressenti du tout, à propos d'Henry et de moi; mais elle prend les choses et les gens comme ils sont.

Cette idée avait beaucoup encouragé Mary alors qu'elle rangeait la maison après le passage de Phoebe qui, armée d'une serpillière et d'un balai-brosse, s'en donnait à cœur joie de faire valser les chaises et de bousculer les pots de terre où hivernaient les plantes grasses et les géraniums. Dans cette maison que les Bardell avaient louée après avoir été sinistrés à Londres, il manquait beaucoup de ces choses auxquelles les gens des villes sont habitués et auxquelles ils étaient accoutumés eux-mêmes autrefois. Les bibliothèques avaient été fabriquées par Henry avec de vieilles planches, des bois de lit hors d'usage; il n'y avait pas de tapis et les caisses et les malles dissimulées sous les étoffes jouaient un rôle important. Néanmoins, grâce à quelques meubles anciens décou-

verts dans le pays, à quelques belles gravures et surtout grâce aux livres, ils en avaient fait un refuge très agréable, à condition de n'y pas regarder de trop près. Et, en effet, ils ne faisaient pas attention aux détails, contents de la clarté et de l'heureuse proportion des pièces ainsi que de l'aspect général de la maison que les gens du pays appelaient « château », ce qui les couvrait de confusion, car ils avaient conscience que cet hommage était vraiment immérité. C'était une construction basse, allongée. Sa seule beauté venait d'un grand toit d'ardoise d'où partaient quatre hautes cheminées qui plaisaient à Mary, car elle trouvait que le maçon qui les avait construites leur avait gardé, probablement sans s'en douter et, naturellement, sans les ravissantes fioritures, un peu de ce style Renaissance dont il y avait encore beaucoup de vestiges dans la contrée. Le jardin ne méritait pas non plus le nom de parc; mais il était charmant. Au mois de juin, il éclatait de roses et, en automne, l'or pâle des tilleuls, des peupliers et des trembles, le cuivre soutenu des chênes, les derniers feux des dahlias et des chrysanthèmes le revêtaient, pendant quelques semaines, d'une dernière splendeur. Seulement, malgré les fleurs de pommier du Japon, les premières violettes, les premières primevères et les boutons gonflés des jonquilles qui, dans quelques jours, allaient se débarrasser de leur capuchon pointu et transparent, c'était encore l'hiver et le vent soufflait en tempête. Ce vent et les averses qui, par moments, l'accompagnaient, faisaient émettre à Mary des doutes sur l'opportunité d'inviter quelqu'un à cette période de l'année. « Ce n'est pas la première fois que les Sargeant vont à la campagne, avait répondu Henry en riant, et, comme nous, sans doute l'aiment-ils aussi en hiver. » Certes, il y avait là quelque chose de rassurant, car on ne fait pas trois cent milles en auto, et autant pour le retour, sans avoir pesé d'avance les risques de l'expédition et jugé que le plaisir est plus grand que la peine. Pourtant, les inquiétudes de Mary la reprenaient : à part Henry, elle ne voyait pas très bien quel agrément les Sargeant pourraient trouver chez eux. Le pays n'était pas pittoresque. C'était du reste pour cela qu'ils l'avaient choisi. C'était un pays de boqueteaux, de prairies séparées entre elles par des haies, de petites collines, de buttes plutôt, d'où l'on découvrait d'autres buttes, d'autres boqueteaux, d'autres prairies. C'était un paysage fait de nuances, de jeux de nuages et de lumière, un paysage qui faisait souvent penser à ceux de Corot parce que

les fermes, les bouquets d'arbres s'ordonnaient comme s'ils eussent été posés à leur place, et non à une autre, selon la rigoureuse décision d'un artiste et que, même aux plus radieux jours de l'été, leur couleur avait quelque chose de retenu, de discret. C'était un paysage qui ne sautait pas aux yeux, qui ne se révélait qu'à l'usage; mais dans lequel, justement, on pouvait vivre sans être jamais distrait par ces effets de déclamation qu'ont parfois certains lieux trop beaux, trop renommés. Vivre, se développer comme les plantes, sans hâte, avec un respect de soi-même qui, cette fois, ne venait pas de l'orgueil, de l'outrecuidance citadine; mais de l'humilité découverte au contact de la modestie et de la dignité de la campagne. Quant à leur installation, voici que Mary la voyait avec des yeux critiques, des yeux d'étrangers. La vaisselle était dépareillée, on ne pouvait pas le nier; il n'y avait presque pas de plats et souvent elle était obligée d'apporter la casserole sur la table. Et l'absence de l'argenterie — surtout celle de la petite théière ancienne, si charmante avec son couvercle surmonté d'une pomme et d'une feuille, et qui avait disparu dans les décombres avec la plus grande partie de leur mobilier — se faisait sentir à Mary pour la première fois, mais si vivement que, pour un peu, elle aurait supplié Henry de décommander les Sargeant. Sans qu'elle lui ait fait part de ses craintes, Henry lui redonnait confiance. Peut-être, autant qu'elle, mesurait-il les imperfections de l'hospitalité qu'il allait offrir à ses amis; peut-être ne croyait-il pas plus qu'elle qu'ils seraient là, à la fin de la semaine, en chair et en os; néanmoins il les attendait avec une joyeuse tranquillité. Ils avaient ensemble discuté des menus point par point. Henry qui, comme elle, ne sortait pas volontiers des limites du jardin, avait fait plusieurs expéditions dans les fermes des alentours pour obtenir des œufs, du beurre, des volailles, encore rares à cette saison; il avait dressé des batteries pour trouver du vin, de l'alcool, plus rares encore dans ce coin perdu. Et ensuite, lorsque Mary et Phoebe s'étaient jetées à corps perdu dans les nettoyages, il avait repris son travail comme si de rien n'était. Phoebe était revenue des communs avec chacune des boucles de sa chevelure ornée d'un frémissant duvet d'oie, Mary avait les bras blancs de farine, les chiens et les chats ne quittaient plus la cuisine et suivaient les opérations avec une vigilance qui, si l'on pouvait compter sur la plus élémentaire justice, devait être récompensée par une casserole ou un plat à lécher; mais Henry, dans la

pièce du haut où il travaillait, était plongé dans ses manuscrits et dans ses notes. C'est que Lewis Sargeant était l'ami auquel, de tous, Henry préférait communiquer ses recherches et ses travaux.

Lewis Sargeant était un homme jeune encore et dont Mary ne connaissait guère que l'apparence. Il vous fixait en vous parlant avec des yeux rieurs, bleu sombre, que ses cils bruns, très épais, devaient faire paraître plus foncés qu'ils ne l'étaient réellement. Il fumait la pipe, une pipe droite, sans contredit signée Dunhill. Sa voix avait beaucoup de charme et son débit, à la fois curieusement languissant et saccadé, donnait à tout ce qu'il disait un sens un peu mystérieux, même s'il ne s'agissait que de « Comment allez-vous? » ou « Il fait aujourd'hui un temps ravissant ». Malgré ces données superficielles, si quelque chose, en ce monde, pouvait faire plaisir à Mary, c'était d'imaginer, ensemble, Henry et Lewis Sargeant. En arrangeant à la hâte la vieille jupe de tweed qu'elle comptait porter pendant le week-end, elle se figurait qu'elle assistait, invisible, à l'une de leurs rencontres : dans la pièce où ils se tenaient tous deux, assis devant le feu, Sybil entrait de temps en temps pour chercher des cigarettes, pour apporter des verres, une bouteille de Xérès (pourquoi une telle précision dans un songe éveillé?); elle ne disait pas un mot; mais chacun de ses passages, très bref, illuminait pendant une seconde la scène un peu grise que voyait Mary et dont les personnages étaient un peu flous, bien qu'elle perçût très distinctement la vivacité de leurs regards animés par la chaleur avec laquelle ils défendaient leurs arguments. C'est peut-être parce que je n'entends pas clairement leurs paroles, s'était dit Mary, qu'ils paraissent ainsi flotter. Elle s'était secouée et, comme si souvent, quand elle se prenait en flagrant délit de rêver les yeux grands ouverts, elle s'était ri au nez. Elle s'était alors efforcée de les faire surgir dans son esprit avec la plus grande netteté possible. Ils se faisaient valoir l'un l'autre : Lewis était plus brun qu'Henry, un peu moins grand, mince comme lui, plus décidé de gestes et d'allures. C'est peut-être à cause de sa profession, avait pensé Mary, car Lewis Sargeant était journaliste aussi bien qu'écrivain. A quoi répondait, chez lui, ce besoin de se dépenser dans la vie — et même dans l'actualité — alors qu'il donnait plutôt l'impression d'être par nature un contemplatif comme Henry? Se trouve-t-il trop jeune pour *renoncer?* se demandait Mary. Il est pourtant plus âgé qu'Henry de deux ou trois

ans. Et surtout que ce mot de renoncement est impropre! Renoncer à quoi? Aux plaisirs si vite épuisés des villes? En même temps, elle se représentait le plaisir si vif qu'un homme comme Lewis Sargeant, qui semblait non seulement être curieux de tout, mais aussi brûlant d'humaine sympathie, devait trouver à découvrir à sa source tel ou tel phénomène d'actualité, à interroger les visages de ceux que l'on croise dans les rues des villes étrangères et qui vous dépayseraient tellement si l'on n'était pas tellement prêt à lancer un pont entre eux et soi, à les atteindre par des contacts plus humbles peut-être mais tellement plus directs, plus profonds que ceux qu'organisent d'avance les confrères, les ministres et les ambassadeurs : un verre choqué à un comptoir contre un autre verre, la découverte de nourritures offensantes pour les papilles et que l'on accepte pourtant, en escamotant une grimace derrière un sourire, parce qu'elles sont ce signe millénaire par lequel l'homme témoigne à l'homme, en lui offrant le pain et le sel, qu'il le reconnaît pour son ami et son semblable. Et ensuite, tous les souvenirs de ces goûts, de ces odeurs, tous les reflets de ces regards d'inconnus, les harmoniques attardées de toutes ces voix qui, avec des accents si divers, parlent les multiples langues de la terre, c'était de toute cette richesse que, secrètement, était chargé Lewis chaque fois qu'il abordait Henry. A peine s'il faisait allusion à ses expériences, à ses voyages, vous renvoyant tacitement à ses articles, à ses livres; pourtant, il donnait à Henry ce contact avec la vie sans lequel un civilisé risque d'étouffer, si détaché qu'il semble du courant de son époque. Car Henry paraissait souvent un peu tomber de la lune, ne s'avancer souvent qu'à regret dans la conversation, comme si celle-ci l'arrachait à un univers beaucoup plus intéressant, beaucoup mieux ordonné que celui qui s'appréhendait par les paroles et se monnayait en phrases. Ce qu'il disait était presque toujours en demi-teinte, non qu'il eût peur de s'affirmer — nul n'était plus ferme que lui quand il avait choisi telle ou telle ligne de conduite — mais parce qu'il avait une crainte instinctive de tout ce qui pouvait peser sur la liberté d'opinion de son interlocuteur. Mary, lorsqu'il parlait, cherchait toujours à voir son visage : une lueur fugitive dans les yeux, une contraction un peu moqueuse de la lèvre, un mouvement de sourcils dévoilaient encore mieux que les mots qu'il prononçait le fond de sa pensée, les nuances de cette pensée, l'humour qui se cachait sous ses propos. Bien des

gens, qui connaissaient mal Henry, pouvaient le trouver exagérément réservé, sérieux, et même timide. Il est certain qu'il ne se livrait pas facilement, qu'il ne prenait pas non plus toujours volontiers ce que les autres avaient à lui offrir. Pourtant, ceux qui le croyaient timide eussent peut-être été très étonnés d'apprendre que c'étaient leur banalité, leur futilité, leur prétention, leur manque de sincérité et de spontanéité qui faisaient ainsi, devant eux, reculer Henry Bardell jusqu'au fond des derniers replis de sa coquille. Depuis le temps merveilleux de l'enfance où il avait appris que le silence et l'aquiescement sont les meilleures protections contre l'intrusion des grandes personnes, il présentait au monde une surface lisse, courtoise et que bien peu de choses, en apparence, pouvaient émouvoir. Mary ne savait pas si Lewis Sargeant avait pénétré toutes ces particularités de la nature d'Henry; mais elle était sûre, en tout cas, qu'il était l'un des rares êtres dont la présence était un bienfait et non une gêne pour Henry. Henry est parfois trop seul, se disait Mary. Chacun de nous a besoin d'un écho, besoin de sentir que ce qu'il fait, que ce soit une crème au chocolat ou un livre, a le pouvoir de toucher d'autres êtres. Et il faut parfois que d'autres yeux que les miens se posent sur ses travaux. Il peut croire que le sentiment que je lui porte nuit à mon jugement, ou que je ne le loue que pour l'encourager. Rien de tel à craindre avec Lewis. Son enthousiasme était d'une qualité si juste, si fine, tellement nourrie d'expériences et de comparaisons, que c'était un cadeau que chaque fois recevait Henry. Ensuite, en raturant une phrase, en changeant un mot ou même en bouleversant un paragraphe ou un chapitre, il lui arrivait souvent de se remémorer le visage de son ami, éclairé par une attention passionnée, comme s'il eût voulu attirer à lui la substance même de l'œuvre qu'il découvrait, et cela lui était d'un grand stimulant. En vérité, pensait Mary, des êtres comme Sybil et comme Lewis Sargeant sont rares. Peut-être ne savent-ils pas eux-mêmes ce qu'ils donnent; ou bien est-ce parce que nous sommes tellement solitaires, Henry et moi, parce que nous avons tellement de loisirs pour penser à eux qu'ils ont dans notre esprit de tels prolongements, une telle signification?

L'idée de cette solitude qu'ils avaient choisie de leur plein gré, qu'ils chérissaient, qu'elle préservait de toutes ses forces, l'entoura soudain comme si quelqu'un, à cet instant précis, eût tracé autour d'elle et d'Henry un cercle magique com-

prenant tout juste la maison, le jardin et cette petite parcelle de terrain où s'élevait, non loin de là, une ferme dont les propriétaires étaient leurs grands amis. Combien de milles aurait-il eu, ce cercle, sur la carte de l'Angleterre étalée à plat? Bien peu, à peine une dizaine. Des routes, des sentiers y entraient, en sortaient; le chemin de fer passait à sa limite, de l'autre côté de la rivière. Eh bien, ils y étaient aussi isolés qu'au milieu de la Chine. En Chine aussi, sûrement ils se seraient bien entendus avec les Chinois. Certains d'entre eux, comme ici certains paysans, seraient même devenus leurs amis. Rien n'aurait pu faire pourtant qu'ils soient de la même race ni qu'ils parlent tout à fait le même langage, même si Henry et Mary avaient appris le leur à la perfection. Mary comprenait tout à coup, avec une clarté aveuglante, pourquoi elle avait eu l'étonnement de constater, aussi bien dans la voix d'Henry que dans la sienne, une nuance de satisfaction, de secrète exultation, chaque fois qu'ils avaient parlé aux gens du pays de « leurs amis de Londres qui allaient venir », nuance qui n'exprimait pas uniquement leur joie de revoir les Sargeant et de les recevoir sous leur toit. Ce n'est tout de même pas que nous sommes fiers de leur voiture, s'était-elle demandée plusieurs fois au cours de la semaine avec une certaine indignation, ou des signes extérieurs de leur aisance, ou de leur exotisme par rapport à ceux d'ici? Elle savait maintenant que ce dont ils auraient été fiers, c'est de la ressemblance des Sargeant avec eux, fiers de cette preuve qu'ils n'étaient pas uniques de leur espèce. Parfois, il était étrange d'être les seuls qui ne travaillaient pas la terre, ou le bois, ou le fer, comme les paysans, les artisans; qui ne faisaient pas de commerce, comme les boutiquiers du village; les seuls inutiles, bien qu'absorbés dans des occupations mystérieuses, étrange d'être ceux qui n'étaient pas en vacances, qui n'étaient pas rentiers et qui, néanmoins étaient trop pauvres pour être de véritables châtelains.

Bien sûr, ce sentiment d'étrangeté était parfois atténué, surtout à l'occasion des fêtes ou des grands travaux de l'été; par exemple pendant les battages. Tout le monde était alors d'humeur si active, si joyeuse qu'Henry qui aidait à porter les sacs de grains ou Mary qui épluchait les légumes ou faisait les gâteaux avec les femmes de la maison s'intégraient dans le rythme de ces journées de labeur intense qui étaient aussi des journées de rires et de plaisanteries qui s'élevaient des hommes en même temps que la sueur qui

fumait au-dessus d'eux dans la poussière d'argent. Mais il n'y avait vraiment qu'avec les Morris, leurs amis fermiers, que les Bardell pouvaient, presque toujours, s'en croire délivrés. Dès le début de leur séjour, les Morris, eux aussi, les avaient acceptés tels qu'ils étaient. Henry et Mary savaient même qu'ils s'étaient faits plusieurs fois leurs avocats auprès des villageois ou des autres fermiers qui, bien qu'ils eussent en apparence adopté les Bardell une fois pour toutes, butaient encore bien souvent contre l'obstacle de façon de vivre si différente des leurs. Mary se rappelait avec amusement combien elle était montée dans l'estime de certaines fermières quand, après un an, elle avait commencé à planter un jardin. Non seulement cela avait fourni un sujet de conversation à peu près inépuisable, mais cela avait été entre elles un lien véritable. Pourtant, malgré la réussite évidente de ses tomates, de ses fleurs — elle en avait eu la preuve puisque, de divers côtés, on lui avait demandé des graines de pensées, de zinnias, des boutures de dalhias, de chrysanthèmes — elle voyait bien qu'on ne la prenait pas tout à fait au sérieux. Seule Mme Morris (qui peut-être ne la prenait pas au sérieux non plus) avait eu la grâce de parler à Mary de son jardin sur un pied d'égalité avec le sien et de la complimenter autrement que comme on féliciterait une enfant qui aurait miraculeusement, contre toute prévision, réussi un tour de prestidigitation. Cette grâce, cette délicatesse des Morris trouvait sans cesse l'occasion de se manifester, non seulement par les innombrables services qu'ils avaient rendus aux Bardell, mais dans les moindres de leurs relations. Ainsi, quand Henry et Mary revenaient de Londres et que le car les déposait devant la maison des Morris, où, pendant leurs absences, ils laissaient leurs chiens en pension, ils étaient sûrs de trouver le café qui les attendait, chauffant dans une toute petite cafetière sur le devant de l'âtre. Un panier était préparé contenant, selon la saison, les derniers produits de la ferme, des œufs, soigneusement rangés sur leur coussin de paille, une petite motte de beurre entourée d'une feuille de chou, en juin des asperges, en juillet des fraises, la plus belle rose du jardin, un bouquet de marguerites, en automne de somptueux dalhias. Avec un sourire de jeune fille, avec une tendre hésitation comme si elle regrettait de ne pas faire plus et, en même temps, avec la douce fierté de quelqu'un qui donne ce qu'il a de mieux, Mme Morris tendait le panier à Mary. Un regard s'échangeait

dans lequel ces deux femmes si différentes puisaient la certitude de leur mutuelle amitié. Mary embrassait Mme Morris, le cœur plein, chaque fois, d'une reconnaissance qu'elle osait à peine exprimer pour ne pas risquer de déranger, même par une exclamation arrachée par le plaisir, la surprise, l'admiration, l'exquise expression de pudeur et de joie délicate qu'elle lisait sur le visage de son amie. A l'arrière-plan les hommes, M. Morris et Henry, souriaient. Un moment de silence planait, comme si chacun des personnages de la scène savourait la délectation de donner et celle de recevoir. Puis les tasses apparaissaient, le café était versé, l'on riait et Henry et Mary commençaient à demander les nouvelles du pays et à raconter celles de la ville. Rien n'était jamais indifférent avec les Morris: M. Morris s'intéressait à tout, à la politique, aux hommes, aux choses qui comme l'histoire, ou les beaux-arts, ou la philosophie, étaient, en apparence, le plus éloignées de son métier et de sa formation. Les Bardell lui prêtaient des livres, des revues que chaque fois il leur rendait avec une appréciation si juste qu'ils étaient émerveillés du jugement plein de bon sens et de lucidité de cet homme qui n'avait jamais quitté son pays que pour faire la guerre. C'est un véritable humaniste, avait dit plus d'une fois Henry. Quant à Mme Morris, elle écoutait leurs discussions avec une patience angélique. Elle avait cette courtoisie, née du cœur, qui fait toujours préférer ce qui fait plaisir aux autres qu'à soi-même. Dans le domaine des sentiments, elle régnait, mais en secret, comme une princesse qui ne veut pas dévoiler son incognito. On la guettait du coin de l'œil, on la soupçonnait sans rien dire et, un jour, on avait la confirmation qu'elle avait préparé de longue main une nouvelle surprise, on la prenait en flagrant délit d'amitié. Certes, ceux-là ne sont pas des amis Chinois, pensait Mary. Et s'ils s'étaient réjouis, Henry et elle, d'amener les Sargeant à la ferme, ce n'était pas pour prouver quoi que ce soit aux Morris. C'était pour le plaisir — bien rare — de mettre en présence des êtres qui, du premier coup et pour cent raisons subtiles et diverses, pouvaient s'accorder et se plaire. Combien de fois, en rêvant à cette rencontre, Mary n'avait-elle pas confronté le sourire brillant de Sybil avec celui de Mme Morris, plus lent à venir, comme hésitant, mais qui demeurait longtemps dans l'ombre de son regard, ou la vive intelligence de Lewis avec celle de M. Morris qui, pour comporter moins de pics et de sommets, l'éga-

lait peut-être en solidité. S'il y a une chose à prouver, se disait Mary, c'est peut-être, après tout, aux Sargeant. Prouver quoi? Que l'on peut vivre à la campagne, y travailler, que l'on n'a pas besoin de Londres, ni d'aucune autre capitale? Ce n'était pas cela. Les Bardell étaient sûrs, d'avance, que les Sargeant le savaient aussi bien qu'eux-mêmes. C'était quelque chose de plus profond, comme si Henry et Mary se fussent sentis les ambassadeurs du pays, des arbres, du silence et de la solitude, les ambassadeurs d'un monde où l'on ne téléphone pas, où l'on ne va pas aux vernissages et aux générales, d'un monde — celui qu'entourait le cercle — où l'on pouvait travailler sans être distrait par rien, tendre toutes ses forces à la recherche de cette toute petite parcelle de vérité personnelle qu'il a été donné à tout homme de découvrir avec l'aide du ciel s'il s'aide lui-même. Sybil et Lewis Sargeant le connaissaient, ce monde, ils connaissaient tout au moins un monde similaire. C'était peut-être son reflet qu'ils cherchaient auprès d'Henry qui lui, quand il les abordait, arrivait secrètement chargé des trésors de la patience, du don total de soi à ce champ de l'esprit qu'il avait à cultiver. Et les Bardell auraient voulu leur donner, ne fut-ce que pendant le temps d'un week-end, le choc délicieux de le retrouver et la nostalgie de sa beauté et de sa plénitude. Mais pourquoi personne ne peut-il pénétrer dans le cercle enchanté que j'imagine? pensa Mary. Ni les Sargeant, qui auraient dû venir déjà une autre fois, ni Laurent, cet ami luxembourgeois dont les valises étaient prêtes et dont la petite fille est tombée malade au dernier moment, ni Michaël et Evelyn Arlen qui ont passé leurs vacances tout près d'ici, mais précisément lorsque nous étions absents, ni les Sargeant de nouveau cette fois-ci... Est-ce parce qu'il est aussi une protection, et que rien, de l'extérieur, ne *doit* venir jusqu'à nous?

Mary était toujours dans la chambre où, elle en était sûre maintenant, Sybil et Lewis ne coucheraient pas ce soir. Et pourtant, elle se surprenait encore à tendre l'oreille, comme elle l'avait déjà fait si souvent dans la journée, pour tenter de capter dans le lointain un bruit de moteur. Elle fit taire ce sens encore inutilement aux aguets et sourit un peu tristement, car elle venait de voir, elle ne savait pourquoi, une vitrine illuminée — une vitrine de Noël — devant laquelle une petite fille, elle-même, vêtue d'une vareuse bleu marine à boutons dorés et coiffée d'un béret d'où s'échappait une

multitude de boucles brunes contemplait, le souffle coupé, une poupée éblouissante qu'elle savait bien qu'elle n'aurait jamais puisque le Père Noël s'obstinait à lui apporter les cadeaux qu'elle ne lui demandait pas et à dédaigner les lettres, bien précises pourtant, dans lesquelles elle lui exposait ses désirs. La poste, probablement, était mal faite, dans les chemins du ciel.

Ici-bas, Mary trouvait que la poste était trop bien faite puisque l'on pouvait envoyer des télégrammes et qu'ils arrivaient à leur adresse. Elle aurait presque préféré que celui-ci se fût perdu et qu'Henry et elle eussent attendu ensemble, faisant semblant de penser à autre chose qu'à l'inexplicable retard de leurs invités pendant que le dîner, lentement, se serait desséché. Tandis que, maintenant, c'est moi qui vais devoir annoncer la nouvelle à Henry; c'est moi qui vais voir sur son visage le premier reflet de sa déception. « Dora!... » cria dans le lointain la voix d'Henry. Il rappelait la chienne attardée; il revenait.

— J'ai de la crème fraîche! cria-t-il encore quand il fut plus près.

Mary descendit à sa rencontre, le débarrassa de ses paquets.

— Personne encore? demanda-t-il d'une voix joyeuse.

— Personne encore. Pensez-vous que les Sargeant vont vraiment venir?

— Je ne sais pas. Et pourtant je les vois déjà assis auprès du feu, encore animés par leur voyage, très contents d'être ici et nous ravis qu'ils y soient. N'y croyez-vous pas, Mary?

— Il est arrivé un télégramme, dit-elle assez bas. Je n'ai pas osé l'ouvrir.

Henry prit le télégramme et s'approcha de la lampe que Mary venait d'allumer. « Accident voiture nous oblige à rentrer Londres train. Sommes désolés et déçus. Amitiés. Sargeant. »

— Quel bonheur que l'accident n'ait pas été plus grave, dit Henry.

Il tenait le télégramme et Mary le regardait. Il releva la tête et lui sourit. Ils avaient tous deux un air un peu vague, un peu penaud, comme des enfants qui auraient décidé d'aller jouer tout l'après-midi dans le petit bois et que leurs parents auraient rappelé inopinément pour faire leurs devoirs.

— Il me semble parfois que nous sommes entourés d'un cercle que personne ne peut franchir, dit Henry. Les

Sargeant eux non plus n'ont pas pu passer la ligne enchantée, celle qui sépare notre monde de celui des autres.

— Oh! Henry!...

— Pourquoi pleurez-vous, chérie? Etes-vous réellement si cruellement déçue?

— Ce n'est pas cela; ce n'est pas cela, dit Mary en souriant mais les yeux pleins de larmes. C'est à cause de ce que vous dites... Vous ne pouvez pas savoir.

— Non, je ne sais pas, dit Henry. Il y a pourtant une chose que je sais, c'est que je vais aller chercher les Morris pour partager notre dîner.

L'oie était délicieuse; quant à la crème au chocolat, c'était la meilleure qu'aucun d'eux ait jamais mangé et Mary donna la recette à Mme Morris.

Plus tard, avant de se coucher, Mary dit à Henry :

— J'ai oublié de vous annoncer une bonne nouvelle, mon chéri : aujourd'hui, pendant l'éclaircie, j'ai vu le premier papillon; il était jaune.

La Prie. Février-mars 1946.

LE DERNIER DES GRANDS MOGOLS : AURENG ZEB

(fin)

par RENÉ BOUVIER et EDOUARD MAYNIAL

« Ma vie périssable est désormais comme le soleil qui se couche sur le sommet d'une montagne... Je n'ai plus conscience de moi-même. Je ne sais ni qui je suis, ni où je vais, et ce qu'il adviendra de ce pécheur, tout rempli de péchés. Maintenant, je vais faire mes adieux à tous dans ce monde, et recommander chacun à la sollicitude de Dieu... » C'est en ces termes, à la fois désabusés et résignés, qu'Aureng Zeb écrivait à l'un de ses fils, le prince Muazzam, deux ou trois ans avant sa mort, quand, accablé d'ans et de soucis, il avait le pressentiment, et peut-être le désir d'une fin prochaine. Cette étrange humilité, qu'il affectait déjà dans sa jeunesse, et dont on ne sait jamais si elle n'est pas plus qu'à demi sincère, reparaît alors, appuyée sur les versets du Coran dont il émaille sa correspondance. En 1704, — il a quatre-vingt-six ans, et il mourra en 1707, — il charge son fils d'aller voir pour lui un saint derviche, Mir Arab, à Ahmedabad : « Transmettez-lui les hommages de celui qui est honteux de partir pour l'autre monde en désirant les plaisirs de celui-ci. Demandez-lui de prier pour notre bonheur et la sécurité de notre religion. Dites-lui que je marche vers la mort et que je suis loin d'avoir accompli de bonnes actions. Dites-lui encore que la vie de cet homme négligent s'est écoulée en vain et que le temps qui lui reste encore à vivre s'écoulera sans profit, que la mort approche, tandis que le salut recule. »

Est-ce le ton d'un pécheur qui se repent ou d'un homme qui cherche à s'assurer la miséricorde d'Allah, quand il sent peser plus lourdement sur ses épaules les deux anges, qui ne l'ont point quitté, et qui, suivant la croyance musulmane, s'apprêtent à déposer devant Dieu le trésor de ses mérites et le fardeau de ses fautes?

*

Pendant les cinquante années de son règne, et en particulier pendant la première période, qui s'étend de 1658 à 1680 environ, Alemguir semble n'avoir dédaigné aucune des réalités, aucun des avantages de ce pouvoir suprême qu'il avait mis tant d'âpreté à conquérir; la splendeur et la majesté qu'il étala aux yeux de son peuple et dans tout le monde islamique, la cupidité dont il fit preuve dans la recherche des biens terrestres, son fanatisme religieux, tout paraît démentir son affectation d'austérité, son vœu d'ascétisme et cet amour de la justice qu'il proclame en toutes circonstances, pour légitimer les plus discutables mesures de son gouvernement. Politique étrangère, économique et religieuse, ces trois aspects de sa vie publique nous offrent une image conforme à celle que nous nous faisons traditionnellement d'un souverain absolu, dont la puissance n'a d'autres limites que celles de son bon plaisir. Et il faut résister plus d'une fois, au cours de cette histoire, si différente pourtant de celle des monarchies occidentales, à la tentation qui nous sollicite de comparer le personnage du Grand Mogol à celui de Louis XIV, son contemporain, ou, plus lointainement, d'un Louis XI ou d'un Philippe II d'Espagne.

Au lendemain de son avènement, Aureng Zeb savoura pleinement l'orgueil de se sentir le plus fort, l'élu de Dieu, maître d'un grand empire, lorsqu'au pied de son trône, dans la grande salle royale de Delhi,

> ... les ambassadeurs de tant de rois divers
> Vinrent le reconnaître au nom de l'univers.

Tel fut, en effet, le premier fruit, et le plus délectable, de son triomphe : ces ambassades qui, dans les années 1661-1665, se succédèrent dans son palais ou dans son camp, lui apportant les hommages et les présents de Perse et d'Arabie, d'Abyssinie et du Grand Tibet. Ces fastueuses cérémonies, dans lesquelles l'empereur ne manquait pas de déployer aux yeux des envoyés étrangers tout le raffinement d'un protocole compliqué et toutes les merveilles de ses fabuleuses richesses, ne se passèrent pas toujours sans heurts. Les rapports avec la Perse, notamment, l'ennemi séculaire des Mogols, donnèrent lieu à d'étranges conflits, où l'orgueilleuse susceptibilité des deux monarques se décèle sous les démonstrations caressantes d'une politesse fleurie. Chah Abbas envoie à Delhi une ambassade imposante, escortant des présents dont la munificence prétend éclipser celle de son rival : cent cinquante chevaux de prix, un grand nombre de tapis magnifiques, d'étoffes précieuses,

lamées d'or et d'argent; ...mais ne se permet-il pas de faire remettre à Aureng Zeb une lettre insolente, dans laquelle il discute les affaires politiques et religieuses de son voisin et fait durement la leçon à ce fils usurpateur, en révolte contre son père, et souillé du sang de ses frères? Aureng Zeb riposte en faisant tuer les cent cinquante chevaux et brûler le reste du présent, et en proférant des paroles injurieuses contre le roi de Perse et ses sujets, sectateurs d'Ali, infidèles à la vraie Loi des Croyants.

Avec les petits peuples, représentants des khans de Tartarie, d'Usbec, de Samarkande ou de Balkh, Aureng Zeb se montre débonnaire et magnifique : il accepte avec courtoisie les beaux chevaux tartares, les chameaux chargés des fruits les plus rares et les plus savoureux, puis, il fait distribuer aux ambassadeurs des vêtements splendides, vestes de brocart, robes, ceintures et turbans chargés de luxueuses broderies. Mais parfois aussi, derrière la vaine parade de la mise en scène, on discerne les jeux intéressés de la politique : de patientes et astucieuses négociations, plusieurs échanges de missions diplomatiques et de cadeaux rituels, aboutissent en 1665 à un traité par lequel le souverain du Grand Tibet reconnaît la suzeraineté de l'empereur mogol. Presque toujours dans ces contacts d'Aureng Zeb avec les souverains étrangers, se découvre l'arrière-pensée d'un zèle religieux, qu'il serait peut-être un peu précipité d'inscrire au compte de son fanatisme. Le cas le plus caractéristique est celui de l'ambassade éthiopienne de 1664. Des deux envoyés du roi d'Abyssinie, l'un était musulman, l'autre chrétien, pour ménager le plus équitablement possible les intérêts d'une puissance où les deux religions étaient également répandues. Le plénipotentiaire chrétien, — un Arménien d'Alep, — accepta fort bien de l'empereur, comme son collègue musulman, un présent de deux mille roupies, s'engageant à persuader son maître de restaurer une certaine mosquée détruite par les Portugais, lorsque ceux-ci avaient pénétré dans le pays pour rétablir sur le trône le roi chrétien renversé par un prince mahométan. Bernier qui nous raconte cette histoire, non sans indignation, affirme même que le perfide Arménien se chargea de remettre au roi son maître un exemplaire du Coran, écrit de la main d'Aureng Zeb, et huit livres choisis parmi les meilleurs catéchismes de la foi musulmane. C'était une mine à retardement, dont les effets se firent sentir quelques années plus tard, lorsque les Portugais furent massacrés ou expulsés d'Abyssinie, et que la proportion des deux religions dans le royaume se trouva renversée au profit des Musulmans.

L'imagination populaire a surtout retenu de l'histoire des Mogols ces trésors fabuleux, que les présents apportés d'Asie

et d'Europe par les caravanes ou les ambassades contribuaient à alimenter inépuisablement. L'or venu de toutes les parties du monde, comme les diamants de Golconde, sont sans doute le signe le plus visible de leur puissance; ils en sont aussi l'instrument indispensable.

On a calculé que les revenus réguliers des provinces s'élevait à 387.194.000 roupies, ce qui équivalait à 580.791.000 livres françaises à la même époque. Mais ce n'était là qu'une partie, et la moins importante, du budget de l'Etat, si l'on peut employer ce terme pour un régime fiscal où il n'y avait d'autre règle que l'arbitraire. Il y faut ajouter le produit de la taxe imposée à tout sujet non musulman de l'empire, — le *djézieh*, — les droits de douane à 5 %, les impôts sur les ports, sur les mines de diamants, sur le blanchissage des toiles, les prélèvements, les confiscations plus ou moins déguisées, pratiquées sous tous les prétextes. En dehors de l'impôt en argent, les mines de diamants devaient abandonner, comme redevance en nature, les plus belles pierres, celles qui dépassaient un certain titre fixé par la loi. La plupart des rajas payaient à l'empereur un tribut, dont le recouvrement irrégulier était la source de maintes difficultés, mais qui, même au prix d'un conflit armé, grossissait notablement le trésor. N'oublions pas, d'autre part, cette ingénieuse coutume, suivant laquelle nul ne pouvait être présenté au Mogol sans lui faire un cadeau d'importance, et essayons de nous représenter la somme de roupies produite par ce royal bakchich. Enfin, malgré ses prétentions à une rigoureuse justice, Aureng Zeb ne semble pas avoir renoncé au privilège le plus abusif des souverains de sa race, en vertu duquel l'empereur s'attribuait l'héritage de toute personne morte à son service, vizirs, ministres, *omrahs*, généraux, eunuques du harem, et jusqu'aux marchands ou aux artisans des bazars dépendant de son palais. Les exemples ne sont pas rares, dans son histoire, de ces confiscations qu'il eut un jour le cynisme de reprocher à son père, tout en reconnaissant qu'elles présentaient de sérieux avantages et tout en veillant soigneusement, pour lui-même, à leur rigoureuse application.

Mais c'est un fait qu'Alemguir vécut le plus souvent comme le plus pauvre derviche au milieu des trésors les plus fabuleux du monde. Comment accorder cette austérité avec les splendeurs d'un palais scintillant de joyaux et ces cachettes profondes, où ruisselle tout l'or de l'univers, pour n'en plus jamais ressortir? Un trait pittoresque, qui a frappé tous les voyageurs européens admis à la cour de Delhi, symbolise à lui seul ce luxe féerique : la pesée de l'or. Chaque année, a raconté Tavernier, l'empereur se fait peser en présence de la cour, et l'on met son poids d'or sur le plateau qui lui fait équi-

libre. Mais Aureng Zeb, qui se plia à cette coutume, comme tous ses prédécesseurs, lui a donné son véritable sens : une cérémonie, où la plupart des témoins n'ont vu que la manifestation publique d'une orgueilleuse opulence, était en réalité un rite religieux et un acte de bienfaisance. L'explication nous en est donnée par l'empereur lui-même dans une lettre à l'un de ses petits-fils : « Bien que l'usage de faire l'équivalence du poids d'une personne en or, argent, cuivre, blé, huile et autres choses de valeur, ne se pratique pas dans le pays de nos ancêtres et des Mahométans de l'Inde, bien des gens pauvres et nécessiteux en retirent un grand bienfait. Nous devons donc également l'observer. Sa Majesté Shah Jahan avait l'habitude de peser deux fois par an son corps auguste et de distribuer l'or et l'argent correspondant à son propre poids, parmi les indigents. »

Tous ceux qui ont accusé Aureng Zeb d'hypocrisie, — et ils sont nombreux, — ne voient dans un trait de ce genre qu'une habile manœuvre politique; ils pensent que ce grand réaliste était au fond de lui-même persuadé du néant de toutes choses, mais trop avisé pour ne pas comprendre en même temps la nécessité de cacher au vulgaire un scepticisme désenchanté. Ses actes d'honnêteté ou d'humanité auraient été à ses yeux une faiblesse, sinon une absurdité.

La politique religieuse d'Aureng Zeb, son fanatisme même, démentent cette interprétation. Toute sa vie, il donnera personnellement l'exemple de la plus rigoureuse orthodoxie. Son plus grand grief contre son père et contre ses frères, le prétexte qu'il invoqua pour justifier son implacable sévérité envers eux, était leur tiédeur religieuse. et c'est comme *kafirs*, comme hérétiques, qu'il les tint en captivité ou les livra au bourreau. Maître absolu du pouvoir, il frappa impitoyablement tous ceux dont les croyances lui étaient suspectes et la plupart de ses guerres, au Dekkan, au Radjpoutana, au Pandjab, peuvent être considérées comme des guerres saintes, ou à tout le moins comme autant d'expéditions punitives contre les musulmans hérétiques, contre les sectaires ou contre les païens.

Entre 1668 et 1680, d'innombrables sanctuaires hindous furent rasés sur tout le territoire de l'empire; à Bénarès, à Madoura, à Allahabad, à Agra, les ruines des plus vénérables temples s'accumulaient et les matériaux en étaient employés à remblayer les chaussées, à construire les rampes ou les escaliers qui conduisaient aux mosquées, pour que les musulmans se rendant à la prière eussent la satisfaction quotidienne de fouler aux pieds ces vestiges sacrés de l'idolâtrie. Pendant la guerre du Radjpoutana, en une année, on comptait cent soixante-quinze pagodes détruites pour le seul district de Mervar. Ces destructions n'étaient pas l'effet d'un caprice, ni des

violences aveugles de la guerre, mais d'une politique calculée, puisqu'un décret impérial, dès avril 1669, avait ordonné aux gouverneurs des provinces de supprimer, non seulement les sanctuaires hindous, mais les écoles des brahmanes, et d'interdire rigoureusement à la fois la pratique et l'enseignement religieux des infidèles.

Une autre forme de cette intolérance religieuse fut l'application d'un impôt spécial, le *djézieh*, à tous les sujets non musulmans du Grand Mogol; en même temps, les taxes douanières furent abolies pour les Musulmans et doublées pour les Hindous. Poussant jusqu'à ses dernières conséquences sa fanatique ambition de régner sur un Etat foncièrement islamique, Aureng Zeb interdit en 1695 à tous les Hindous, à l'exception des Radjpoutes, de porter des armes, de circuler en palanquin, de monter des éléphants, des chevaux arabes ou persans, de même qu'il rayait d'un trait de plume tous les fonctionnaires qui appartenaient à la race impure à ses yeux.

Cette politique oppressive et nettement impopulaire provoqua de graves rébellions qui mirent souvent en péril l'équilibre et jusqu'à l'existence de la puissance mogole. Les deux plus graves furent la révolte des Fakirs *Satnamis,* — les *Saints de Dieu,* — en 1672, sur la frontière du Pandjab et du Radjpoutana, dans le district de Narnaul, et celle des *Sikhs,* en 1673, au Pandjab. La première fut noyée dans le sang; mais les Sikhs, fanatisés par une sorte de prophète, qu'ils nommaient le *gourou,* devaient tenir les armées mogoles en échec jusqu'à la mort de l'empereur.

Est-ce l'inquiétude ou le remords, un doute sur la légitimité de ses actes ou un dégoût réel du pouvoir, qui inspirèrent à Aureng Zeb, au cours de ces sombres années, plusieurs crises mystiques, qui se traduisent toujours par un besoin de solitude et un redoublement d'austérité? Au début de son règne, une maladie sérieuse le tint quelque temps éloigné des affaires publiques; à peine guéri, il avait fait une longue retraite au Cachemir. D'autre part, ses rapports avec les siens, tels qu'on peut s'en faire une idée à travers sa correspondance, témoignent à la fois de ses scrupules de conscience et du sentiment de son orgueilleuse supériorité. Il affecte pour son père captif qu'il tient à sa merci la plus filiale déférence; en même temps, il lui refuse la grâce que le vieillard sollicite de quitter pour quelques mois le palais où il est détenu, afin de jouir de l'air de la campagne, ou il ne lui accorde la faveur de ce déplacement qu'à des conditions humiliantes pour sa dignité et inacceptables. Tantôt Aureng Zeb se réclame de l'exemple de Shah Jahan, dont il loue la sagesse politique et dont il admire les vertus privées; tantôt il le critique et rappelle le vieillard à

l'ordre sur un ton et avec des termes où la hauteur la plus sèche le dispute à l'ironie la plus méprisante.



Quand Shah Jahan mourut, le 22 janvier 1666, Aureng Zeb sut dissimuler son intime satisfaction d'un événement qui le libérait d'une menace toujours possible, et peut-être aussi d'un remords. Il laissa passer trois semaines avant de se rendre au palais-forteresse où son père avait vécu les sept dernières années de sa vie, pour s'emparer du trésor dont il avait laissé la jouissance à l'empereur déchu, et pour mettre la main sur les joyaux de sa sœur, Begum-Saheb, à qui il témoigna ouvertement un grand respect, mais qu'il tint ensuite dans une demi-servitude et dont il semble bien avoir hâté la fin, très peu de temps après, en l'empoisonnant.

Sachant ce qu'il pouvait craindre de ses propres enfants, par l'exemple qu'il leur avait donné, il les traita longtemps avec une hautaine et défiante sévérité. Il ne montrait quelque tendresse et quelque abandon qu'avec certains de ses petits-fils. Dans la dernière partie de sa vie, pourtant, ses rapports avec les siens, à en juger par ses lettres, furent plus confiants et plus humains. Mais c'est à ce moment qu'il fut frappé au cœur par la trahison et la révolte d'Akbar, son fils préféré, celui en qui il avait vu longtemps son successeur.

Ces différents aspects du caractère et de la vie d'Aureng Zeb ne donneraient qu'une image très incomplète et très inexacte d'un souverain qui fut avant tout un homme d'action et un soldat, d'un règne qui fut essentiellement militaire, et dont les guerres presque ininterrompues, au Dekkan ou au Bengale, contre les Afghans ou contre les Mahrattes, demeurent les événements les plus importants.

A son père, qu'il avait si brutalement évincé du pouvoir, Alemguir écrivait un jour ces avis prophétiques : « Vous pensez sans doute que je devrais consacrer moins de temps et d'attention aux mesures qui me paraissent essentielles pour la sécurité de l'empire, et qu'il serait mieux pour moi de préparer et d'exécuter des guerres de conquêtes. Je suis bien loin de nier que les conquêtes marquent le règne d'un grand monarque, et je ne pourrais, sans démentir le sang de notre grand ancêtre Timur, négliger de reculer les limites de mon territoire actuel... Mais j'ai voulu vous rappeler que les plus grands conquérants ne sont pas toujours les plus grands rois. Les peuples ont été souvent domptés par de grossiers barbares, et les conquêtes les plus démesurées se sont parfois écroulées en quelques années. Ce qui fait un grand roi, c'est le souci dominant de gouverner ses sujets avec équité. »

En fait, très peu des guerres d'Aureng Zeb ont été des guerres de conquêtes. Seules les expéditions du Bengale, celles de Golconde et de Bijapur, et l'entreprise sur le Radjpoutana, méritent ce nom. Encore la plupart ne furent-elles que des conquêtes sans lendemain. Contre les Persans, les Afghans et les Mahrattes, le Mogol fut perpétuellement accroché dans une défensive sans gloire et sans avantages appréciables; et l'on peut en dire autant de sa lutte contre les Radjputes, dont il avait provoqué le soulèvement général, en essayant de mettre la main sur le Marwar.

La Perse et l'Afghanistan étaient les ennemis traditionnels du grand empire musulman de l'Inde. Les Mahrattes, au contraire, étaient une puissance nouvelle dont Aureng Zeb favorisa la formation et le développement par sa politique maladroite au Dekkan. Ce sont en réalité les Mahrattes, dont un chef aussi intelligent qu'intrépide, Sivaji, avait fait un grand peuple, qui consommèrent la ruine de la puissance mogole.

Les conflits avec les Persans et les Afghans étaient en quelque sorte une nécessité géographique, due à l'instabilité des frontières au Nord-Ouest de l'empire : Kandahar et Kaboul ont toujours été des centres d'attraction, des points névralgiques, sans cesse disputés entre les trois puissances. Contre l'Afghanistan, la lutte dura presque sans interruption de 1667 à 1678. Dans un pays difficile, aux vallées profondément encaissées, aux étroits défilés, encadrés de hautes cîmes neigeuses, pays favorable aux embuscades et impraticable à l'artillerie, les généraux de l'empereur durent soutenir une interminable guerilla contre des tribus révoltés, qui n'obéissaient à aucune autorité régulière. La nécessité d'employer dans ses armées des chefs et des soldats hindous, d'une fidélité douteuse, mais dont il avait reconnu l'intelligence ou les vertus guerrières, était une cause de faiblesse pour le Grand Mogol. Les conflits d'autorité entre les généraux musulmans et les rajas hindous qui exerçaient un commandement auprès d'eux paralysaient la marche des opérations, quand ils ne provoquaient pas d'irréparables catastrophes. Tel fut, en 1674, au cours de la guerre contre les Afridis, le désastre de Karapa : Jaswant Singh, maharaja de Jodhpur, jaloux de Shujat Khan, sous les ordres duquel il servait, laissa surprendre son rival dans un défilé, au milieu d'une tourmente de neige; des milliers d'hommes périrent, et parmi eux, Shujat Khan; une poignée de cavaliers radjputes, plus fidèles que l'orgueilleux Jaswant Singh, et comme honteux de sa conduite, se sacrifièrent pour permettre aux débris de l'armée de regagner la frontière.

Parfois Aureng Zeb comprenait la nécessité de se montrer lui-même au milieu de ses troupes, pour redresser une situa-

tion désespérée, ou de confier le commandement à l'un de ses fils. En 1676, une vigoureuse offensive, entreprise sous les yeux du maître, permit de disperser les bandes afghanes; le prince Muazzam, quatrième fils de l'empereur, se distingua dans cette opération, et le pays soumis, solidement organisé, connaîtra enfin une période de paix relative, sous l'administration du général vainqueur, Amir Khan, nommé gouverneur d'Afghanistan.

Sans qu'il y eût accord déclaré, ni même collusion secrète entre la Perse et ces remuantes tribus des montagnes afghanes, la première n'était pas fâchée des difficultés qu'elle suscitait à son puissant voisin, en maintenant à la frontière mogole un ennemi toujours prêt à prendre les armes. Loin de rétablir l'ordre dans un pays placé sous son contrôle, le souverain persan voyait sans regret s'installer l'anarchie dans une sorte d'Etat-tampon qui servait de bastion à son propre royaume. Le roi de Perse Chah Abbas II, le vieil ennemi d'Aureng Zeb, avait disparu en 1666, au moment où, profitant de la guerre qui immobilisait la meilleure partie des effectifs mogols, il se préparait à envahir le Pandjab. Mais cette mort ne libérait pas complètement l'Inde d'une menace qui pèsera toujours sur elle aux jours les plus dramatiques de son histoire.

Les expéditions du Bengale, en Assam et en Arrakan, sont d'un caractère tout différent. La campagne d'Assam, de 1661 à 1663, fut un dérivatif à l'inquiétante ambition du redoutable Mir Jumla, dont les forces, au lendemain de la guerre d'Alemguir contre ses frères, se trouvaient sans emploi. En apparence, il s'agissait d'une démonstration militaire, pour effrayer ou châtier les bandits d'un pays où un souverain sans autorité pactisait volontiers avec les pires éléments de désordre; ces bandes organisées, avec la complicité plus ou moins déguisée du roi, qui s'enrichissait de leurs pillages, avaient profité du conflit auquel avait donné lieu la succession de Shah Jahan pour envahir et mettre en coupe réglée le territoire mogol. Mir Jumla se lança avec sa fougue habituelle dans cette aventure. Mais il devait bientôt demeurer enseveli dans sa conquête. Et l'empereur, qui l'y avait encouragé, fut vraisemblablement soulagé par la disparition de ce témoin gênant de son passé, de ce trop brillant et trop peu scrupuleux artisan de sa fortune. Peut-être même n'avait-il cherché que ce résultat en l'engageant dans une expédition à laquelle il s'abstint lui-même de prendre part.

Après une marche foudroyante de Dacca à Kuch Bihar, Mir Jumla tenait tout le Nord du royaume, qu'il pilla méthodiquement, envoyant un trésor considérable à Delhi; il reçut pour prix de cet éclatant succès le titre exceptionnel d'*Amir-ul-Umara, Emir des Emirs*. Mais il connut ensuite qu'il avait

affaire à un ennemi insaisissable, retors, perfide, et qui savait profiter au mieux des difficultés naturelles d'un pays où la nature et le climat étaient aussi hostiles que les hommes. D'épuisantes manœuvres à travers une région de hautes montagnes en plein hiver, suivies d'une retraite désastreuse, où il perdit les trois quarts de ses troupes, lui enlevèrent toute résistance; avant d'atteindre Dacca, l'Emir des Emirs fut une des premières victimes de la peste qui décimait les débris re son armée. Plus d'un esprit avisé, en apprenant cette mort, fit cette réflexion : « C'est maintenant vraiment qu'Aureng Zeb est roi du Bengale. »

Ce mot, recueilli par un témoin, souligne bien ce qu'il y avait de personnel dans les entreprises militaires des généraux du Grand Mogol, engagés sur un territoire si vaste, aux aspects si variés, aux intérêts si divers, qu'il était impossible à n'importe quel pouvoir central d'en assurer le contrôle.

La guerre que fit aux pirates d'Arrakan, de 1664 à 1666, Shaista Khan, oncle de l'empereur, a le même caractère que celle d'Assam; mais les résultats en furent plus heureux. Là encore, il s'agit de bandes irrégulières, pirates de mer, simples voleurs de grand chemin sur terre, qui, secrètement soutenus par les rajas de la région, constituaient pour la sécurité et l'ordre dans la province du Bengale une menace permanente. Le danger était d'autant plus sérieux que la plupart de ces bandes étaient formées d'éléments européens, et disposaient de forces et de ressources importantes. En moins de deux ans, sous prétexte de châtier le roi d'Arrakan, dont les pirates faisaient cause commune avec les corsaires portugais de l'Hougly, la conquête était accomplie avec autant de décision que de courage et de persévérance, par Shaista Khan; il avait pris possession de son gouvernement du Bengale, le 7 mars 1664; le 13 décembre de la même année, il faisait son entrée dans Dacca, ville importante du Sud de l'Assam, qui commandait le delta du Brahmapoutre; le 9 novembre 1665, il lançait son armée contre l'île Sandwip, aux bouches du fleuve, et le 26 janvier 1666, il s'emparait de Chittagong, capitale de l'Arrakan et repaire principal des pirates de la côte. Sa conquête fut si rapide, qu'elle ne lui laissa pas le temps d'attendre le secours des vaisseaux hollandais qu'il avait sollicité. La ville prise, pour marquer l'importance de ce succès, perdit son nom et prit celui d'Islam-Abad, qui la ralliait durablement au grand empire musulman. Ces dates ont leur éloquence, si l'on considère que le pays offrait à peu près les mêmes difficultés que l'Assam, où Mir Jumla, malgré l'expérience et le prestige d'une longue carrière militaire, s'était misérablement enlisé. En annexant l'Arrakan à la province du Bengale, Shaista Khan prétendait aussi tirer une vengeance

éclatante du roi de ce pays, qui, quelques années auparavant, avait été la cause volontaire ou inconsciente de la mort de Shah Shuja, réfugié sur son sol; mais quand on se rappelle la cruauté avec laquelle Aureng Zeb avait lui-même poursuivi ce frère vaincu et condamné, pour lui infliger le sort réservé à Dara et à Murad, on ne peut s'empêcher de trouver quelque cynisme dans cette attitude de justicier.

★

La guerre d'Arrakan marque pour Alemguir la fin des succès sans mélange et le tournant critique d'un règne, qui ne sera plus désormais qu'un lent et pénible déclin. C'est qu'à partir de 1665, il a trouvé son maître, en la personne de Sivaji, créateur de la puissance mahratte, chef indomptable d'un des peuples les plus belliqueux de la péninsule, celui que l'on nomme parfois les *Cosaques de l'Inde.*

Dès 1657, quand il n'était encore que vice-roi du Dekkan, le futur empereur s'était heurté dans le Bijapur à ce jeune homme audacieux et cruel, auquel n'obéissait alors qu'une poignée de bandits. Pouvait-il deviner qu'il n'aurait pas de plus redoutable ennemi que cet obscur montagnard des Ghâts, fils d'un fonctionnaire au service du roi de Bijapur, disgracié et châtié pour les excès dont il s'était rendu coupable? Le désir de venger son père, non moins que son ambition personnelle, précipita Sivaji dans cette vie de *condottiere.* Pendant les huit premières années du règne d'Aureng Zeb, celui que ses hommes avaient surnommé « un fils du diable, un père de la ruse », celui qu'Aureng Zeb lui-même appelait avec mépris « le rat de montagne », n'avait cessé de grandir en puissance et en audace; et le peuple dont il avait fait une nation, en lui donnant une âme et des intérêts communs, les Mahrattes, était devenu un grand peuple. En 1692, François Martin, directeur du comptoir de Pondichéry, évaluait la cavalerie mahratte à cent cinquante mille hommes : trente-cinq ans de guerres à peu près continuelles avaient transformé ces bandits méprisés par les Musulmans et même par la plupart des castes hindoues, en une armée redoutable, la mieux organisée et la plus résistante de toute l'Inde. Quant à Sivaji, il avait acquis assez d'orgueil, d'assurance et de prestige, non seulement pour traiter le Grand Mogol d'égal à égal, mais pour se poser devant lui en protecteur de tous les peuples persécutés pour leur foi par le fanatisme d'Aureng Zeb, à qui il ne craignit pas d'écrire une lettre insuffisante. Ce détail en dit plus long, à lui seul, sur le rôle joué par les Mahrattes dans la décomposition progressive de l'empire mogol, que le récit des luttes confuses dont elle fut la conséquence. Sivaji mourra bien avant son rival, en

1680; mais après lui ses fils, Sambadji et Ram Raja, reprendront la lutte; et Aureng Zeb lui-même disparaîtra sans en avoir fini avec les Mahrattes, qui étendront peu à peu leur domination sur tout le Dekkan.

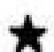
Dans cette guerre de quarante-quatre ans, du côté des Mogols, un seul succès visible : la conquête des royaumes de Golconde et de Bijapur, en 1686; et ce succès militaire était une grave faute politique. En anéantissant les deux derniers grands Etats musulmans de l'Inde méridionale, Aureng Zeb détruisait de ses propres mains la seule force qui pouvait encore faire contrepoids à la puissance grandissante des Mahrattes. Un instant, il semble avoir entrevu le péril et caressé le rêve de se réconcilier avec ce dangereux rival, qu'il désespérait de vaincre. Il persuada à Sivaji d'accepter son hospitalité dans son palais de Delhi, où il lui garantissait toute sécurité. Espérait-il l'éblouir par le spectacle de sa force et de sa richesse? Entendait-il discuter avec lui de leurs intérêts communs et lui proposer un accord? Sivaji, par un mouvement de vanité irréfléchi, avait eu l'imprudence d'accepter l'invitation. Mais bientôt, il sentit sa liberté, et peut-être sa vie, menacées par l'entourage de l'empereur, dont la bonne foi personnelle paraît avoir été hors de doute. Si le *rat de montagne* parvint à s'échapper, caché dans un panier, suivant la meilleure formule des évasions les plus romanesques, il ne put guère le faire qu'avec la complicité, ou du moins le consentement tacite d'Aureng Zeb, jaloux d'observer la foi jurée, et qui sait? calculant que sa magnanimité lui serait plus profitable qu'une trop facile vengeance.

Dès lors, les Mahrattes mirent le Dekkan à feu et à sang. Surate, le grand port de la mer d'Oman, la ville sacrée d'où partaient les pèlerinages de La Mecque, le riche comptoir où s'entassaient les marchandises et l'or des compagnies européennes, fut deux fois prise et pillée. Sous prétexte de protéger les pagodes, menacées par l'intolérance religieuse du Grand Mogol, les Mahrattes déterraient les trésors qui y étaient enfouis sous la protection des divinités. De leur côté, les opérations militaires n'étaient guère que des razzias; ils dépeuplaient les campagnes, saccageaient les villes, menaçaient jusqu'aux établissements portugais, français ou anglais, pratiquant sur ces paisibles marchands un chantage éhonté, pour les entraîner à faire cause commune avec eux contre Aureng Zeb.

Du côté des Mogols, la guerre piétinait dans une stagnation confuse, par le mauvais vouloir ou la trahison des généraux. Il fallut dix ans pour obtenir la reddition de Djindji, place importante de la côte orientale, à quelques lieues de Pondichéry. La ville fut assiégée à plusieurs reprises par des chefs,

qui, suivant une politique personnelle, traitaient directement avec l'ennemi, quand ils ne pactisaient pas avec lui. Ce n'est qu'en 1698 que la place fut enlevée par une vigoureuse offensive de Zul Fikar Khan, l'un des rares généraux fidèles de l'empereur.

Au moment même où Aureng Zeb n'aurait pas eu trop de toutes ses forces pour contenir les Mahrattes au Dekkan, il dut faire face à la révolte des Radjpoutes, qu'il avait maladroitement provoquée, en prétendant annexer l'une de leurs principautés, le fief de Jaswant Singh, raja du Marwar. La trahison de son fils Akbar, qui, en 1679, lia sa cause à celle des Radjpoutes, acheva de le démoraliser, en lui faisant perdre sa superbe confiance en lui-même et la foi qu'il avait toujours eue en son étoile. Akbar fut vaincu, malgré l'alliance de Sambadji qu'il avait recherchée, ne craignant pas de pactiser avec les pires ennemis de son père; contre le fils rebelle, l'empereur avait dû envoyer une armée commandée par un autre de ses fils, le prince Mouazzam, renouvelant ainsi ces luttes fratricides, dont il avait donné lui-même le triste spectacle. Akbar vaincu se réfugia en Perse, où il mourut obscurément, quelques mois avant la mort d'Aureng Zeb.



Mais le coup était porté. En 1707, celui qui avait été le Grand Mogol, n'était plus qu'un vieillard épuisé, las de la vie, doutant de tout et de tous. C'est à cette époque qu'il écrivait : « Toute l'armée royale du Dekkan est dans la confusion et l'abandon. L'armée est inquiète, comme moi qui ai choisi la solitude loin de Dieu, mais qui suis dans le trouble et instable comme le mercure. Mais l'armée ne comprend pas qu'il y a un maître suprême. Je n'ai rien apporté avec moi; j'emporte tous les fruits de mes péchés. » Il ne songe plus à « battre le tambour de la victoire », comme après la prise de Sattara, sept ans auparavant. C'était un des rares succès de ses armes dans cette triste période; selon une manie invétérée, Aureng Zeb avait changé le nom hindou de la ville conquise contre un nom arabe qui signifie « la plus grande étoile ». Et dans ses derniers rêves, il revoyait cette importante citadelle, perchée sur le sommet d'une haute montagne, et si près du ciel qu'un poète l'avait en effet comparée à une étoile...

La mort le prit, sans le surprendre, et telle qu'il l'avait souhaitée. Il était dans son camp, à Ahmednagar, au milieu de ses soldats. Il venait d'écrire à son petit-fils Kam-Bakch, le seul dont il pût se souvenir avec une tendresse sans mélange : « Ame de mon âme, maintenant je suis seul, et je m'éloigne... De quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois plus que

Dieu. » A ses yeux, les Mahrattes, les Radjpoutes, les Portugais de Surate, les Anglais de Bombay, n'étaient plus que les rêves d'une ombre. Seuls restaient réels les péchés qu'il avait commis et les supplices qu'il avait infligés.

Il s'éteignit subitement le 3 mars 1707. Près d'Ahmedabad, où il fut enterré, le lieu de sa sépulture, Khouldabad, lui donna son dernier nom mortel : Khouldmakan, l'*Habitant du pays de l'Eternité.*

Presque à toutes les pages de sa longue histoire, on a pu surprendre Aureng Zeb dans les manifestations extérieures d'une piété ardente, en posture de dévot ou d'ascète. Sa prière quotidienne à la mosquée était entourée d'un cérémonial pompeux, unique concession qu'il avait consenti à l'orgueilleuse étiquette mogole. Les chroniques de son règne nous le montrent aussi priant dans son palais ou dans son camp, parmi les armes de son arsenal privé, ou les chevaux de son écurie, et jusque sur le champ de bataille, où il interrompt le combat et descend de son éléphant, pour invoquer le Tout-Puissant à l'heure rituelle marquée par le Livre. On l'a suivi dans ses retraites mystiques, quand il se retranchait volontairement de la vie, comme s'il était las du pouvoir ou accablé sous le poids de ses péchés. On a noté enfin ses scrupules de conscience, lorsqu'il cherchait à justifier par les commandements de Dieu ce qui, aux yeux de son peuple, paraissait une insoutenable iniquité ou une cruauté monstrueuse.

Pourquoi faut-il que l'histoire n'ait retenu en général de toutes ces attitudes que l'apparence superficielle, sans en chercher l'esprit profond? Ce qui est hors de doute, pourtant, c'est l'importance primordiale qu'Aureng Zeb accordait en toutes choses à la religion. Dans ses rapports avec les derviches, ce qu'il demandait essentiellement à ces saints personnages, dont les mérites sont tout-puissants devant Allah, c'est de prier pour la sécurité et le triomphe de la vraie foi. N'était-elle pas sans cesse menacée, non seulement par la masse des infidèles qui entouraient l'empire musulman et en compromettaient l'équilibre, mais par la tiédeur ou le scepticisme de ceux qui auraient dû en être les premiers défenseurs? Peut-être cette considération explique-t-elle, sans la justifier pleinement, la sévérité avec laquelle l'empereur blâma ou châtia les fautes contre l'orthodoxie, qu'il reprochait aux membres de la famille impériale.

D'autre part, ce qui donne à réfléchir sur l'hypocrisie si souvent reprochée à Aureng Zeb, c'est le soin qu'il a pris en maintes circonstances de distinguer les pratiques d'une vaine superstition des sentiments et des actes inspirés par un zèle sincère. S'il a en horreur les simagrées des fakirs, il ne se montre pas plus indulgent pour celles des faux derviches; il

n'est pas dupe des pieuses démonstrations sous lesquelles certains d'entre eux dissimulent mal leur ignorance et leur cupidité. Les traits caractéristiques abondent à ce propos dans sa correspondance.

Malgré son ardente piété, jamais le Grand Mogol ne trouva le temps pour accomplir cet acte essentiel dans la vie d'un bon Musulman, le pèlerinage de La Mecque. Mais pendant toute sa vie, il ne cessa d'encourager les siens à visiter les lieux saints et de leur donner les moyens de s'y rendre. Ce qui fait le prix de cette démarche, ce n'est pas la fatigue, le danger, la dépense du voyage, mais la volonté de chercher Dieu; il l'a dit expressément, et l'un de ses historiens déclare qu'il s'est acquis autant de mérites en facilitant aux pèlerins cette lointaine expédition, en les y accompagnant en pensée par ses prières, qu'en faisant lui-même le pèlerinage.

Enfin, avec une sincère humilité, cet orgueilleux, ce fanatique, ce violent, était capable d'entendre la leçon d'une justice supérieure. Un jour qu'il avait voulu attribuer à un saint homme, Abdul Latif, le revenu de quelques villages, pour contribuer à l'entretien de son monastère, le derviche lui répondit : « Si le roi m'accorde des villages, je lui aurais une obligation; mais je n'ai pas d'obligation à Dieu quand il m'accorde ma nourriture. » Sans se montrer offensé, l'empereur répliqua aussitôt: « Cela est vrai; mais je m'associe à la cause des mendiants et des hommes pieux, pour le bien et le bonheur de ce monde, pour mon propre bonheur, — non pour les assujettir à une obligation. » Puis, sur les conseils de l'ascète, qui lui recommande avant tout d'être agréable à Dieu, il note aussitôt, pour s'en inspirer, ces préceptes de la vraie charité et de la vraie justice, qu'il a recueillis de sa bouche : « Ne prenez que la moitié du revenu que vous touchez actuellement de vos sujets, et ne prenez même pas la moitié de ce que vous doivent les paysans surchargés de labeur et sans secours. Accordez des pensions mensuelles aux moines qui mettent leur espoir en Dieu, ne mendient pas, et vivent dans le désert. Soyez attentif à rendre la justice aux opprimés, afin que nul ne soit frustré de ses droits. Ne souffrez pas que les faibles soient opprimés par les tyrans. Alors, vous verrez s'accroître votre bonheur. »

C'est l'époque où l'orgueilleux Alemguir, touché d'une grâce nouvelle, réprimande sévèrement l'un de ses fils, parce qu'il a laissé vieillir dans la misère la femme qui l'avait élevé, et rappelle à l'ordre un gouverneur sans humanité parce qu'il veut révoquer un officier de police, vieux et malade, dont la seule faute est de n'avoir pu se rendre, en raison de ses infirmités, à l'audience de son chef.

Certes, nous voici bien loin des champs de bataille de

Samugarh et d'Ajmir, des farouches citadelles d'Agra et de Gwalior, des marais empoisonnés d'Assam ou d'Arrakan, et de ces prisons sans espérance où agonisent dans de lentes tortures les princes rebelles et les ennemis vaincus. L'histoire doit-elle nécessairement choisir entre ces deux images, si différentes, qui nous restent du Grand Mogol : celle d'un monarque offert à l'adoration de tout un peuple, assis sur le légendaire trône du paon, au milieu des richesses féeriques de son palais, et promenant autour de lui le regard soupçonneux de ses yeux sombres, — et celle d'un vieillard vêtu du simple manteau de laine qu'ont tissé ses mains ridées, d'un homme inquiet de son passé, anxieux de son avenir, et qui cherche dans l'amitié des « saints » l'oubli ou le pardon de ses fautes?

LE TEMPS
DE LA RECHERCHE

(suite)

par GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française.

CHAPITRE IV

IMAGES DE NOTRE THÉLÈME. LE TIERS ORDRE. CONDITION DE L'ARTISTE. DESCRIPTION DE NOTRE DOMAINE. LES TRAVAUX ET LE TEMPS PERDU. SOCRATE, ULYSSE ET AUTRES MAITRES. PETITS MÉTIERS DU COMMENCEMENT. DÉTAILS VESTIMENTAIRES.

Des toiles peintes par Albert Gleizes pendant le séjour de Créteil, trois sont en ma possession. L'une représente le potager à la fin du printemps de l'année 1907. Dois-je le dire tout de suite? on ne trouve dans cette image nulle ordonnance potagère. C'est un champ de coquelicots; et les thyrses blancs des lys, qui semblent monter la garde à l'arrière-plan, représentent le seul témoignage de l'horticulture, au milieu d'une végétation retournée à l'état sauvage.

On aperçoit, sur le second des trois tableaux, ce bras de la Marne que l'on nomme bras du Chapitre et qu'un chemin à peine carrossable séparait de notre parc. Le soir tombe sur le paysage; les frondaisons sont épaisses et cela me donne à penser que la toile fut peinte aussi pendant l'été de 1907. Les lumières de Saint-Maur brillent au fond du tableau.

Enfin la troisième peinture montre le parc à l'automne. Les conifères mêlent leur verdure profonde et fixe à la flamme

(1) Voir *Mercure de France*, n° 1001.

des marronniers mourants. C'est sûrement en 1906 que cette image-là fut faite, à l'heure de la découverte, à l'heure de l'enthousiasme. Car la location de cette propriété somme toute modeste nous jeta dans le ravissement. Enfin, nous allions être chez nous et entre nous. Nous allions, chaque jour, manger à la même table, travailler coude à coude, faire durer les soirées de communion non pas jusqu'au dernier omnibus, mais jusqu'au milieu de la nuit, et même plus tard, plus tard, si tel était notre plaisir. Nous allions avoir un jardin paré de végétaux libres, oui, libres comme nous-mêmes, et qui serait, à nos songeries, un digne terrain de parcours, un champ clos à nos querelles, un théâtre à nos réjouissances.

Arcos et Vildrac avaient eu le privilège de la trouvaille et du choix; mais nous fûmes unanimes à ratifier ce choix. Et quand, les difficiles pourparlers menés à bonne fin avec les propriétaires, l'heure vint de signer le bail, nous nous trouvâmes cinq, exactement : Charles Vildrac, René Arcos, Albert Gleizes, Henri Martin-Barzun et moi.

Retenu en Russie, engagé dans une extraordinaire aventure que je raconterai bientôt, Alexandre Mercereau ne pouvait que nous envoyer sa bénédiction et ses conseils, ce qu'il ne laissa pas de faire. Plusieurs de nos amis, que notre tentative intéressait, mais qui n'entendaient pas trancher les amarres, nous assuraient de leur fraternelle sympathie. Ils sont demeurés, si j'ose dire, des Thélémites de robe courte; ils représentent le tiers ordre de notre communauté. J'aurai lieu de les faire comparaître. Lucien Linard mériterait de figurer parmi les signataires du bail, car il fut un compagnon exemplaire. En revanche, lui fut octroyé la dignité éminemment respectable de directeur technique; et comme il prononçait volontiers le *ch* doux, quand il avait lieu de mentionner son titre, l'atelier connaissait de beaux éclats de rire.

J'ai prononcé tantôt le mot de choix : il est, rétrospectivement, téméraire. A dire vrai, comme en amour, ce n'est pas le choix qui fut déterminant, avec tout ce qu'un tel mot suppose de raison, de prudence et de débats; le seul mot qui convienne est celui de coup de foudre. A peine entrevue, la maison fut désirée. Je l'ai dit, elle rallia tous les suffrages. Dans le fameux article du *Figaro* qui parut trop tard pour notre allégement, Robert de Montesquiou déclara qu'en fixant à Créteil ce qu'il appelait fort bien « notre résidence », nous avions commis « une erreur ». Et notre avocat d'un jour ajoutait cette phrase

bizarre : « L'élégance ne saurait prendre le chemin de Créteil ». Vrai, que venait faire l'élégance au travers de nos projets? Nous entendions, il va sans dire, accueillir dans notre retraite des amis et des visiteurs, les recevoir et les traiter selon nos moyens de l'instant. Mais l'idée d'être considérés, par une société mondaine, comme des êtres curieux, amusants et peut-être inoffensifs nous faisait grincer les dents. Le hasard nous avait montré cette maison de Créteil et le sentiment qu'elle était, par chance, rattachée à un village de petites gens, aux limites de la campagne cultivée, ce sentiment nous exauçait.

On a vu, on a cru voir dans l'aventure de l'Abbaye une expérience de caractère politique. La belle affaire! A vrai dire, nous ignorions les doctrinaires du collectivisme; nous n'avions lu que Rabelais, Vallès, Rimbaud, les poètes, surtout les poètes. Nous ne cherchions sûrement pas un remède général aux misères de la société; nous ne pensions qu'aux hommes de notre condition, à ceux qu'on appelle aujourd'hui, non sans pompe, les travailleurs intellectuels; notre projet était d'ailleurs exposé sans détour dans un appel que nous lançâmes vers le milieu de l'année 1906, appel qui ne manque ni de clarté, ni d'innocence et qui fait entendre l'éternelle lamentation de l'artiste retenu par des chaînes de fer dans un monde qui le méconnaît et le dédaigne.

Nous avions assurément, tout au long de ce morceau d'éloquence ingénue, exprimé le désir de nous installer à distance respectueuse de Paris. Mais nous découvrîmes Créteil et tout nous y parut admirable.

La rue du Moulin est une petite voie silencieuse qui prend à la place de l'Eglise, chemine quelque temps entre des maisonnettes provinciales, puis, soudain saisie par la pente, glisse jusqu'au bord de la Marne.

Divisé, défiguré par de hideux lotissements, le parc de l'Abbaye ne peut être retrouvé ni même imaginé dans le paysage actuel. C'était un assez grand terrain d'une contenance un peu supérieure à l'hectare — nous disions, orgueilleusement et véridiquement : treize mille mètres carrés, mossieu! — et que des murs pas trop ruineux enfermaient de tous les côtés. Ce terrain avait la forme d'une équerre de charron, la branche courte, dans cette figure, correspondant au jardin potager. Ce jardin se trouvait séparé du parc par un rideau de beaux arbustes. Le reste du petit domaine avait donc

l'aspect d'un rectangle régulier qui descendait, en pente douce, du plateau vers la rivière. Dans le haut, s'élevaient d'anciens communs, dont nous aurions pu tirer parti si l'entreprise avait prospéré par la suite, et où René Arcos tenta même d'aménager un ermitage. On voyait là l'écurie, la remise et ce grand réservoir où s'accumulait l'eau dispensée par les services de la ville. Un peu plus bas, s'étendait l'emplacement d'un tennis mangé par les herbes folles et sur lequel, plus tard, nous dressâmes notre théâtre. Un peu plus bas encore, le jardin était traversé dans sa largeur par une allée qui se glissait sous un berceau de rosiers. Plus bas encore, verdoyait une pelouse bordée et parsemée de beaux arbres, d'ailleurs disposés avec grâce. La muraille de l'ouest, à ce niveau, s'appuyait sur un tertre d'où l'on apercevait des champs, depuis saisis par les bâtisseurs de bicoques. Une allée de marronniers courait le long du mur septentrional, en bordure de l'eau. Une autre allée de beaux arbres remontait, à l'est, parallèlement à la rue du Moulin. Tout cela était bien vu, des gens de goût avaient dessiné ce parc et la nature avait fait le reste.

Il y avait deux maisons. L'une, la maison des serviteurs, comportait quelques chambres où Vildrac s'installa bientôt, pour y loger plus à l'aise, avec sa femme et sa couvée. Il y avait aussi une serre aux ferrailles rongées de rouille. Nous fîmes sauter tout cela et Gleizes y trouva un atelier en vérité inhabitable et qui fut bientôt déserté. Quant à la maison des maîtres, elle était fort délabrée, mais encore plaisante avec ses deux terrasses à balustres, ses toits de tuiles patinées, la vigne-vierge des murailles. On y apercevait, au rez-de-chaussée, un salon spacieux, clair, et qui communiquait par une fort large baie avec la salle à manger. De la salle de billard, nous fîmes notre atelier d'imprimerie; certaine petite pièce tout étouffée de verdure fut choisie comme bureau et devint le centre administratif de la communauté, et aussi, je dois le dire, notre dépôt de papier. Pour les chambres des thélémites, elles étaient au nombre de huit ou dix, réparties en deux étages. Certaines se trouvaient agréables.

Je reçus, dans le partage, une cellule du premier. Elle s'ouvrait par deux fenêtres, l'une au nord, l'autre au levant, sur le ciel et sur les arbres. J'obtins de mes parents les éléments d'un mobilier, c'est-à-dire quelques chaises, une table, un peu de linge et un lit que nous appelions, dans la famille, le lit

bateau, car il était de style égyptiaque, ressemblait en effet à une nacelle et se déplaçait sur cinq roues, particularité qui obtint à l'Abbaye un succès voisin du scandale.

Il avait été décidé que ma nouvelle condition ne devait pas m'empêcher d'achever mes études de sciences et de médecine. La présence d'un médecin, dans notre communauté, paraissait bonne et même souhaitable à tous mes compagnons. Pour moi, et quelles que pussent être les surprises de l'avenir, je souhaitais ardemment mener à bien l'œuvre entreprise. J'avais obtenu, en 1906, un certificat de physiologie. Quand l'Abbaye ouvrit ses portes, je venais de me faire inscrire en Sorbonne pour faire une année d'études histologiques. Ce certificat, depuis, se trouve, je crois, supprimé : l'histologie étant comprise dans un programme plus ample. Le visage du savoir se transforme rapidement. Quant aux études médicales, elles étaient, en ce temps-là, pour qui n'entendait pas suivre la carrière des concours, souples et même accommodantes. Si je songe à cette époque de ma vie, j'ai le souvenir d'une activité non pas désordonnée, mais multiple, défricheuse et parfaitement allègre. Je fréquentais l'hôpital et la faculté de médecine, j'étais fidèle à la Sorbonne, je composais mes premiers livres de poèmes et d'essais, j'accomplissais un immense effort de lecture, je gagnais, dès ce temps, grâce à diverses besognes, tout l'argent nécessaire à mon entretien et à mes dépenses scolaires, je visitais, à pied et canne en main, une bonne partie de l'Europe, et, surtout, je perdais du temps, j'en perdais avec délices, au gré de mes amourettes et de mes songeries vagabondes. Ce temps perdu, jadis, en semailles aventureuses, je l'ai, depuis, retrouvé, jour à jour, venu le temps des récoltes. L'apprentissage d'un métier manuel aurait pu m'engager ou surtout me contraindre à rétrécir le champ de mes explorations, à baliser plus rigoureusement mes itinéraires. Ce n'est pourtant pas ainsi que le sort en a décidé. Il m'arrive de comprendre que si toute ma vie a été une longue réaction contre l'humeur de mon père, ses sursauts, ses lubies, je lui suis redevable de certaines dispositions et surtout de certaines conquêtes. Beaucoup plus stable que lui, beaucoup mieux équilibré, j'ai toutefois, à son image et semblance, marqué, tout au long de mes jours, de l'aversion pour les situations sédentaires, pour le régulier et l'irrévocable. Je suis, comme il était, impatient du frein. Il est même possible que je me défende moins bien, les fardeaux s'accumulant, contre la pression des puissances héréditaires. Et comme les vertus maternelles

m'ont été de grand exemple, j'ai donc tracé ma route, selon l'heure et la saison, en écoutant tantôt Socrate, tantôt Ulysse et tantôt aussi divers autres compagnons que l'humilité me retient de nommer ici. Nous autres, fils de la vieille Europe, pour vif que soit notre goût de l'indépendance, nous ne serons plus jamais purs : notre solitude est hantée. Mais je reviens à l'Abbaye.

Très vite, tous les compagnons prirent possession de leur cellule. Il fallait rendre la demeure habitable, sinon confortable et nous apprîmes, en peu de jours, à coller du papier au mur et à badigeonner les boiseries. Je me revois penché sur une échelle et détachant du mur le haut de cette échelle pour glisser le lai de papier gris clair. Reconnue par tous comme accueillante aux toiles des artistes et d'ailleurs économique, cette tapisserie modeste obtint aussitôt la faveur générale. Je me revois faisant valser la brosse à longues soies pour appliquer le papier, rapidement et sans pli, un coup à droite, un coup à gauche. Je revois Gleizes le buste cambré, étendant au plafond, par larges couches, cet enduit blanc que l'on appelait alors, je ne sais pourquoi le « papin ». Car nous avions tout de suite adopté l'argot du métier. Vildrac délayait dans l'espèce de seau que l'on nomme un « camion » une poudre blanche et de l'eau; cela formait une colle qui s'appelait le « bourre-coquin », désignation que les dictionnaires réservent d'ordinaire aux haricots. Arcos, soigneux, attentif, de fins pinceaux en main, s'appliquait aux ouvrages de haute délicatesse. Tout le monde avait au bec la cigarette ou la pipe. Et tout le monde chantait, comme il est de coutume. J'avais toujours entendu les peintres en bâtiment chanter et siffler sur leurs échafaudages. C'est un métier de gentillesse. L'odeur des badigeons, des encaustiques et des vernis a toujours réjoui mon odorat et mon esprit comme une odeur de commencement, de renouveau, de décrassage. Le peintre vient le dernier de l'équipe, il chante pour annoncer qu'il va laisser le monde en ordre. Et, derrière lui, la vie s'installe, avec ses exigences, ses caprices, ses difficultés infinies, sa puissance obstinée de souillure et de destruction.

Là-dessus, le matériel d'imprimerie nous parvint, un soir. Linard le fit disposer en bon ordre dans cette pièce bien éclairée, assez facilement chauffable dont j'ai parlé plus haut. Aussitôt, l'ouvrier devint notre maître et commença de nous initier aux secrets de son état. J'ai longuement parlé de ces mystères dans le *Désert de Bièvres* et je n'y reviendrai guère.

L'hiver commençait de souffler sur les feuillages de flamme. Les vents et les frimas pouvaient se croire les maîtres du monde. Mais quoi! la maison était suffisamment chaude. Nous prenions nos repas ensemble, confirmant ainsi le sens du mot cénacle et celui du mot compagnon. Nous éprouvions avec délice le sentiment de la liberté. Nous avions serré dans les placards nos vêtements de Paris, ces fringues mirobolantes que nous achetions, environ ce temps, presque tous chez un fripier de la rue Saint-André-des-Arts. Nous étions bien résolus à ne sortir les complets-redingotes gris-perle, acquis au prix de vingt-cinq francs, que pour les cérémonies, les fêtes des belles saisons à venir, les célébrations de nos succès. Et notre liberté adolescente, en ces jours d'initiation, s'affirmait dans le vêtement. Je portais, pour les travaux ordinaires, soit un sarrau de carabin, soit une blouse de coolie chinois, loque d'un bleu enivrant qui se fermait avec des nœuds de cordelettes et qui demeure dans ma mémoire, non comme une tenue de travail, mais comme le surplis du diacre, mais comme la robe prétexte, mais comme le froc symbolique de la jeunesse et des préludes. Vildrac et Linard étaient résolument nippés en ouvriers typographes. Gleizes marquait de l'affection pour une camisole russe, ajustée à la ceinture. Arcos, un cache-nez au col, se couvrait le chef d'un fez turgescent. Nous étions chaussés de sabots. Les gens de Créteil, qui nous apercevaient quand nous allions faire emplette, avaient pris tout de suite leur parti de ces extravagances vestimentaires et d'ailleurs innocentes. Nous n'eûmes jamais la moindre querelle avec nos concitoyens et l'Abbaye ne souffrit que de ses misères internes.

CHAPITRE V

LA JOIE D'ÊTRE ENSEMBLE. ENTREVISION DE PAUL ADAM. UN MONSTRE PALÉONTOLOGIQUE. GÉNÉROSITÉ D'ANATOLE FRANCE. L'ÉVANGILE UNANIMISTE. NOTRE ART POÉTIQUE. FERVEUR DE VILDRAC. LE PRIEUR ET LE MENTOR. UN FUTUR CUBISTE. L'ARRIVÉE DU VOYAGEUR. UN DRAME A LA TOURGUENEV. PASSAGE DE LYDIA BAGDANOVNA.

A cette joie d'être ensemble furent dévoués les premiers mois, les mois du premier hiver. Et c'est sans doute pourquoi nous avons, sans arrière-pensée, consacré beaucoup de nous-mêmes et le plus clair de nos journées au travail de l'im-

primerie qui nous réunissait et qui, s'il assujettissait nos mains, nous laissait au moins quelque chance de palabre.

Les premiers livres publiés sous la firme de l'Abbaye n'étaient pas de notre façon. Nous les avions fait tirer, dans le courant de l'année 1906, par un imprimeur de Beauvais, honnête homme nommé Oudaille. Il me souvient que pour ce travail, je n'eus pas à débourser, en ce qui me concernait, plus de quatre cents francs. L'impression à quelques centaines d'exemplaires d'un petit volume de quelque cent soixante pages doit coûter quarante ou cinquante mille francs, à l'heure où j'écris ces lignes, c'est dire que la condition des jeunes écrivains est plus que jamais pitoyable.

L'opuscule que nous confia, dès le début, Paul Adam et qui porte notre firme, ne fut pas, lui non plus, imprimé sur notre presse. De Paul Adam, j'ai trouvé quelques lettres magnifiques, et ce mot signifie qu'il y faisait une éclatante dépense de verbe. J'ai plaisir à saluer ici l'ombre de cet homme courtois et même généreux. Il brillait alors dans les lettres, publiait à grand fracas des livres qui se vendaient mal, collaborait avec faste à je ne sais plus quel quotidien, faisait retentir l'univers d'une gloire sonore et scintillante. Il considérait ses jeunes confrères avec aménité et leur distribuait, comme jadis Victor Hugo, des éloges érectiles. Je le répète, il fut, des aînés et des maîtres, le premier à nous confier un texte qui, vraisemblablement, formait la matière d'un discours : *L'art et la nation*. Plus tard, l'Abbaye défunte, Paul Adam nous pria, René Arcos et moi, à déjeuner. C'était, je pense, pendant l'été de 1909. L'écrivain habitait le château de Montebise, en Seine-et-Marne, près de la Ferté-sous-Jouarre. Il vivait et travaillait là, pendant la belle saison, avec son beau-frère Cappiello, le célèbre affichiste. Le poète Jean Royère, directeur de la Phalange, invité peu de temps avant nous, célébrait volontiers les fastes de cette hospitalité. « S'il vous retient à passer la nuit, disait-il volontiers, vous trouverez sur votre lit une chemise de nuit toute neuve. » Cela donnait apparemment, dans son esprit, à mesurer la somptuosité de l'accueil. Nous fûmes, en fait, bien traités par notre hôte et par notre hôtesse. Je commençais d'appliquer, sur les choses et sur les hommes, un regard attentif : je ne détestais pas cette somptueuse bohème, ce parc majestueux avec ses avenues de charmes, ses retraites, ses découvertes, les domestiques en livrée blanche, tout cet apparat exigé par un charmant orgueil. Il me faudra sans

doute encore parler de Paul Adam et, sinon de sa personne, du moins de ses ouvrages ou de son style. Il fut le premier à nous tendre une main cordiale et cela vaut un hommage. Son petit livre, je le répète, ne fut pas une œuvre de notre atelier.

En revanche nous composâmes et tirâmes nous-mêmes un livre de Montesquiou dont le titre était *Passiflora.* J'ai peint, sans trop de douceur, sous le nom de Fronfreyde, ce gentilhomme extravagant. C'est un très fragile croquis; l'homme a servi de modèle à des peintres qui l'ont connu et traité de manière plus cruelle. Il était alors réputé comme un mécène de Verlaine. Il se donnait du moins pour tel. En fait, il manifesta des exigences opiniâtres et l'impression de son ouvrage fut pour notre jeune imprimerie une opération onéreuse. Il nous fit douter de nos premiers succès, ce dont nous devrions, somme toute, lui être reconnaissant. Nous l'avons vu plusieurs fois, soit à l'Abbaye, soit dans sa belle maison de Neuilly. Il m'apparaît, dans le souvenir, comme un monstre paléontologique, l'un des suprêmes témoins de ce XIXe siècle qui aimait encore ce que l'on appelle le monde et qui, d'ailleurs, y croyait.

Sur la fin de notre entreprise, Anatole France nous donna, en toute propriété, l'une de ses œuvres. Cette médecine miraculeuse ne pouvait plus nous sauver : l'Abbaye était alors à l'agonie. Mais j'ai toujours dans mon cœur, tenu l'action accomplie; elle jette une belle clarté sur une figure que les gens de mon temps ont tenté, mais en vain, de traiter avec légèreté, voire avec irrévérence. Les pourparlers avaient été menés par Arcos. C'est beaucoup plus tard, au lendemain de la première guerre mondiale, que j'ai rencontré celui que j'ai toujours considéré comme un mainteneur du langage.

Parmi les livres que nous avons imprimés de nos mains et qui ne vont guère au delà de la quinzaine, je dois citer d'abord un livre de Jules Romains, livre qui fit beaucoup pour la jeune gloire de son auteur, livre qui, par son titre et son accent, se présentait avec la contagieuse ferveur d'un évangile. Je veux parler de *La Vie unanime.*

Ce n'était pas le premier ouvrage de Jules Romains. Nous avions déjà lu, de lui, un assez mince cahier de vers intitulé *L'Ame des hommes*, nous connaissions également un récit qui s'appelait *Le Bourg régénéré* et qui portait ce sous-titre : *Conte de la vie unanime.* Dès son commencement, Romains déclarait ses ambitions. Elles n'étaient pas modestes. Avant

que de saisir le composteur, nous fîmes lecture du poème et les gloses allaient leur train.

Qu'on veuille bien y songer, le symbolisme tirait alors ses suprêmes feux d'artifice. Ceux que nous reconnaissions comme nos maîtres étaient presque tous des poètes. Rimbaud, Verlaine et Mallarmé étaient morts. De leur vie et de leurs ouvrages nous avions tiré leçon. En horreur de la poésie que nous disions alors officielle et que nous considérions comme une survivance dégénérée de la poésie classique et romantique, nous souhaitions une réforme de la versification, d'abord; c'est vers ce temps que nous commencions, Vildrac et moi, de consigner noir sur blanc les pensées que nous inspiraient nos lectures et notre travail; cela devait, en définitive, donner l'opuscule intitulé *Notes sur la technique poétique*. Ce très petit livre, publié deux ans plus tard, à la fin de l'année 1909, est le seul ouvrage qu'il me soit arrivé de composer avec la collaboration d'une autre personne. Ai-je d'ailleurs besoin de dire que Vildrac était alors pour moi un « frère » selon Montaigne, que l'amitié était, à notre regard, « un nom sacré, une chose sainte »? Je raconterai comment nous poursuivîmes et achevâmes cette collaboration, dans un assez misérable petit jardin de Ris-Orangis. Nous souhaitions donc une réforme constructive, je le répète, et non par une émeute, non par un simple effort désordonné d'affranchissement. Romains, plus tard, avec Chennevière, a publié, lui aussi, son art poétique et ces tentatives parallèles montrent bien que, dans une telle matière, nous n'étions ni les uns, ni les autres, aveuglés par le flambeau de l'anarchie. Il est toutefois évident que nos vœux allaient bien au delà de ce renouvellement technique. La poésie, pendant vingt ans, celle des chercheurs, des prospecteurs, des symbolistes, avait vécu de l'allégorie; elle avait perdu trop souvent le contact et même le sentiment du réel. Elle risquait, ainsi voguant, de s'égarer dans l'allusion, de voleter sans fin à la poursuite de l'ombre qui, je veux bien le reconnaître, est souvent plus séduisante que la proie. Nous ne songions pas un instant à renier nos maîtres, mais plus que de l'aspect, nous avions faim de la substance. Nous rêvions tous, avec plus ou moins de clarté, d'une poésie capable d'affronter directement son objet et si l'on nous avait, dès ce temps-là, demandé ce que devait être cet objet, nous aurions tous ensemble et tout naturellement répondu : l'homme; nous aurions tendu la main et montré, touché, étreint, celui que, depuis des siècles, les

gens de notre race appellent magnifiquement le prochain.

Si je considère la première moitié du siècle, il ne m'apparaît pas qu'un appel aussi pressant et aussi sincère ait été bien entendu. Sans doute les temps de la recherche aventureuse ne sont-ils pas encore accomplis. Claudel qui est somme toute inimité, somme toute inimitable, s'en est tenu fidèlement au verset biblique et à son univers familier : il a plus d'admirateurs que de disciples. Les épigones d'Apollinaire, et ils sont légion, n'ont pas lâché le luth symboliste : leur matériel est ce qu'il était dans notre jeune saison. Seul Valéry a fait école, qui comme Mallarmé, comme Baudelaire, est l'homme d'une œuvre pure et parcimonieuse. Nul plus que moi n'admire, qu'on veuille bien le croire, cette poésie cérébrale et adamantine, nul n'en tire, à certaines heures, un plaisir plus austère et si j'ose dire plus corrosif, mais il me faut bien, en saluant cette victoire, reconnaître qu'elle n'exauce pas tous les vœux de notre jeunesse. Et c'est sans doute pourquoi nous avons tous, la maturité venue, cherché l'exaucement dans la prose ou du théâtre ou du récit.

Il n'est pas superflu de noter que cette large poésie humaine, directe, tantôt lyrique et tantôt épique à laquelle nous avons donné tant de nous-mêmes et consacré tant de nos rêveries, que nous avons célébrée et même prêchée jadis avec tant de ferveur a soudain repris flamme pendant les épreuves de la seconde guerre mondiale. A la pression d'événements aussi cruels, nombre de poètes ont trouvé les accents clairs et profonds qui réveilleront peut-être les hommes des âges à venir.

C'est à tout cela que je pensais en composant, lettre à lettre, avec mes compagnons, les poèmes de *La Vie unanime*. Nous aimions cette poésie rude, écorchée, c'est-à-dire réduite à son architecture motrice, et constamment vivifiée par une imagerie toute neuve, aux lueurs métalliques. Nous devions, par la suite, nous séparer de Romains sur la question du dogme, c'est-à-dire de l'unanimisme; mais j'ai longtemps conservé une chaude dilection pour ce chant âpre, sans grâce mais sans faiblesse, et qui répondait fraternellement à maintes questions familières.

Il m'arrive, quand je feuillette *La Vie unanime* dans l'Edition de l'Abbaye, de retrouver des pages que j'ai composées moi-même. C'est dire que les ai vues de près. J'ai, depuis ce temps lointain, beaucoup lu, beaucoup travaillé, comparé, jugé maints ouvrages. Et pourtant cette poésie, parfois

rocailleuse et même abrupte, touche encore en moi des fibres toujours vives. Alors, je me prends à sourire et, derrière ce sourire, se dissimule une tendresse assez limpide et assez chaude pour ne demander jamais aucune réciprocité.

C'est une tendresse un peu semblable, mais plus libre, plus confiante, plus abandonnée, que j'éprouve à relire les poèmes composés par Vildrac avant et pendant le temps de l'Abbaye. Ces poèmes sont réunis dans l'ouvrage intitulé *Images et Mirages*. Ce livre a été composé complètement à Créteil. Il est imprimé sur un de ces papiers bouffants fort à la mode alors et qui commencent à jaunir, à se piquer aussi par places. Il porte la vignette gravée par Gleizes et qui représente la maison avec ses deux terrasses. Sous la vignette, on peut lire « l'Abbaye », (groupe fraternel d'artistes). Le verso de la couverture montre une autre vignette de l'Abbaye représentant un chardon. Vildrac, de ce livre, et par grand scrupule, composa lui-même la plupart des feuillets, en dehors des heures du travail en commun. Je le revois, vêtu d'un dolman kaki, les cheveux longs, la barbe touffue, son pince-nez, au verre presque toujours fêlé, sans cesse remis en bonne assiette avec le médius et l'index. Je le revois, le composteur en main, debout sur ces tabourets qui se plaçaient devant les casses et nous permettaient de les dominer tout en nous isolant du sol carrelé de rouge.

J'ai retrouvé, en compulsant de vieilles liasses, une double feuille d'un papier vergé blanc sur laquelle est imprimé un des beaux poèmes composés par Vildrac aux jours doux amers de notre aventure. L'encre est d'un vert mêlé de lait. On voit, en bas de la page, cette mention votive : Imprimé par Georges Duhamel. A relire ces strophes toutes brillantes de ferveur, à subir la magie de cette musique déliée, je me suis naturellement retrouvé dans la lumière de Créteil. Notre atelier interrogeait le ciel par trois fenêtres. Celle du milieu était large et haute, elle surmontait la cheminée dont le marbre demeurait sans cesse encombré par les instruments de notre état. Les casses étaient disposées tout autour de la pièce, le long des murailles. La machine, une Minerve à pédale que nous appelions familièrement la bécane, était installée près de la fenêtre de l'est. L'ombre des feuillages ballait dans la clarté. On pouvait être heureux, dans cette retraite étrange, et je crois que, les premiers temps, nous l'avons tous été, chacun selon notre nature. C'est à Vildrac, toujours, que je pense avec la plus jaillissante émotion. Il avait été le père

et l'inspirateur de l'Abbaye; il en ressentait toutes les joies avec une espérance vraiment respectable et, à certaines minutes, déchirante. L'heure venue des querelles, il souffrit plus cruellement qu'aucun de nous. A ceux qui considèrent la poésie comme une opération d'algèbre, comme un âpre effort de crémation, de sublimation, il se peut que les poèmes de Vildrac n'apportent rien. Mais ils éveillent et ravissent parfois l'homme qui, l'œil et l'oreille au guet, le cœur frémissant d'une attention ineffable, cherche encore avec opiniâtreté le sens de cette vie incompréhensible.

Cent fois, dans la suite des jours, au soir d'une journée empoisonnée de lassitude, il m'est arrivé d'entrevoir en rêve, pour ma consolation, Vildrac alors qu'il composait son livre. Il travaillait souvent le soir, à la lueur d'une grosse lampe de cuivre pendue au centre du plafond. La composition était sur le marbre; je prenais la brosse, une feuille de papier, je tirais une épreuve, au passage, et je lisais des choses telles :

O mon enthousiasme, ô mon si beau fils,
De l'heure où s'en vont coucher les enfants
Jusqu'à celle où les fenêtres pâlissent,
Bien des fois déjà, sonnant l'olifant,
  O mon si beau fils!
Tu as chargé, chargé les glaciers blancs...
Ah! mon pauvre enfant, malgré l'habitude,
A chaque retour, pourquoi pleurons-nous,
  Pourquoi pleurons-nous,
Pendant que je baigne ta lassitude
Et les écorchures de tes genoux?

Si Vildrac était le marabout de notre cloître, Arcos en était le calculateur et le mentor. Il travaillait à l'atelier, comme tout le monde; mais il tenait en outre avec soin les comptes de la communauté, allait à Paris une ou deux fois la semaine en ambassade, représentait ainsi, en même temps, le ministère des affaires extérieures et celui des finances, ce qui lui donnait mille raisons, le soir, de pousser des soupirs dramatiques et de crier : « Cette maison est un gouffre! »

Il venait de publier, sous la firme de l'Abbaye, un recueil de poèmes imprimé comme le mien, par l'artisan de Beauvais. Il aimait les vocables étincelants, les yeux et le choc des idées; il ne détestait pas, dans ses vers, comme dans ses propos, de confronter l'amertume et le délice de vivre. S'il avait fait paraître dans ses ouvrages la verve satirique, iro-

nique et burlesque à laquelle il s'abandonnait volontiers dans nos colloques privés, je pense qu'il aurait pris place au premier rang des poètes comiques. Il avait l'amour des lettres et l'amour de l'amitié, en quoi se pouvait résumer le catéchisme du cénacle.

Prompt à l'émotion, aux éclats de voix, aux chamailles sanglotantes, Albert Gleizes marquait, en toute occasion, qu'avant de saisir la palette et les brosses, il s'était essayé sur les planches. Il avait le jarret nerveux et cultivait l'apostrophe. Que l'on parlât de peinture, il devenait lyrique. Les positions extrêmes seules lui semblaient dignes d'être occupées. Il vivait à l'extrême bord de l'impressionnisme, attendant le départ de quelque nouvelle expédition. Peu après la dispersion de notre groupe, le cubisme éclata dont Gleizes fut un des plus fameux pyrotechniciens. A Créteil, il remplissait avec exactitude tous les devoirs du Thélémite. Il était bon ouvrier et bon compagnon, malgré des chicanes dramatiques et tout de suite oubliées. Il écrivait des lettres pleines de feu, d'un style charmant et que je ne saurais relire aujourd'hui sans plaisir.

J'ai présenté Linard. De Martin-Barzun, j'ai dit tout ce que je saurais dire pour l'instant. On sait que Rose Vildrac, ma sœur aînée, avait résolument suivi son mari dans la retraite et qu'elle fit de grands efforts pour contribuer, surtout dans les premiers temps, à la bonne marche de notre équipe. Reste à faire entrer en scène un abbé de la deuxième heure, Alexandre Mercereau.

Beau de traits, en ce temps de sa vie, peut-être un peu défavorisé par des jambes trop brèves, de taille moyenne, toujours vêtu avec soin, Mercereau, qui fut au nombre de nos compagnons, demeure, pour moi, une figure mal intelligible. Il était, en même temps, loquace et secret; il regardait même ses amis d'un œil légèrement ironique et les haranguait à voix basse, infatigable, articulant des observations, des critiques et se livrant très peu dans cette débauche sermonneuse. Il avait pris, à ses débuts, je l'ai dit dans un autre cahier, le pseudonyme d'Eshmer Valdor et avait signé de cette manière un recueil au titre agressif : *Les Thuribulums affaissés*. Il connaissait à merveille l'argot de la pègre et celui, non moins tortueux, de l'amour. Il prodiguait, d'une voix calme et glacée, les preuves de son savoir. Il élevait rarement le ton et, pendant les querelles, prenait et gardait l'accent d'un homme à qui de cruelles épreuves n'ont pas laissé la

moindre illusion sur les hommes. Quand il parlait de nous, il disait : le groupe. Bien qu'il fût libertaire dans ses déclarations et ses comportements, il avait des vues sur la discipline du groupe et s'étonnait toujours qu'un des compagnons pût prendre quelque parti sans l'avoir consulté, lui Mercereau. Quand, plus tard, par exemple, il apprit mon mariage, il fut presque offensé de n'avoir pas été sinon pressenti, du moins précocement avisé.

A part cela, notre camarade prenait toutes ses décisions personnelles sans demander notre conseil. Il était en Russie quand l'Abbaye ouvrit ses portes. Il remplissait les fonctions de secrétaire d'une revue d'art et de littérature qui s'appelait *La Balance* (Viessy) et que dirigeait Valère Brussov, poète et esthète raffiné, toxicomane incurable que j'ai rencontré dans la suite, lors de ses voyages à Paris. Nous avions, par lettres, tenu Mercereau fidèlement au courant de nos espérances, de nos démarches, puis de notre installation et de nos travaux. Nous apprîmes, à la fin de l'hiver, que Mercereau était marié, qu'il allait rentrer en France et qu'il comptait, dès son retour, nous rejoindre à l'Abbaye.

Le printemps était déjà maître de notre univers quand arriva Mercereau. Un jour, un fiacre s'arrêta sur le pavé, dans la pente, un fiacre qui venait directement de Paris. Nous en vîmes descendre un Mercereau énigmatique, coiffé d'un bonnet de loutre et suivi par une personne à la vérité fort extraordinaire. C'était une fille vieillissante, tout au moins à notre regard, car elle devait avoir atteint ou dépassé la trentaine. Elle était curieusement laide, comme une femme l'est très rarement chez nous. Elle avait le nez long, les traits désordonnés, le teint gâté par des furoncles.

Je dois rapporter sans y rien changer la petite scène qui va suivre. Mercereau s'avança vers nous, la main tendue, l'accent terriblement parigot.

— Je vous présente ma femme, dit-il.

Il ajouta presque aussitôt et sans baisser le ton :

— Elle est moche, n'est-ce pas?

Nous restions interdits, ne sachant que penser. Il dit encore :

— Elle ne comprend pas le français. Où sont les chambres?

Nous n'avions préparé qu'une chambre. Il fallut en donner deux, puisque Mercereau l'exigeait. Lydia Bagdanovna, c'était le nom de la jeune femme, eut donc sa chambre au-dessus de la mienne. Et, tout de suite, elle commença de disposer sur

le marbre de la cheminée des fioles de médicaments qu'elle avait tirées de sa malle.

Ce n'est que petit à petit, par bribes de confidences, que nous sûmes quelque chose du drame extravagant qui se prolongeait sous nos yeux. La version finalement adoptée par tout « le groupe » est la suivante. Pendant son séjour en Russie, Mercereau était tombé amoureux d'une jeune femme mariée, très belle, appartenant à une famille de la noblesse. Un jour les mâles de la famille, tous officiers, avaient fait comparaître le jeune poète français devant un conseil de guerre improvisé. Dans cette scène dramatique, il avait été décidé que, pour expliquer les assiduités du poète, aux yeux des voisins et du monde, il allait devoir épouser la sœur de celle qu'il aimait, cette sœur qui, justement, était vieille fille et disgracieuse. Mercereau s'était incliné, à condition toutefois que le mariage célébré, licence lui fût laissée de regagner la France, dût-il emmener son épouse. Et c'est ainsi que nous le voyions arriver avec cette personne étonnante dont nous comprîmes aussitôt qu'elle n'était pas sa femme.

En arrivant à Paris, Mercereau avait fait, en deux jours, visiter la ville à Lydia Bagdanovna. Deux jours de restaurants, de promenades, de théâtres, de fiacres, de grands boulevards, de Champs-Elysées. Deux jours étourdissants, ahurissants, affolants. Deux jours à tout casser. Puis, les deux jours révolus, il débarquait à l'Abbaye.

Qui pourrait dire la stupeur de celle que, dès le premier jour, familièrement, à notre façon, nous commençâmes d'appeler Lydie Bagdane. Elle arrivait ainsi du fond de sa province russe, du fond de son roman, non de Dostoievsky mais plutôt de Tourguenev. Elle avait traversé l'Europe. Elle avait roulé dans Paris au bras de cet étrange garçon. Elle était mariée mais vierge. Elle ne savait rien de ce monde qui lui restait à découvrir. Et où la conduisait-on? Dans une maison de la campagne où des jeunes gens vêtus de costumes inconcevables passaient une partie de leurs journées à ranger sur une règle de fer de petits fragments de plomb. Elle jeta sur nous un regard plein de hauteur, considéra nos sabots et, l'air méprisant, dit : « Moujiks! »

Mercereau prit quelques jours pour aller à Paris et vaquer à ses affaires, puis il se vêtit d'une blouse de soie rouge et se fit initier à l'art de typographie. Lydie Bagdane se levait tard. Elle passait une grande partie du jour à sa toilette et aux soins de ses petites misères; puis elle errait dans la

maison et dans le parc. A Vildrac, à cause de sa barbe, elle donna tout de suite le surnom de Barada, qu'il a conservé quelque temps. Gleizes, le peintre, fut appelé Koudejnik. Cette distribution achevée, elle ne marqua pas le moindre désir d'apprendre à parler français. Parfois, elle entrait chez Rose Vildrac, considérait un moment le lit conjugal et se lançait dans une dissertation pleine d'amertume, sans nul doute pour laisser entendre que Mercereau, lui, désertait la couche de son épouse. Le soir, la journée de travail accomplie, Mercereau montait chez Lydia Bagdanovna. Il y passait parfois deux heures à la sermonner dans un russe de son invention. Puis il regagnait sa chambre.

Cependant le printemps de cette année mémorable prodiguait ses grâces magnifiques dans notre petit domaine. Nous avions souvent beaucoup de peine à demeurer devant les casses. Nous regardions par les fenêtres, Lydia Bagdanovna, une écharpe de tulle autour de son long cou, promener, dans ce paysage incompréhensible pour elle, dans ce paysage où les herbes et les insectes parlaient sûrement français, son étonnement, sa nostalgie, son désespoir un peu comique.

Et les choses durèrent ainsi jusqu'au jour où, l'été venu, Mercereau nous laissa comprendre qu'il avait traité prudemment avec cette famille moscovite et qu'il allait renvoyer sa femme au pays natal. Lydia Bagdanovna nous fit ses adieux; elle remonta dans un fiacre venu tout exprès de Paris et bientôt quitta la France pour retrouver le château de bois de ses pères. Les compagnons de l'Abbaye en parlèrent longtemps encore; mais ils avaient d'autres soucis et l'épouse inépousée ne laissa dans notre maison qu'un souvenir fantasque et divers flacons où moisissait un peu de poudre de rhubarbe.

CHAPITRE VI

INVOCATION A UNE OMBRE. HENRI DOUCET SELON MON CŒUR. ALBERT DOYEN ET LE DÉSIR DE LA GRANDEUR. THÉLÉMITES DE ROBE COURTE. FAMILLES, JE NE VOUS HAIS POINT. PROBLÈMES DE LA VIE EN SOCIÉTÉ. L'AUTORITÉ PATERNELLE. LES DRAMES DE L'AMITIÉ. LA FÊTE DE L'ÉTÉ. LA JEUNE FILLE DE JUILLET. LES SOURCES D'UN FLEUVE.

Ceux d'entre nous qui possédaient une œuvre d'art l'avaient exposée dans notre salle commune. A part quelques estampes, à part quelques photographies de tableaux illustres, notre galerie se trouvait essentiellement composée à l'origine par les toiles d'Albert Gleizes ou d'Henri Doucet, par les dessins de Berthold Mahn.

Quand je songe à l'appauvrissement de la France, quand je songe au sang riche et généreux que la France a versé durant les deux guerres mondiales, quand j'évoque, dans le secret de ma tristesse, les jeunes hommes pleins de génie que la mort a saisis à l'heure même de l'émergence et de l'ascension, cent noms me viennent sur les lèvres et celui d'Henri Doucet répond toujours le premier à la poignante incantation.

Il était né de petites gens qui vivaient à Châtellerault et qui, de bonne heure, lui avaient fait apprendre un état, celui d'ouvrier peintre. Tout de suite, l'apprenti s'était distingué par son adresse et son goût; aux instants de loisir, quittant le pinceau du barbouilleur, il avait saisi les brosses de l'artiste et s'en était servi si bien que ses concitoyens, émus de si beaux dons, l'avaient pourvu d'une bourse et l'avaient envoyé à Paris pour y recevoir l'enseignement de l'Ecole. Doucet donc justifiait à sa façon les pratiques de la troisième république sous laquelle un enfant du peuple, s'il marquait avec éclat certaines vertus, pouvait recevoir du secours, se former et fournir les preuves de son excellence. Assurément, ces facilités étaient capricieuses, incertaines : tel risquait d'être oublié qui, mis en bonne lumière, eût donné des fleurs et des fruits; mais nous avons lieu de croire que les méthodes nouvelles, avec leurs libéralités mathématiques, favoriseront aussi des erreurs en un autre sens et qu'il y aura, par exemple, bon nombre de faux départs.

Henri Doucet avait donc fréquenté d'abord l'Ecole des

Beaux-Arts, puis il l'avait désertée pour suivre les maîtres de sa dilection, au premier rang desquels était Cézanne. Doucet, en 1907, quand il parut dans notre cercle, n'avait pas plus de vingt-trois ans. Il était merveilleusement apte à tous les arts que l'on dit plastiques. Il était capable de sculpter la pierre et le bois, de modeler la glaise et la cire, de dessiner, de graver sur cuivre, de peindre à l'aquarelle et à l'huile. Il pratiquait la peinture par excellence, que l'on appelle encore peinture de chevalet; mais il avait en outre un sentiment ingénieux et large de la décoration. Enfin, il travaillait allégrement et il nous a laissé maints témoignages de ses multiples dons.

Doucet était de petite stature, parfaitement bien proportionné, vigoureux, habile à tous les exercices du corps. Cet enfant du peuple montrait tous les signes de l'aristocratie véritable : il avait les mains petites et musclées; les traits de son visage étaient beaux et nobles. Un tendre cerne azuré donnait au regard beaucoup de douceur. Il portait la moustache et la barbe, comme nombre de jeunes hommes au commencement du siècle. J'ai fréquenté de ces artistes qui considèrent la négligence et la malpropreté comme des signes de leurs franchises; tel n'était certes pas Doucet. Pauvre comme nous tous, il était vêtu, même pour le travail, avec une grâce toute voisine de l'élégance. Son atelier était toujours prêt pour la visite des anges. J'ai souvenir qu'à table il maniait sa fourchette et son couteau avec une délicatesse exquise et dépourvue, qu'on veuille bien le croire, de la moindre affectation. J'ai, dans mes courses à travers les peuples, rencontré des princes selon le sang, des princes selon le monde, mais si l'on me demandait de peindre un jeune prince et si l'on me donnait le talent avec la palette, c'est Henri Doucet que je peindrais.

Il avait reçu l'instruction que l'on distribue à l'école primaire; ensuite il avait dû gagner sa vie. Il avait alors entrepris tout seul de se cultiver et de s'élever. Il avait lu, sans hâte et sans erreur : il savait réfléchir, choisir, prendre et comprendre. Qu'il fût introduit au milieu de lettrés et de savants, il trouvait aussitôt sa place et l'accent convenable. Quand nous l'avons connu, pour jeune qu'il parût, il représentait à merveille l'homme décrit en quelques vers par Charles Vildrac :

Un homme dont la vie rayonne large et loin,
Qui ne se détourne de personne ni de rien
Et respire à son aise dans toutes les maisons.

La peinture de Doucet nous apportait des satisfactions complètes et même des justifications. Il avait, comme tous les grands peintres, entrepris de figurer le monde. Son œuvre, aujourd'hui dispersée, comportait des natures mortes, des paysages, des figures et des compositions. Il ne cédait point aux modes et nous l'avons bien vu plus tard, venue la vogue du cubisme. Il peignait ses amis, ses amours, ce qui l'entourait; il représentait des familles en train de prendre leur repas, des hommes au travail, des enfants jouant et rêvant. Il n'avait peur d'aucun sujet, car il possédait une grande et précoce expérience du dessin.

Si je parle d'Henri Doucet plus longuement que de nos autres compagnons, c'est qu'il est mort, c'est que je ne le retrouverai plus sur les chemins de ma vie après l'année 1915, c'est que je dois tout de suite lui rendre, à la face du monde, l'hommage que, presque chaque jour, je lui consacre dans le silence de la méditation. Si je parle d'Henri Doucet avec une si profonde tendresse, avec tant de mélancolie et de regret, c'est qu'en huit années de jeune et brûlante amitié, jamais il ne m'a blessé, jamais il ne m'a fait souffrir. Si je chante ici le thrène pour ce compagnon de mon printemps, c'est que j'entends, par ainsi, réparer, à ma façon, l'injustice du sort. Car Doucet, s'il avait vécu, s'il avait pu s'accomplir dans le travail, au long d'une riche existence mouvementée, serait non seulement devenu l'un des plus grands artistes de notre temps, mais il aurait encore guidé la peinture française sur les avenues de cette sérénité technique dont je parlais au début du présent cahier et dont il serait encore prématuré d'annoncer le règne aujourd'hui.

Je raconterai, plus tard, les derniers temps d'Henri Doucet et ce que nous avons appris de sa mort. J'ai des raisons précises de penser à lui chaque jour, ou presque chaque jour; cette pensée persévérante n'a pas encore trouvé l'apaisement. J'entends bien qu'à dix-huit ans, Rimbaud, ayant achevé son œuvre, pouvait mourir à sa première vie, pouvait changer de personnage. Je sais que Schubert, mort à trente et un ans, nous a laissé tant de richesses que notre regret est tout de suite submergé par la reconnaissance et le contentement. Et pourquoi parler de Keats, pourquoi parler de Raphaël, pourquoi parler de ces merveilleux jeunes hommes qui ont quand même eu le temps de s'assouvir et de gagner les cimes de leur gloire? Non, que je songe à notre Doucet et l'idée qu'il n'a pas eu le temps de conquérir ce génie que la vie lui assignait,

cette idée m'a, dès longtemps, gâté cette joie de vivre que les malheurs d'une époque impie n'ont depuis cessé de corrompre et d'avilir.

Albert Doyen, notre musicien, demeurait parmi ceux que j'ai nommés les Thélémistes de robe courte. Il était sans fortune, comme nous tous, et tenait l'emploi de maître de chapelle dans un temple protestant, ce qui lui assurait la subsistance. Bien qu'il ne fréquentât l'Abbaye qu'en visiteur, il fit apporter à Créteil un orgue, insigne ornement de notre salle commune. Vildrac possédait un piano, Gleizes un harmonium. Il n'en fallait pas moins pour nos messes de l'amitié. Elevé dans la connaissance des classiques, plus sensible à l'exemple de Franck et de Wagner qu'à celui de Debussy, Doyen, dès ce temps, rêvait, pour l'art musical, d'une révolution non pas technique, mais plutôt morale et sociale, ce qui ne laissait pas de nous retenir et de nous attacher. Il avait une inspiration généreuse, abondante et se présentait à nous, lors de nos premières rencontres, avec une œuvre de grande ambition : il avait composé des sonates et une symphonie. Il entreprit d'écrire, sur un livret de Vildrac, un drame lyrique où il était question de la fin du monde et qui avait pour titre *l'Apothéose*. Les moindres mots donnent à comprendre combien nous étions, alors, loin des bergeries et des bluettes. Mais que la jeunesse est misérable sans le désir, même présomptueux de la grandeur, de ce que Flaubert appelait l'énorme en renchérissant sur l'idée par des variations graphiques!

Doyen était bref de taille et vêtu d'ordinaire comme les personnages de Gustave Charpentier. Il était prompt à l'émotion et même à la colère. De larges taches lie de vin, heureusement peu marquées, formaient sur son visage une étrange carte de géographie. On les remarquait à peine en temps normal; mais s'il était saisi de quelque pensée pressante, alors ses yeux rougissaient et les taches devenaient pourpres. Un moment plus tard, le calme reconquis, il inclinait la tête et regardait ses amis avec tendresse et même abandon. Il y avait, à de tels moments, dans ce regard, une flamme de supplication et d'attente qui m'a toujours ému. Doyen avait la voix tantôt caressante et tantôt brusque; il zézayait un peu de manière enfantine, et tout cela composait à mon oreille une chanson naïve et si particulière que je la reconnaîtrai entre celles de tous les êtres, venu le jour du jugement.

Il aimait la musique avec une sombre passion qui semblait défier l'assouvissement. Il s'installait au piano, lisait adroite-

ment en chantant d'une voix faible mais fervente, et nous tenait sous l'effet de cette magie pendant des heures. Il m'a beaucoup appris. Il n'était pas éclectique, mais vouait aux maîtres élus une intransigeante fidélité. Il commençait, au temps de l'Abbaye, de préparer cette révolution dont j'ai parlé plus haut et dont le dessein était d'introduire le peuple à la connaissance des grandes œuvres musicales, de le faire participer à l'exécution de ces grandes œuvres en formant de vastes chœurs et en instruisant les choristes. Là, ne s'arrêtait d'ailleurs pas le noble désir de Doyen. Il entendait bien composer des ouvrages pour de telles cérémonies. Il ne tarda pas à s'y employer en écrivant, sur un texte de Romain Rolland, *Le triomphe de la Liberté*, une partition considérable. Il poursuivit aussitôt son grand effort, prenant pour fondement un poème de Victor Hugo, et donna le *Chant triomphal*. On le voit, il suivait fermement la route qu'il s'était tracée, qui est belle et qui aurait dû le mener à la gloire la plus éclatante si l'époque n'avait pas été tournée tout entière, dans le domaine musical, vers les recherches techniques et les jouissances précieuses de l'impressionnisme descriptif.

Je raconterai plus tard, s'il m'est donné de poursuivre cette narration nonchalante, la belle et noble entreprise des « *Fêtes du Peuple* », la lente ascension de Doyen, sa mort soudaine.

Quand il parut pour la première fois à l'Abbaye, Doyen, qui venait de se marier, nous présenta sa jeune femme, Rachel. C'était une personne de grande beauté; par la suite nous apprîmes à reconnaître en elle des mérites moins éclatants mais bien précieux et respectables. Doyen, susceptible comme la plupart des artistes, autoritaire dans le particulier et dans l'exercice de ce qu'il considérait justement comme un ministère, ombrageux, sujet à de soudains accès d'accablement, Doyen, dis-je, souffrait du mal caduc, ou tout au moins, en éprouvait ces manifestations bénignes que les spécialistes appellent, dans leur jargon pittoresque, les formes larvées. — Qu'on ne l'oublie pas, ce mot, comme plusieurs autres de la même famille, vient d'un mot latin qui signifie « masque ». —

Pour assister un homme ainsi fait, dévoué, de surcroît, aux travaux d'un art exténuant et sublime, il fallait un ange de patience et d'affection. Et c'est une créature de cette vertu que le sort généreux avait placé dans l'ombre de notre ami. Je m'en voudrais d'oublier que Rachel possédait — autre présent — une voix de riche étoffe, un contralto non pas tragique mais égal et consolant comme la voix même de la

nature dans les périodes heureuses. Cette voix magnifique, dont il nous arrive de jouir encore, Rachel en avait fait à son époux l'humble et joyeux sacrifice.

On aperçoit, sur les photographies prises à Créteil, un grand garçon nommé Jacques d'Otémar qui venait nous voir souvent et qui s'est assez vite retiré de notre société; auprès de lui se dresse Berthold Mahn qui composait alors de belles images de notre maison, Mahn que j'appellerai vingt fois dans la suite de mes narrations car il est demeuré l'un des compagnons de ma vie.

Dès ce temps je commençais de comprendre que, même quand un homme est à son aise dans plusieurs milieux divers, il doit renoncer à les confronter à peine de réactions explosives. A l'hôpital, à la Sorbonne, au gré de mes voyages à travers la France et l'Europe, je vivais coude à coude avec une brigade de copains qui tous ont laissé leur trace dans mes ouvrages, qui tous occupent une place non étroite dans mon souvenir et que je peux appeler en vain aujourd'hui, sinon dans le silence du songe, car ils sont presque tous passés dans le royaume des ombres. J'avais longtemps souhaité dans ma grande ferveur humaine de les associer autrement que dans mon cœur à ceux de l'Abbaye. J'y ai perdu mes vœux, perdu ma peine. Tous ces hommes n'avaient ni les mêmes origines, ni les même soucis, ni les même visées. Réunis par chance, ils demeuraient comme ces liquides qui ne peuvent ni se fondre, ni même, dirait-on, voisiner harmonieusement.

Nous autres, de l'Abbaye, ne tardâmes pas à éprouver les maux de cette vie en commun que nous avions tant souhaitée. Nous avions, les uns et les autres, pour des motifs à vrai dire variés, souffert de la vie de famille. J'ai longuement réfléchi, dans la suite des jours, au fameux cri de Gide : « Familles, je vous hais! » Que Gide me permette de le dire, c'est le cri d'un enfant contrarié, d'un enfant gâté, et non d'un observateur responsable. Combien d'adolescents douloureux ont dû, depuis quarante ans, franchir le seuil paternel et s'engager dans l'escalier ténébreux, la gorge hoquetante de sanglots refoulés en remâchant cette parole violente qui ne résout rien et qui même aggrave tout! C'est justement parce que j'ai souffert de la famille, justement parce que j'en ai connu les misères, les mystères, les précipices et les mensonges, c'est pour cela que, dans la suite, l'expérience m'a tenté. L'espoir de faire une chose difficile m'a soutenu, me soutient encore chaque jour, et comme les gens de ma condition toujours sont un peu glorieux,

j'avoue que, d'une telle entreprise, plus que la nécessité, la difficulté m'a séduit.

Nous comprîmes donc bientôt que nous n'avions quitté nos familles que pour en composer une autre, que nous l'avions voulue selon l'esprit, certes, mais que telle, cette famille toute neuve ne jouissait ni des privilèges de l'habitude et ni, bien évidemment, du principe de l'autorité, que même et surtout, elle nous laissait, dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel, une indépendance que nous avions appelée à grands cris et qui parut bientôt plus dissolvante qu'efficace. Presque tout de suite, le cénacle cessa d'être un cénacle en ce sens que nous renonçâmes assez vite à prendre nos repas en commun. La servante engagée au début avait été congédiée presque tout de suite. Un d'entre nous était marié : sa femme, à elle seule, ne pouvait assurer la bonne ordonnance de toute la maison. Nous commençâmes de manger isolément, à la cuisine ou dans nos chambres, et ce fut, à mon sens, le principe de nos déconvenues : chacun jetait sur la nourriture du voisin un regard coloré de curiosité, d'envie ou de réprobation. Qui n'est, au vrai, tenté ou scandalisé par ce que mange le voisin?

Nous tâchions, sans qu'il y parût trop, d'échapper aux corvées, qu'elles fussent professionnelles ou domestiques. Vildrac, le soir, passait des heures avec Linard, à distribuer la composition, besogne fastidieuse. Arcos, aux mêmes instants, faisait, dans son humide petit bureau, des colonnes de chiffres et des opérations toujours désespérantes. Le sacrifice de ceux qui consentaient à se sacrifier n'était pas toujours silencieux et les discords grondaient dans l'ombre.

Mon mobilier était des plus modestes; je vivais dans mon dénuement avec ce que Claudel devait appeler, environ ce temps, « une indifférence tartare ». Réveillé le matin par le plus humble des appels, et faute du récipient nécessaire, j'ouvrais la fenêtre et me libérais dans les frondaisons d'un grand marronnier. Il parut que ce traitement cavalier ne convenait pas aux belles feuilles vertes. Elles jaunirent bien avant le temps. Les Thélémites regardaient ces couleurs d'automne et se perdaient en suppositions sur les caprices de la nature. Je ne disais rien, moitié par vergogne et moitié par malice. Aujourd'hui, quand je promène sur mon petit domaine un regard qui est celui du père et celui du maître, je reviens à mes souvenirs et me prends à penser que, justement, ce qui manquait, dans notre thélème, c'était ce regard magistral et

paternel dont nous avions voulu précisément nous affranchir.

J'écris ces lignes, pendant le pluvieux printemps de l'année 1946. Il y a quelques jours, lors d'une séance de l'Académie des Sciences morales et politiques, un homme instruit et distingué par la culture est venu nous entretenir d'un phalanstère formé dans la Drôme, conformément aux vœux d'un donateur vivant et qui rassemble, paraît-il, plus de cent personnes. L'orateur pérorait avec une charmante fierté; à l'entendre, tous les problèmes de la vie étaient à la veille de recevoir des solutions exemplaires, irréfutables. Et moi je me sentais saisi par une mélancolie poignante, non certes que je professe, en cette épineuse matière, une philosophie désespérée, mais parce que j'ai connu de bonne heure ces ivresses magnifiques.

Je reviens à Créteil et à nos menues chamailles, elles ont laissé dans notre correspondance des traces affligeantes et il est beau de penser que notre affection a quand même résisté à l'épreuve. Ainsi, l'Abbaye dispersée, il devait nous rester assez d'amitié pour souffrir longtemps encore.

Les drames de l'amitié sont parmi ceux qui n'ont cessé de me tenir en haleine. J'avoue qu'ils m'ont fait verser des larmes et qu'ils m'ont gâté bien des nuits. Ils marquent tous mes ouvrages. Quand on voulut traduire en certaine langue étrangère l'histoire de Salavin, il y a quinze ou vingt ans, les éditeurs me prièrent de laisser de côté *Deux hommes,* dans la crainte où ils étaient que l'ouvrage fût entendu comme une allusion aux mœurs des homosexuels. Je dois dire qu'une telle supposition me scandalisa d'abord. Pour finir, je haussai les épaules. J'ai rencontré, dans ma vie, beaucoup moins d'anormaux qu'on voudrait affirmer qu'il s'en trouve. Les misères et les caprices de Giton ne m'arrêtent pas une minute; mais deux âmes qui s'affrontent, hors de toutes les servitudes charnelles, deux âmes qui cherchent à se joindre, à s'étreindre, à se connaître, peut-être à se gagner, peut-être à se détruire, voilà sans doute un drame qui n'a pas fini de me tenir haletant. L'amour inspire mille ouvrages, chaque saison, et l'amitié, qui mène aussi le monde à sa manière, arrache tout juste aux moralistes quelques préceptes sentencieux. O royaumes inexplorés!

En fait, les aventures de l'amitié ne sauraient déterminer l'observateur qui les considère seulement de l'extérieur avec la patience, le détachement et les instruments du zoologiste. Il faut, pour y entendre quelque chose, consentir aux plaies, au sang, à la souffrance.

Nos querelles de l'Abbaye, qui nous ont tous déchirés, me laissaient parfois pantelant et d'étonnement et de tristesse. Nous avions, venu l'été, entrepris de donner une fête dans le parc. Nous décidâmes que, pour cette réjouissance, tous les arts seraient conviés. Les artistes organisèrent dans la salle commune une exposition de peinture. Elle fut préparée avec amour. Tous les Thélémites avaient rassemblé les meilleures de leurs œuvres. Doucet, Jacques d'Otémar, Gabriel Pinta, Maurice Drouard, Brancusi, Umberto Brunelleschi avaient en outre fait, de Paris, quelques envois excellents. Je n'aurai peut-être pas l'occasion de nommer une autre fois Brunelleschi. C'était un Italien de visage aristocratique, marié à une femme très belle. Il pratiquait un art précis, classique, tout entier tiré des maîtres de son pays et qui jurait sensiblement avec les recherches parfois audacieuses de notre jeune escouade.

Gleizes, qui gardait la nostalgie des tréteaux, du masque et des cothurnes, se mit en campagne pour gagner à notre cause des artistes de Paris. De son ambassade, il revint couvert de promesses. Les portes des écuries furent dégondées; elles étaient solides et d'une surface importante. Posées sur des madriers, elles formèrent une scène très convenable. Linard s'appliquait cependant, avec beaucoup de gentillesse, aux menus problèmes de la limonaderie : nous aurions un petit fût de bière et nous faisions déjà le recensement des gobelets.

Le matin de la fête, le ciel était beau; mais, entre nous, une grande querelle éclata dont je ne saurais vraiment plus dire quel pouvait être l'objet ni quelles furent les péripéties. Au début de l'après-midi, nos invités arrivèrent de Paris. Le riche soleil était pour moi sans vertu; j'étais au plus noir de mon chagrin et me croyais inconsolable.

Les comédiens se présentèrent donc et baptisèrent notre théâtre en récitant des poèmes. La troupe était bellement choisie. On voyait là Jean Hervé, Victor Magnat, André Bacqué dont l'amitié nous a suivis fidèlement et qui nous sourit encore par delà les ombres de la mort. Pour la première fois, nos vers venaient vers nous parés des prestiges d'un art harmonieux. Sylvette Fillacier, Marguerite Roselle, Juliette Fagazzi avaient répondu à notre appel. Au premier rang de cette jeune troupe, entre ses deux sœurs comme elle de clair vêtues, une grande jeune fille inconnue, debout dans la lumière de Juillet.

J'avance ainsi, tirant mes souvenirs de l'ombre, un à un. Et il ne s'en est pas trouvé un seul jusqu'ici devant lequel je me sois senti interdit et muet. J'ai tenté de les interroger dans une

liberté totale. Et c'est au moment même où, pour la première fois, retentit la musique même de ma vie que je me sens timide et saisi d'une sorte de crainte sacrée.

J'ai inventé beaucoup d'histoires, composé beaucoup de livres et toujours non pour me cacher, non pour me dérober, mais tout au contraire pour chercher à me connaître, à me livrer, à me découvrir. J'ai pris le monde entier à témoin; mais parvenu, d'effort en effort, au sommet de ma vie, je sais que je n'ai qu'un témoin. Une seule personne a connu, durant quarante années, mes travaux, mes vraies victoires, mes fautes, mes élévations et mes erreurs. C'est celle que je ne veux pas appeler, aujourd'hui, autrement que la jeune fille de Juillet.

Nous avons ensemble construit un de ces édifices toujours menacés, de partout vulnérables, et pourtant qu'il est passionnant de construire : un foyer, une maison pleine, tour à tour, de vieillards, d'enfants et de petits enfants; nous avons parcouru le monde, traversé les continents, volé au-dessus des mers, porté dans maintes villes étrangères la pensée de notre patrie, subi deux guerres, noué des amitiés, labouré notre champ en long et en large, rempli jusqu'au bord chaque journée de chaque saison; la jeune fille de Juillet reste le seul témoin véritable de ce que j'ai fait et de ce que je n'ai pas fait. Elle seule saura répondre avec moi, pour moi, au jour du jugement, quand on me demandera ce qu'il est advenu de ce que j'ai reçu au départ.

Dans ce grand Rabelais, qui nous avait donné les règles et les modèles, se lit une phrase que je vais retranscrire ici : « Et si bien avaient vescu à Thélème en dévotion et amitié, encore mieulx la continuoient-ils en mariage, d'autant s'entre-aimoient-ils à la fin de leurs jours, comme le premier de leurs nopces. »

La journée de Juillet fut si pure, si parfaitement heureuse que, toutes querelles oubliées, nous pûmes croire assurée la paix du monde et de notre demeure. Comme la nuit tombait, comme nous nous promenions, dans le parc, il arriva qu'en passant sous le sapin bleu, les cheveux de la jeune fille se trouvèrent pris dans la ramure. « Il me semble, dis-je en l'aidant à se dégager, il me semble que c'est un signe. »

Quarante années l'an prochain! Et, mesurant ce long cours de vie, ce long cours d'actions et de pensées, de douleurs et de joies, je songe à ces fleuves qui traversent des nations, mais dont la source, à l'origine, est si fraîche et si secrète qu'elle contient juste assez d'eau pour désaltérer les colombes.

CHAPITRE VII

UN RELAIS SUR LA ROUTE DE L'EST. TRAVERSÉE DE LA FORÊT NOIRE. DE L'INTELLIGENCE GERMANIQUE. FÊTE POPULAIRE A NUREMBERG. UNE PENSION DE FAMILLE. JEUNESSE ALLEMANDE. MAGIE WAGNÉRIENNE. PARADE MILITAIRE. PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LE MONSTRE.

A peine dissipées les dernières fumées de la fête, je partis pour l'Allemagne.

Je venais de passer en Sorbonne le deuxième certificat de licence : un certificat d'histologie. De notre professeur même, qui s'appelait M. Chatin, il ne me souvient que peu; mais j'avais appris beaucoup de choses que je devais, par la suite, mettre à profit. Mes études médicales allaient un train normal et c'est un sujet sur lequel je reviendrai bientôt. Ma santé se trouvait éprouvée par des efforts non certes discordants, mais divers. Mes compagnons de l'Abbaye ne me refusaient point relâche. Et donc je partis pour l'Allemagne dans le dessein principal d'y entendre jouer les opéras de Wagner.

Je devais faire le voyage avec Victor Michel, jeune germaniste de mérite qui faisait partie du clan Adain et que j'avais rencontré pendant mon séjour à Danjoutin. Michel habitait Nancy, avec sa mère et sa sœur. Il avait été convenu que je m'arrêterais à Nancy une couple de journées, pour y voir les amis de mon ami et, singulièrement, le poète Léon Tonnelier qui entretenait la flamme des belles-lettres dans la métropole lorraine.

Je revois parfois en songe le petit appartement où vivaient les Michel. Je retrouvais, là aussi, la mère-servante au front chargé de nuages, les tourments d'une vie austère, étroite, mais nourrie d'espérance, le labeur de jeunes esprits, soucieux de quelque ascension. Tous les amis de mon jeune temps ont, comme moi, connu l'ombre inférieure et ses ferveurs secrètes, tous ont gravi les mêmes pentes, tous ont murmuré, chanté, crié pendant l'effort : « Plus de lumière! Plus de lumière! »

La sœur de Michel était une fille instruite, étrange d'humeur et de santé précaire. Quand elle s'adressait à mon ami, elle l'appelait « frère! » avec un accent pénétré, pathétique. La première nuit de mon bref séjour, elle eut sans doute un rêve et se prit à crier. La voix de la maman s'éleva dans l'ombre,

ensommeillée, pleine de tristesse, et prononça des paroles de calme. De ma chambre, j'écoutais sans le vouloir, retenant mon haleine, touché du désir, d'ailleurs sans autre carrière que celle du rêve, de comprendre ces destinées étrangères que j'étais en train de frôler, presque au vol. C'est une idée qui ne m'a jamais abandonné tout à fait. Vingt fois le jour, alors même que me voici accablé de soucis exténuants, je ne peux m'empêcher, si je vois vivre et souffrir un être, de chercher des solutions, de penser, de dire : « Que peut-on faire? Que puis-je faire? » Je ne suis pas si naïf que de confondre avec la bonté cette propension que j'ai et que j'avoue. C'est souvent le réflexe bien naturel du médecin, c'est plus souvent encore un effet de ce besoin que j'éprouve d'apporter de l'allégement aux autres pour jouir sans honte de ma propre paix.

Michel me fit rencontrer son ami Léon Tonnelier qui goûtait alors, à Nancy, une honnête renommée. C'était un homme à cheveux gris, dont le visage respirait la courtoisie, la bénignité. Il vieillissait dans un emploi obscur et ne s'en plaignait qu'avec beaucoup de décence. Il aurait pu, pour sa consolation, invoquer Stéphane Mallarmé; mais il cherchait visiblement des exemples dans des régions du Parnasse tempérées et accessibles. A le voir, à l'entendre, je découvris pour la première fois un des drames de la vie intellectuelle en France. Sans répit, chez nous, la province produit des hommes favorisés par les dons, par le talent, parfois par le génie; mais elle manque trop de rayonnement pour les retenir et les réchauffer. Il leur faut ou s'étioler sur place, ou venir à Paris chercher le climat déterminant. Nous avons, à l'est, à l'ouest, au sud, au nord, d'excellentes écoles de médecine et des centres non médiocres de recherche scientifique; mais c'est surtout à Paris que les lettres créatrices trouvent, en définitive, la température convenable. Mistral a tenté de réveiller un monde assoupi et son cas échappe à la règle. L'exemple de Francis Jammes n'est pas non plus démonstratif : sa gloire, éclose en province, s'est épanouie dans les serres parisiennes. J'en dirai autant de Giono et, bien qu'il soit fortement assis sur les bords de son Léman, j'en dirai autant de Ramuz.

Au cours des entretiens que, cette année-là, j'eus avec Léon Tonnelier, j'éprouvai pour la première fois l'étonnement et l'estime que m'inspirent toujours les lettrés quand ils n'entendent ni quitter leur terroir ni renoncer, malgré l'absence d'échos, à chanter dans leur solitude. Pendant les années de l'occupation allemande, beaucoup de petites revues ont

ainsi tenté de vivre en province et de garder quelque jeu, dans la géhenne générale. J'ai fait alors tout ce qu'il était en mon pouvoir pour les assister dans leur âpre effort. J'ai fait ainsi, avec l'espoir que les animateurs de ces revues allumeraient peut-être de beaux feux qui survivraient à nos malheurs et qui retireraient à Paris une part de ses exorbitants privilèges.

Cela dit, à propos des lettres, je n'oublie pas qu'en cette année 1907, la ville de Nancy jouissait d'une véritable vogue pour tout ce qui touchait aux arts mineurs de la décoration, de la verrerie et de l'ébénisterie. Gallé, qui venait de mourir, Majorelle et leurs disciples avaient répandu par le monde une foule de modèles dont s'étaient saisis les imitateurs. Les travaux des imitateurs et parfois même ceux des maîtres nous ont vite fait sentir que le goût n'est ni dans la matière, ni dans la forme et ni même dans la rareté, mais peut-être dans un bonheur de l'esprit; si bien que le goût ne se publie point, qu'il ne souffre pas la recette et que, même éclatant aux yeux, même reconnu de tous, il demeure encore, entre toutes les qualités d'une œuvre humaine, la plus brillamment labile.

Nous n'en étions pas, en ce printemps de notre vie, à philosopher sur le mode sceptique, et comme Victor Michel me montrait avec complaisance les meubles d'acajou, les « pâtes de verre », les fers forgés et les bronzes, j'admirais d'un cœur allègre.

Tout cela dura bien deux jours et nous prîmes la route de l'Est. Je revis Strasbourg et le Rhin; puis, sac au dos, nous abordâmes la Forêt Noire.

De cette Allemagne qui nous a fait tant de mal, qui a souillé tant d'êtres dans le monde, anéanti tant de richesses humaines, détruit en nous et hors de nous tant de substance, de cette Allemagne je voudrais parler aujourd'hui et plus tard, non sans doute avec sérénité, mais du moins avec équité. De cette Allemagne démesurée, je voudrais du moins parler avec mesure.

Mon frère, poursuivant son apprentissage des langues et son expérience des affaires, après deux années passées à Londres était allé se fixer pour quelque temps à Dillingen, en Prusse rhénane. Je lui avais rendu visite et j'avais, avec une ardente curiosité, regardé, comme peut le faire un très jeune homme, les comportements de ce peuple. J'avais, en revenant d'Autri-

che, pendant l'année 1906, parcouru la Bavière, le Wurtemberg, le duché de Bade. Mon désir de connaissance n'en était pas apaisé, mais avivé. La notion de voisinage, à laquelle de puissants moyens de locomotion sont en voie de retirer son caractère impératif, pesait encore sur nos pensées : l'Allemagne était le plus massif de nos voisins immédiats, le plus pressant, le plus inquiétant. Elle avait remporté, sur notre patrie, une victoire militaire très mortifiante et nous autres, jeunes hommes d'un siècle nouveau, cherchions à éluder cette mortification en marquant pour les entreprises militaires un beau dédain, ce qui n'avait d'autre effet que celui d'un stratagème dialectique. L'Allemagne venait non pas d'offrir mais d'imposer au monde deux grands hommes, Nietzsche et Wagner, qui tenaient dans nos pensées une place évidemment considérable et que nous considérions, en fait, avec complaisance. Il m'arrivait de songer qu'après d'inévitables manifestations de puissance temporelle, ce peuple allait soudain changer de jeu, s'imposer à l'univers par la vertu de l'intelligence. C'était rêverie d'enfant : il y a, dans la gloire des armes, un principe d'entraînement et de vertige qui ne trouve accomplissement que dans la catastrophe. Je pense encore, parfois, que si l'Allemagne, au début du siècle, sous l'impulsion de quelque homme de génie — qu'elle semble tout à fait incapable de produire et de reconnaître — si l'Allemagne avait entrepris de conquérir le monde avec des forces purement spirituelles et pacifiques, elle serait aujourd'hui non pas cette nation misérable et honnie que nous voyons maintenant à terre, mais un empire omnipotent que tous les peuples admireraient, consulteraient, s'efforceraient d'imiter.

En proférant sa sentence rigoureuse, en affirmant que l'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie, Bergson a sans nul doute visé cette forme d'intelligence inflexible, obstinée, aveugle, sourde, stérilement calculatrice que je suis bien obligé d'appeler l'intelligence allemande, avec le sincère désir qu'un certain nombre d'Allemands soient dépourvus de cette funeste sorte d'intelligence, pour l'honneur futur de leur patrie.

Nous avions donc décidé, Victor Michel et moi, de traverser la Forêt Noire à pied. Notre bagage était mince et le voyage fut rafraîchissant. Nous allions par petites étapes, suivant un itinéraire capricieux, au gré de notre fantaisie. Michel possède et manifeste volontiers une faculté généreuse, celle de l'enthou-

siasme. Il a le verbe aisé, la voix légèrement zézayante. Comme il était alors ivre de son travail et de ses connaissances, il m'introduisait, chemin faisant, à Gœthe et à Schiller. Aux heures de lassitude, abandonnant les régions alpestres de la littérature germanique, il redescendait au niveau de la grammaire. J'avais fait des études humanistes qui ne comportaient qu'une langue vivante, l'anglais. Je n'ai pas le sentiment des langues étrangères et la langue allemande en particulier me procure, à l'audition comme à la lecture, un véritable malaise organique. Nous prenions parfois un peu de repos sous les arbres, à mi-côte; Michel me nommait les choses et les êtres en s'abandonnant à de belles digressions philologiques. Je rêvais, couché sur le sol et poursuivant de l'œil les nuages entre les aiguilles des pins. Jamais si généreux maître n'eut élève plus indolent. Parfois, saisi du démon de l'irrévérence, je me relevais sur un coude et murmurais, la voix mince : « En somme, toi, mon cher, que sais-tu? Tu sais l'allemand, rien d'autre. C'est très dangereux. Si l'Allemagne, demain, venait à disparaître, ma foi, tu ne saurais plus rien. » Cher Michel! Il était toujours offensé par les sorties de cette espèce. Il avait bien raison.

Le soir venu, nous couchions dans de petits hôtels propres où nous mangions des aliments non point délicats, mais plantureux. Cent fois, par la suite, j'ai vu l'Allemagne à table et j'avoue que peu de peuples montrent leur appétit avec cette sorte de candeur.

Quelques jours plus tard, nous étions à Nuremberg. C'était alors une cité puissante : le voyageur, las de contempler les œuvres d'art, pouvait entendre tout le jour le grondement d'un peuple ivre de sa force, ivre de ses fringales. Lors de ce petit séjour que nous y fîmes, se tenait, dans la plaine, aux portes de la ville, une grande assemblée foraine, une volksfest comme disent ces gens. Nous y allions, à la nuit, non pour participer le moins du monde à cette joie qui nous demeurait terriblement étrangère, mais pour essayer d'en comprendre la démarche. Les tramways arrivaient à la file sur ce champ de plaisir; ils répandaient leur charge à même le sol et repartaient vers la ville, l'un touchant l'autre, comme les chenilles processionnaires. L'enceinte de cette kermesse était formée par les tentes et les baraques des brasseries de toute la Bavière. Dans l'espace libre qu'elles réservaient et qui était fort grand, on apercevait une prodigieuse accumulation de manèges, de cirques et de ces

appareils qui servent à secouer, à triturer, à faire sauter et volter les misérables êtres humains.

Des orchestres et des orgues mécaniques répandaient sur cette foule en délire des torrents de musique hurlante. La lumière n'était pas épargnée dans cette orgie de toutes choses : ce n'étaient que phares tournants, réclames convulsives, flammes de Bengale, pièces d'artifice. Recrue de mouvement et de cris, la foule allait s'asseoir par grappes sous les futailles des brasseurs. On voyait là de ces bedaines qui réclament chaque jour trente litres de boisson. Des armées de saucisses grillées succombaient dans la ripaille. Les fumées des rôtisseries s'élevaient parmi les lueurs d'incendie. Tout cela se montrait sans commune mesure avec ce que nous avions vu dans les fêtes de nos villes. Tout cela nous semblait monstrueux, un peu dégoûtant, un peu obscène, et somme toute ingénu dans le gigantesque. J'éprouvais les sentiments que connait le petit Poucet entre les orteils de l'ogre. Nous reprenions le tramway, non certes conquis d'aucune façon, mais bien plutôt saisis d'horreur, comme Faust au sortir de la taverne.

Nous nous arrêtâmes, deux jours plus tard, toute une soirée à Bamberg. Nous retrouvâmes là, non sans allégement cette Allemagne médiévale qui n'a pas encore fini de tromper les esprits confiants.

Le lendemain, nous étions à Berlin. Michel y connaissait une pension de famille où il avait pris soin de faire retenir notre chambre. Elle était Alt Moabit, en face le kriminal Gericht, dans un quartier aéré dont je n'ai pas mauvais souvenir.

Berlin était alors une ville sans caractère mais où se trouvaient du moins ménagés de grands espaces libres. La circulation n'y était point excessive. On pouvait, plutôt qu'y flâner, s'y promener à l'aise. Notre pension était tenue par une veuve à cheveux moitié roux, moitié gris que tout le monde appelait, en souvenir de son époux, selon la coutume allemande, Frau Doktor Graemer. C'était une Prussienne de stricte obédience, prête à couper ses tresses couleur de carotte argentée s'il avait fallu les donner pour construire une arme nouvelle, nécessaire au salut du Reich. Elle nous regardait, nous autres jeunes Français, avec une bienveillance tantôt dédaigneuse et tantôt maternelle, mais elle ne nous traitait pas mal. Sa fille, en revanche, avec ses cheveux d'un blond pâle, ses traits durs, son rire insultant, ne cherchait en

aucune manière à céler l'espèce d'aversion qu'elle éprouvait à notre égard. Après le déjeuner, qui se prenait assez tard, les pensionnaires, presque tous étudiants, garçons et filles, se levaient et défilaient devant l'hôtesse pour lui serrer la main en prononçant les mots d'usage : malhzeit! Fräulein Graemer se cachait à peine pour grimacer et nous contrefaire : les Allemands, selon sa pantomime, saluaient la face vers le sol et les Français en redressant indiscrètement la tête. J'avoue que, pour mon compte, j'aime voir qui je salue.

Au nombre des pensionnaires, se trouvait un jeune Espagnol nommé Eduardo, que la fräulein avait dès longtemps confisqué pour son usage et choisi comme fiancé. Le pauvre garçon ne disait pas le contraire; mais, saisi parfois d'un accès d'indépendance, il nous attirait dans un coin et donnait libre cours à ses sentiments véritables en chantant, d'une voix dramatique, *la Marseillaise* et *Carmen*.

Nous disposions, Michel et moi, d'une grande chambre. On m'y avait dressé mon lit sur un sopha. Heureux temps où je dormais bien partout. Un autre jeune Français vivait à la pension. Il s'appelait Blanc et se préparait à la carrière universitaire. Le temps que nous ne passions pas en ville, au musée ou à l'Opéra, je le dépensais volontiers avec les jeunes Allemands de la maison Graemer. Les occasions de rencontre, au vrai, n'étaient point comptées. Nous prenions de la nourriture au moins cinq fois par jour. Il m'arrivait de dire : « Ici, vous ne mangez pas. Vous vous coupez l'appétit. » Ils écoutaient ces critiques bénignes et riaient d'un air inquiet, puis ils retournaient à leurs entretiens favoris qui roulaient sur de filandreux problèmes philosophiques. Dès le second jour de notre arrivée, je proposai gravement de faire des réunions pour y dire librement des choses sans importance, proposition qui fut jugée entachée du plus mauvais esprit français. Les réunions du pensionnat se tenaient ordinairement sur une petite terrasse couverte que l'on appelait la loggia et où nous prenions du café avec des Butterbrot. J'étais l'objet d'attentions particulières de la part d'une grande fille nommée Fräulein Zachler qui me proposa plusieurs fois de l'accompagner au Tiergarten ou aux expositions. Ce que voyant, Eduardo me poussa derrière une porte et me dit charitablement : « Ne vous y trompez pas : elle veut seulement de vous des leçons de français gratuites. » Je n'avais pas la moindre envie de prendre les choses autrement.

De bonne heure, le matin, nous partions en ville, et, à

peine sur le trottoir, nous fourrions les mains dans les poches de nos pantalons, attitude spécifiquement française que je ne considère certes pas élégante et qui avait le mérite de déchaîner les sarcasmes de la fräulein.

J'allais à l'université retenir des Studentplätz, ou places d'étudiants, pour les représentations de l'Opéra. Je me rappelle que, dans ce temple de la culture, les murailles des lieux retirés étaient couvertes de graffiti que je me faisais traduire par Michel et qui contenaient des invitations à Sodome et des offres d'un caractère absolument spécial dont la teneur me scandalisait. C'était le temps où les maîtres de la jeunesse, en Allemagne, représentaient Paris comme le lieu de toutes les dépravations.

Quand, le soir, nous n'allions pas au théâtre, Mme docteur nous emmenait au Grünewald. Ces promenades ne manquaient pas d'agrément. Nous étions plusieurs jeunes hommes et presque autant de demoiselles. Nous prenions un métro aérien qui nous menait, en quelques tours de roues, au milieu de belles collines boisées. Frau Graemer tirait de son sac les inévitables Butterbrot. Nous prenions la collation assis sur la bruyère. Alors la lune se levait et les demoiselles allemandes, saisies toutes ensemble d'un accès de lyrisme, montraient l'astre, inclinaient la tête sur l'épaule et soupiraient en chœur. J'étais, à de tels moments, saisi de belles rages que nos surréalistes d'aujourd'hui ne désavoueraient peut-être pas. J'avais amené de Paris, dans ma poche fessière, un petit revolver avec une bonne provision de cartouches. — Heureux temps où l'on pouvait se promener à travers les nations en portant sur soi une arme à feu. — Je brandissais ce revolver et en tirais quelques coups vers le ciel pour interrompre les effusions sentimentales de ces demoiselles, ce qui, je veux bien le reconnaître, était une solution inspirée par Ubu et dont les mobiles secrets échappaient à nos camarades. Fräulein Zachler me considérait avec un air de reproche et me disait, la voix pénétrée de mélancolie : « Décidément, vous n'aimez pas la nature. » Je répondais, imperturbable : « Non, Mademoiselle. »

Un soir, nos camarades masculins tinrent conciliabule et vinrent nous prier, avec forces courbettes, Michel, Blanc et moi, de participer à la petite beuverie de vin qu'ils allaient organiser pour le jour du 2 septembre, anniversaire de Sedan. Nous refusâmes tous ensemble avec une froide fureur. Ils

étaient sincèrement navrés et ne nous cachèrent pas que nos raisons leur échappaient.

Trois fois par semaine, à l'Opéra, avaient lieu les représentations wagnériennes qui se trouvaient l'objet principal, mieux même, le seul objet de mon séjour. Fidèle à mes habitudes parisiennes, j'arrivais au théâtre une bonne demi-heure d'avance, c'est-à-dire à quatre heures et demie. Il me fallait bien tout ce temps pour me recueillir, pour me préparer. Si mesuré que nous fût l'argent, je répugnais aux Stehplätze. Non, je ne voulais pas rester debout toute une longue soirée : il me fallait mettre mes muscles en vacances, être tout oreilles et tout esprit. Nos précautions bien prises, nous étions, en général, au premier rang du paradis. Sur le coup de cinq heures, le chef d'orchestre levait son bâton et le vieux mage, ressuscité dans l'ombre, exerçait sur nous ses prestiges. Il m'est arrivé, depuis, d'entendre cette même incantation s'élever dans bien des villes du vieux et du nouveau monde et je pensais avec douleur, avec colère, à ce grand peuple stupide qui n'a jamais compris quelles étaient ses vraies victoires, ses seules victoires.

Le spectacle se terminait à dix heures, ordinairement. Nous allions dans un de ces bars automatiques appelés alors Aschinger, du nom de leur propriétaire, manger une tranche de jambon et boire une mesure de bière. Puis, dédaignant les petits omnibus semblables à des diligences villageoises, et tirés par un seul cheval, nous revenions à pied, à travers les places désertes, nous traversions le « peu profond ruisseau » qualifié la Sprée et nous chantions, l'un après l'autre, les thèmes de notre vieux mage. Qui, mieux que lui, avait prévu le danger de l'or, la mort du héros, le déclin des dieux, le fragile triomphe de l'amour?

Alors Berlin fut secoué par une grande parade militaire. Cela se passait par une belle matinée de l'été finissant. Nous étions là, dans la foule, trois jeunes Français goguenards. Et la foule nous regardait en souriant, naturellement. Et puis la troupe arriva, venant du champ de manœuvre. C'était l'ancienne armée, celle du premier Reich. Elle était encore marquée par le souvenir des gloires napoléoniennes. Elle montrait encore des Alexandrins mitrés, des hussards à peaux de panthères, des timbaliers à cheval, des Ulhans tout semblables à ceux de nos cauchemars d'enfants. C'était l'ancienne armée, avec les casques d'argent, l'empereur serrant les doigts

sur un gros sceptre doré, le prince impérial caracolant et distribuant des sourires. C'était l'armée des casques à pointes, des bottes, du pas de parade; mais c'était pourtant une très horrible et très haïssable machine humaine. Nous ne savions pas que, trente années de suite, cette machine allait épouvanter le monde, le mettre à feu et à sang, changer le sens de la vie, corrompre à jamais toute joie. Nous ne savions pas tout cela, mais nous le sentions quand même; aussi quand l'empereur passa, nous, les trois jeunes hommes français, sans nous être concertés, nous décidâmes de ne pas nous découvrir et même de détourner la tête.

Alors, la foule allemande, cette foule souriante et bonasse, se prit soudain à gronder, à montrer les dents de telle manière que nous dûmes prendre la fuite, tous les trois, sans nous retourner, et puis nous mettre à courir.

Je revois la petite rue déserte, la petite rue aux maisons de briques où nous pûmes reprendre haleine et réfléchir un instant sans pourtant comprendre encore que nous venions, pour la première fois, d'entrevoir le monstre et de l'entendre mugir.

MERCVRIALE

LES LETTRES

LITTERATURE DE GUERRE. — Les expériences de la dernière guerre ont été beaucoup plus diverses que celles de 1914-18. Elles ont, en outre, et à des titres divers, retenti plus profondément dans l'esprit, dans la vie de ceux qui en ont subi ou recherché l'épreuve. Au combattant, au prisonnier, au civil envahi qui sont les personnages classiques de toutes les guerres, sont venus s'ajouter cette fois les Français qui avaient quitté leur patrie pour mieux la défendre (et quelques-uns d'entre eux, pour la fuir) ; les résistants et les maquisards qui refusèrent la défaite et entreprirent la libération bien avant que les Alliés vinssent apporter l'appui décisif de leurs forces ; les prisonniers et les déportés politiques, rares survivants des tortures, des fusillades et de cette lente et mortelle dégradation concertée dans les camps ; les victimes racistes, objet d'une haine furieuse, de massacres sans précédent et de toutes les plus sadiques inventions de la science mise au service d'une barbarie dont la domination universelle était la fin et la cruauté calculée le ferment et le moyen.

Les conditions mêmes de l'événement étaient nouvelles. Non seulement la terreur et la tyrannie faisaient l'unité de l'Europe dans la crainte, la souffrance et la ruine, soulevaient le monde entier, menacé dans sa liberté et sa civilisation, et forçaient l'homme à la victoire s'il voulait assurer son salut. Mais, en France même, beaucoup de patriotes à courte vue et de nationalistes hargneux découvraient devant le péril commun, la solidarité des nations. Des partisans, jusqu'alors acharnés les uns contre les autres et séparés en outre par une ignorance mutuelle, apprenaient, en refusant ensemble la soumission, qu'un fond commun les unissait, que le besoin de la liberté, l'amour de la patrie et la fierté d'être homme n'étaient l'apanage ni d'une classe ni d'un parti, ni d'une attitude devant Dieu, et que des idéologies contraires pouvaient être à l'envi gonflées de levains vivifiants et armées de règles efficaces. En travaillant ou combattant ensemble pour une même cause, des hommes hostiles ou méfiants se reconnaissaient en se connaissant, se joignaient dans l'estime, se confon-

daient dans l'amitié. De nouveaux rapports de pensée et de nouveaux rapports humains s'établissaient, sur lesquels on pouvait espérer voir se fonder un avenir dont les données, sans proprement se simplifier, eussent été mieux définies. A la confusion des idées, des esprits et des hommes, au relâchement des consciences et des mœurs, on pouvait croire que se substitueraient les éléments d'une permanence et d'une exigence nouvelles, bases d'un Etat renouvelé.

La défaite, d'autre part, soudaine, totale, inattendue, soulevait une immense et anxieuse interrogation, forçait l'examen de conscience. Devant une destruction si radicale, chaque Français se devait de rechercher et de peser sa part de responsabilité. La honte subie s'aggravait de la honte pire d'avoir mérité cette injure. Le régime qui suivit ne faisait qu'alourdir encore le remords et l'humiliation, prolongée de la servitude à la servilité.

Ici encore, des distinctions s'établissaient, que l'autre guerre n'avait point connues. Si des Français, dans la métropole, se révoltaient contre la tyrannie du vainqueur et, à l'instar de ceux de Londres, prenaient les armes, ou sabotaient, ou multipliaient les écrits clandestins, ou rassemblaient des renseignements pour les forces françaises libres et les Alliés, d'autres Français demeuraient passifs, d'autres se soumettaient de bon gré, et, par un choix délibéré — où la conscience n'avait guère de part — acceptaient de servir, comme s'ils les avaient appelés, les maîtres qui s'étaient imposés.

Jamais tant de souffrances, et si diverses, n'avaient frappé un peuple; jamais ne s'était établie, au contact de l'épreuve, une telle distinction de valeurs; jamais l'homme n'avait eu meilleure ou pire occasion d'établir sa grandeur, de toucher le fond de sa misère, de laisser voir nue sa bassesse; jamais tant d'interrogations, essentielles et urgentes, ne s'étaient posées à l'angoisse humaine; jamais le choix n'avait été plus pressant ni plus dramatique. La France, l'Europe, l'univers; les rapports de la personne et de la société; la liberté et la justice; la condition humaine : tout était remis en question, devait être pesé, résolu et transformé en acte.

On aurait pu croire que, de cette conjuration de tous les grands mobiles, surgirait une littérature complètement renouvelée et, par l'accent, l'intensité, l'ampleur, élevée à l'échelle de ce qui s'était passé et de ce qui allait ou devrait se passer. Une littérature héroïque, tragique et dynamique, consciente de sa mission séculaire, qui est d'élucider et de vivifier, de peindre et de persuader, de dégager de l'événement son sens et ses conséquences, de l'établir dans ses rapports; ou, au besoin, de lui donner un sens, d'en forcer les effets, d'en crier les rapports. Car l'événement n'est qu'une donnée confuse, qui vaut ce que valent les interprétations qu'on en fait et l'usage qu'on en tire. Qu'il suive des lois déterminées, nul n'en doute, encore qu'on dispute sur le

code qui les régit et le législateur qui en a établi la rigueur : mais ces lois nous demeurent inconnues.

L'écrivain se trouvait en face de son sujet : l'homme, comme jamais il ne lui avait été donné de le saisir. Qu'en a-t-il fait?

●

Nous avons toute une littérature de récits, dont il ne faut point faire fi. Ces témoignages d'une expérience personnelle, même s'ils se bornent à raconter, sans autre prétention, ce que l'auteur a vu ou subi, possèdent tout au moins une valeur documentaire, beaucoup plus riche qu'en 14, parce que les expériences, je le rappelais tantôt, ont été beaucoup plus diverses. Les soldats de 14 n'avaient guère à s'instruire en lisant les souvenirs de leurs compagnons de tranchées; tout au plus, l'expédition des Dardanelles apportait-elle un peu de pittoresque facile et d'exotisme à bon marché. Cette fois, tout est nouveau à tous. Les souvenirs d'un aviateur comme Jules Roy sont aussi étrangers à un maquisard que ceux d'un prisonnier de guerre aux compagnons du colonel Rémy. Et André Frossard, enfermé dans la prison du Fort-Montluc, n'a pu apprendre qu'en sortant l'épopée de la libération.

Pourtant, toutes ces expériences si distinctes se frôlaient constamment. C'est un hasard qui, de deux amis, associés dans la lutte clandestine, faisait de l'un un maquisard, de l'autre un déporté; qui faisait s'envoler l'un d'eux à Alger quand l'autre partait pour Neuengamme dans un wagon à bestiaux. Un perpétuel va-et-vient d'avions ou vol de parachutes établissait une liaison continue entre les Français du dehors et ceux de l'intérieur.

Mais la plupart de ces ouvrages ne dépassent pas l'aventure personnelle. On ne voit guère d'œuvre proprement littéraire — je veux dire, non point qui soit littérature mais qui domine son sujet. C'est dans la poésie qu'il la faudrait aller chercher, soit dans l'approfondissement humain et divin de Patrice de La Tour du Pin derrière ses barbelés, soit dans l'éclat des poèmes qu'Eluard ou des chansons qu'Aragon projetaient comme des brûlots des souterrains de la clandestinité.

Le roman, moins encore, a donné sa mesure. Ceux qu'a inspirés la guerre — et il en est d'excellents — ne sont, en réalité, que des souvenirs artificiellement parés des attributs de la fiction. Le propre du roman, qui est création par le dedans d'êtres distincts, ne trouve nulle justification dans des ouvrages où le portrait remplace mal la création, car le portrait est toujours limité dans sa pénétration et extérieur dans sa présentation; en outre, subordonné, et contraint par une certaine exigence de faire ressemblant. La connaissance nuit à l'invention, car la connaissance d'autrui est toujours incomplète, et les rapports qui lient le peintre à son modèle ne sont point de ceux qui lient le romancier à son héros. L'un interroge, l'autre suscite; quand l'effort du peintre

est de percer un secret, celui du romancier est de partir du secret et de laisser s'épanouir le germe qu'il a lui-même et délibérément semé. L'univers de la guerre est trop dense, trop immédiat, trop imposé pour que le mémorialiste, faussement mué en romancier, puisse s'en évader et recomposer lui-même son propre univers, dans lequel seul pourront naître et vivre (et dès lors, librement) ses propres créatures.

Ici, comme à travers les âges, la guerre pourra devenir un lieu et un temps respirables pour des êtres imaginaires et vrais, quand elle aura rompu sa prise. N'oublions pas — sans parler de *Guerre et Paix*, incomparable exemple — que les meilleures pages sur la guerre de 14 sont celles du *Prélude à Verdun*, écrites bien des années plus tard, par M. Jules Romains, qui n'avait jamais combattu. Pour le moment, un écrivain ne peut pas créer un vrai roman sur la guerre, parce que d'abord il ne peut pas délivrer sa propre présence.

●

S'il me fallait choisir les livres où l'expérience de la guerre a porté les meilleurs fruits, les plus comestibles si l'on veut et les plus nourrissants, c'est aux ouvrages des moralistes que je me référerais.

Ils ont fait moins de bruit que les autres, ils n'ont pas attiré l'attention des jurys littéraires; ils sont sans doute de moindre vente. C'est là, pourtant, que l'on rejoint de plus près l'excellent. Je veux dire : là où les vraies questions sont posées, l'accent le mieux mis sur l'homme, l'intensité la plus grave.

Je ne puis m'étendre sur chacun d'eux, mon dessein n'étant pas ici de parler de livres mais de commenter des ensembles. Il en est cinq, cependant (et sans doute en existe-t-il d'autres) qui me paraissent, dès maintenant, relever de l'histoire, c'est-à-dire apporter, au delà des impressions particulières, un témoignage permanent, et qui, par la prise de conscience dont ils sont l'effet, rejoignent le général.

Deux d'entre eux, les plus anciens par l'écriture, datent de 1940. Un philosophe, Jacques Maritain (1), de l'exil où la guerre l'a surpris, un historien, Marc Bloch (2), dans la résistance métropolitaine, se sont penchés, avec une lucidité, une anxiété passionnées, sur les causes de la défaite. Non par un scrupule stérile : pour discerner l'essentiel et en tirer des leçons. Je ne sais s'il faut admirer davantage, chez ces deux grands esprits, l'étonnante pénétration des raisons profondes de la défaite, ou la hauteur de vues qui leur a permis de « comprendre » dès le premier moment du désastre, ou la dure franchise qui ne recule devant aucune explication; le souci de servir — c'est-à-dire, d'abord, de mettre

(1) Jacques Maritain : *A travers le Désastre*, Editions de Minuit, 1942.
(2) Marc Bloch : *L'Etrange Défaite*, Soc. des Editions Franc-Tireur, 1945.

au jour — la vérité; ou la réussite de cette incroyable entreprise que tout eût fait croire prématurée. Le livre de Jacques Maritain, écrit en Amérique, a été répandu clandestinement en France dès sa publication. Celui de Marc Bloch n'a paru que l'an passé; pour nous faire regretter davantage l'admirable esprit qui avait su le concevoir quand tant d'autres étaient encore terrassés. En juin 1944, Marc Bloch était fusillé par les Allemands, après des années de lutte clandestine. Après sa vie, sa mort, après sa mort, cette œuvre dernière portent le même témoignage.

Les livres de Gabriel Audisio (3) et de Pierre Bost (4) sont le reflet d'une réaction plus personnelle. L'amorce, chez Audisio, d'une expérience spirituelle à laquelle un séjour à Fresnes a donné le branle, et dont les résonances se sont amplifiées depuis. Chez Bost, l'histoire d'un refus : refus d'accepter pour vrai l'univers auquel on prétendait le réduire, dans son camp de prisonniers. Mais de quelle amertume ce refus n'est-il pas marqué! Car cette année « dans un tiroir », c'est l'image de toute la vie. « Faire semblant, c'est une méthode de vie que je connais bien, et depuis longtemps. Mais il faut bien savoir qu'on fait semblant, et pourquoi. » Ce refus, pourtant, cette mise en réserve de soi jusqu'au moment où vous sera rendue la liberté, c'était le plus sûr moyen de se rendre invulnérable. Non point attitude pessimiste; attitude préservée qui, si elle écarte l'espérance, protège contre le découragement. « On ne peut rien faire pour les prisonniers, sinon leur rendre la liberté. » Libres, c'est à eux, alors, d'ouvrir l'autre tiroir...

Le dernier livre que je voudrais signaler est celui d'Emmanuel d'Astier (5). Moins un livre qu'une suite aux *Sept Jours* déjà publiés et qui relatent la vie du résistant, clandestin dans la métropole, messager à Londres et en Amérique, allant et venant d'une rive à l'autre de la Manche ou de la Méditerranée, avec le nonchalant dédain d'un touriste pour les risques à chaque instant suspendus sur sa tête.

Les *Sept Jours en exil* sont les souvenirs du ministre qu'il fut, à Alger. Ce moraliste-ci est un moraliste à la manière de Retz et non de La Bruyère ou de Montesquieu. Il voit, il peint, il croque, il mord; et chemin faisant, réfléchit. Exemple sans doute unique d'un homme à la fois profondément engagé, par son meilleur, et parfaitement dégagé; dédié, mais non pas dupe; ni de lui-même, d'abord.

Quand on est l'un des acteurs importants d'un drame-comédie-tragédie, il est extrêmement difficile de discerner ce qu'il y a de sérieux dans l'absurde, d'absurde dans le sérieux; plus exac-

(3) Gabriel Audisio : *Feuilles de Fresnes*, Editions de Minuit, 1945.
(4) Pierre Bost : *Un an dans un tiroir*, Gallimard, 1945.
(5) Emmanuel d'Astier : *Sept jours en exil*, Jacques Haumont, 1946.

tement, de distinguer l'essentiel de l'accessoire et de savoir sourire sans jamais se tromper. Il y faut d'abord une lucidité intérieure qui ne va pas sans être quelque peu déprimante; puis une sûreté dans la vue, que risque de troubler le moindre ressentiment. Or, on a l'impression que cet acteur-témoin est un juge désintéressé — qui juge moins d'ailleurs qu'il ne définit. Et qui réussit cette entreprise magistrale : de conserver le goût d'agir sans consentir de s'abuser; et de garder la foi, sans le soutien de l'illusion.

Louis Martin-Chauffier.

LES PETITS VAINCUS, par *Marcel Haedrich* (Ed. Bordas, 228 p., 140 fr.).

Marcel Bordas avait déjà donné pendant l'occupation, avec courage et habileté à la fois, *Baraque III, chambre 12*, où il avait noté ses souvenirs de captivité. Aujourd'hui il offre, dans *Les petits vaincus*, des notes, des portraits, des croquis, des fragments de journal, sur les années 1941-1944. Son mérite est d'y avoir consigné les aspects de « petits vaincus » de ceux qui voudraient maintenant se donner pour des héros ou de valeureux citoyens. Mais l'on peut regretter de trouver aussi parmi eux quelques gens authentiquement braves. Cela fausse les proportions. Il aurait mieux valu s'en tenir au seul revers de la médaille.

Malgré cela, on ne peut que se féliciter de la publication de ce livre, où l'on retrouve la verve du journaliste en même temps que l'esprit du moraliste. Car on peut dire que le livre de Marcel Haedrich appartient à cette grande lignée française dont le modèle reste les *Caractères*. — JEAN MORIO.

LE BLANC QUI S'ÉTAIT FAIT NÈGRE, par *René Guillot* (Sfelt, Collection « Escales », 235 p., 105 fr.).

Barail n'est pas un blanc qui s'est fait nègre pour protester contre le colonialisme. Il est simplement revenu dans la brousse comme on revient sur le lieu de son crime; c'est parce qu'il fuit les blancs et vit en bonne harmonie avec les noirs, que les autres colons en ont fait un « nègre blanc ».

Son histoire est un peu celle du village qu'il a rebâti à Dougouni; mais c'est beaucoup plus le heurt, dans un esprit déséquilibré, du bien et du mal personnifiés par le souvenir de Giraud et de Sidoine. Sans ses deux compagnons, Barail n'aurait rien été et M. Guillot n'aurait pas écrit son histoire. Assurément, on aurait pu s'en passer, mais il faut reconnaître que la lecture en est attachante, malgré une forme artificielle et un style assez plat. — JEAN MORIO.

LE LIVRE DE LA SAGESSE MALGACHE par *Elian-J. Finbert* (Robert Laffont).

« A Madagascar, a dit Paulhan qui s'y connaît, des princes furent élus rois, des rois étendirent leurs conquêtes pour leur science des proverbes. » Telle est la vertu du verbe, chez un peuple qui n'a qu'un mot pour signifier penser, dire et faire. Ses ancêtres avaient invente d'innombrables mythes pour expliquer le monde. Ces récits se sont perdus; mais les formules qui les résumaient se sont transmises sans défaillances. Et ce sont les proverbes ici assemblés.

La sagesse malgache s'accompagne d'un sens aigu de la couleur et de l'humour. Exemple: « Rien ne donne plus à réfléchir qu'un chauve en quête d'une paire de ciseaux. » Ou bien encore : « Un pauvre diable à longue barbe la brûlera un jour en soufflant sur son feu. »

Quand le Malgache dit : « Arbre élevé est haï du vent », comment ne pas penser à La Fontaine?

La sagesse authentique puise à la même source, l'homme divers et pareil en lui-même. « Ne cessez pas d'aimer les hommes, disent encore les Malgaches; l'humanité, c'est la richesse même. »

Sachons gré à M. Finbert d'avoir entrepris cette collection où d'autres recueils, inspirés d'autres pays, viendront s'ajouter à ce premier. Remercions aussi l'éditeur de son bon goût. Des ornements comme ceux d'Andrée Corbin, ocres, rouges et noirs, ne gâtent jamais un livre, même de sagesse. — R. PAYET-BURIN.

ION LE ROUMAIN, par *Liviu Rebreanu*, roman traduit du roumain, avec une introduction, par *Pierre Mesnard* (Plon, collection « Feux Croisés »).

Il y a plusieurs romans dans ce roman. Celui de l'instituteur Herdelea, besogneux et velléitaire, qui s'enflamme pour la patrie roumaine et la sacrifie au compte de son administration hongroise, parce qu'il a tout de même deux filles à marier. Celui de Belimg, le pope médisant, coléreux, peu chrétien mais toujours attaché aux intérêts de son Eglise et qui réussit à les servir magnifiquement. Il y a dix autres histoires qui se nouent dans ce petit village de Transylvanie, au temps où celle-ci était encore partie de l'empire austro-hongrois et impatiente d'en sortir.

Surtout, il y a Ion. Ion est un jeune paysan pauvre. Il n'a pas de terres et il en veut. C'est sa passion. Famille, femme, enfant, rien n'importe à son cœur que par rapport à la terre. Dans son ardeur farouche et innocente, c'est un monstre. Jusqu'au jour où il succombera lui-même à une passion plus humaine.

La lutte pour l'indépendance nationale, la lutte pour la propriété. Ce sont les deux thèmes du livre qui recouvrent de leurs voix puissantes les mille intrigues du village. La Roumanie d'aujourd'hui, où l'on distribue la terre aux paysans, est le lent résultat de ces désirs profonds. — R. PAYET-BURIN.

L'ÉTANG DE L'OR, par *Gaston Baissette* (La Bibliothèque française).

On lit, sous le titre, la mention : roman. Mais ce n'est pas un roman. Un poème plutôt. Quelque chose, à vrai dire, de difficile à circonscrire, sans précédents bien connus. Au mieux, une « enfance », comme on disait autrefois.

Mais l'enfance n'est pas exhumée à coup de laborieuses introspections. Elle est ramenée dans son milieu, l'Etang de l'Or, sur la côte provençale, et c'est l'étang qui est décrit avec un amour minutieux. Alors l'enfant qui l'a connu se retrouve tout naturellement au travers de cet étang dont les eaux lui ont fourni ses premières émotions et ses premières idées.

C'est la première fois, sans doute, dans notre littérature, qu'une telle ampleur est accordée à ce thème de l'étang. C'est sur les bords de son étang que l'enfant devra encore subir les épreuves et les étapes qui l'amèneront à sa condition d'homme.

A la splendeur des choses correspond parfois la splendeur du style. L'auteur n'y réussit pas toujours. Toutefois son livre est écrit avec un souci de pureté qui nous change heureusement du style boueux qui est devenu la règle un peu partout. — R. PAYET-BURIN.

LIVRES REÇUS : *Les 3 Demoiselles Colas*, par Claude Franchet (Aubier). — *Les Forces de la Nuit*, par Michel Lauret (Corrêa). — *La Quadrature du Cercle*, par Raymonde Temkine (Editions du Myrte). — *Le Printemps difficile*, par Bertrand Duché (Corrêa). — *Le Carrefour des Anges*, par Jean Guirec (Albin Michel). — *La Perle des Mirages*, par Louis Lavalade (Albin Michel).

LA POÉSIE

LETTRE A PAUL LEAUTAUD SUR LES POETES D'AUJOURD'HUI

Paris, 25 décembre 1946.

Cher Monsieur Léautaud,

Tout bien réfléchi, j'accepte la chronique de poésie moderne au nouveau *Mercure de France*. Vous l'avez dit : cela ne peut pas faire de mal à un jeune (plus si jeune), d'avoir tout d'un coup devant lui un public nombreux et mêlé — ce qu'on appelle « une large audience ». On écrit pour le *Mercure* comme pour soi, m'avez-vous dit encore, et l'on peut s'y passer la plupart de ses

fantaisies. Comme il n'y a de vrai que la liberté, je puis décidément tenter cette aventure.

Par exemple, mes co-jeunes vont blaguer en me voyant à cette place. Je risque, n'est-ce pas, de m'évanouir dans la poussière d'un autre âge. Eh bien, j'accepte ce risque, principalement à cause de vous, et l'avouerai-je, le fait d'être distingué pour cette tâche, à défaut de Gabriel Bounoure et de Marcel Raymond qui ne peuvent s'astreindre à une collaboration régulière, me flatte énormément. Je ferai de mon mieux pour que l'on ne regrette pas trop ces deux grands amateurs de poésie, qui ont formé le goût de ma génération, et pour vaincre ce voile d'oubli qui recouvre, au *Mercure*, un fond précieux. Il me semble qu'en soufflant un peu fort — tant pis si l'on renverse quelques quilles — les Maîtres du logis apparaîtront dans leur « lumière nature » comme au bon vieux temps du Symbolisme. Et ils ne manqueront pas de faire signe aux poètes du moment, feux follets ou grandes flambées solitaires, qui trouveront joie et réconfort à grossir la compagnie.

Je parle, bien entendu, de gens que vous ne supportez plus guère : de Rimbaud, de Mallarmé, de Verlaine, de Laforgue (dont je relis parfois le *Solo de Lune* pour me persuader qu'il vient *avant* Apollinaire et ses amis qui le conspuaient si bruyamment, et qu'il mérite au moins de demeurer *avec* eux devant la postérité). Et pourtant, vous les avez aimés, vous les avez servis plus qu'aucun autre, si j'excepte l'auteur du *Livre des Masques*. Mais comme Gourmont, vous avez pris le parti de la prose, sans trop donner d'explications. Il est entendu pour vous que l'art des vers est un sacré métier de fumiste, où chacun peut développer à outrance son penchant pour les contorsions. A l'époque où les bonnes habitudes faisaient force de loi, où mètre et rime obligeaient les poètes à un minimum de retenue, cela passait encore. Mais aujourd'hui, dites-vous, « ces gens-là ne savent plus écrire ». Ils n'ont même plus la force de sourire ou de larmoyer. Ils chuchotent entre eux, prennent des mines impossibles, et leurs tics sont si menus, si imperceptiblement nuancés qu'il faut être du bâtiment (un bâtiment fait en toile d'araignée), ou des cagots d'une espèce nouvelle pour prendre quelque intérêt à leurs manigances de confréries.

A propos de confréries et de rites secrets, je crois que le *Mercure* en avait de bonnes à l'époque où il n'était encore qu'un modeste recueil de littérature et d'art ». Souvenez-vous de Maeterlinck, de ses « noces de malades », de ses « anges de glace » et de ses « linges bleus sous la lune ». De la croyance en l'astrologie, de la science de l'héraldique et des théories pas mal chamboulées du Sâr Péladan. (Les lettres aux voyantes de nos surréalistes, ainsi que leur quête incessante du « hasard objectif » ont du sens au regard des excentricités de vos contemporains.) Et je ne men-

tionne même pas les cadets de Monelle et d'Urien, que nul n'a pris la peine de conserver en bocal, ni les chers disparus qui passèrent leur existence à porter sur un plan quasi industriel l'exploitation poétique des « correspondances » et des « illuminations ».

Adrienne Monnier, qui sait ces choses comme un généalogiste sur la place, me donne le vertige chaque fois qu'elle fait miroiter à mes yeux une quelconque parcelle — « fleurie d'encens et d'ivraie » — de la vaste prairie symboliste. A ce degré d'encombrement, je comprends que vous ayez perdu patience, et que ladite prairie, « à l'oubli livrée », soit retombée en friches. Je comprends que le *Mercure* tout entier, malgré le succès de Verhaeren, de Jammes, de Régnier, de Samain, ait pris le parti de la prose à votre exemple et à celui de Gourmont. L'ennui, c'est que cette décision semble irrévocable — elle est de date si ancienne! — et cela complique terriblement ma besogne. Pour défendre ma position, je me sens capable de toute la mauvaise foi du monde. Et puisque aussi bien je vous dois cette chronique, vous l'avez voulu, vous en pâtirez : au risque d'essuyer les joyeux éclats de votre colère (« Pour qui se prend cet étourneau? »), je vous choisis comme cible. Je fais de vous, si je puis dire, la victime élue de cet article préliminaire.

Quelle est au juste la raison, cher monsieur Léautaud, de ce mépris que vous affichez pour le poème? Il ressemble fort à de la misogynie. On jurerait que vous avez décidé que ces recherches cabalistiques de formes et d'idées méritaient une bonne fois le dédain que l'on témoigne aux coquetteries du sexe, du jour où l'on juge bon de ne plus s'y laisser prendre. Je pense qu'il y a du préjugé de votre part — préjugé qui vient, si j'en crois votre *Journal*, de ce que vous avez longtemps aimé l'amour, « l'amour, la poésie », comme dit Paul Eluard. Et vous vous êtes soudain reclus en prose par délicatesse (d'autres diront : par égotisme), persuadé que le sol y était plus ferme, et qu'il vous éviterait du moins toute blessure de sentiment.

Mais j'exagère, sans doute. Vous savez comme moi que ces histoires de glandes ne sont pas si simples. La nature litttéraire est plus ambiguë encore que la nature humaine, et il est impossible de la réduire à deux genres, qui s'opposeraient comme les sexes. Si nous couplons Balzac et Baudelaire, Stendhal et Rimbaud, Flaubert et Mallarmé, où est l'élément mâle, où est l'élément femelle? Question insoluble pour qui répugne aux horreurs de la psychanalyse appliquée aux œuvres de l'esprit. Elle se pose d'autant moins que ces trois poètes sont doublés d'écrivains émérites, et que leurs proses — contes, critiques, correspondances ou confessions — sont d'une qualité poétique souvent égale à leurs vers.

Mais j'y songe : votre retrait devant le poème ne viendrait-il

pas d'une certaine exécration de l'art moderne? Vous lui reprochez sans doute — et je vous entends rire d'ici — de ne rien exprimer qui vaille, de ne plus représenter quoi que ce soit. S'il en est ainsi, votre cas est grave, et peut-être désespéré. J'ai entendu parler d'un cas de ce genre, à Moscou. C'est celui du camarade Jdanov, secrétaire du Parti, que les œuvres dites d'avant-garde rendent malade, très malade — mais il reste tout de même en parfaite santé, et ce sont les auteurs de ces œuvres qui ne s'en remettent pas.

Pour vous, qui savez détester avec bienveillance, je me contenterai de relever ces vers de *La Jolie Rousse* :

Nous qui quêtons partout l'aventure
Nous ne sommes pas vos ennemis
Nous voulons nous donner de vastes et d'étranges domaines
Où le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir
. . . .
Pitié pour nous qui combattons toujours aux frontières
De l'illimité et de l'avenir
Pitié pour nos erreurs, pitié pour nos péchés.

Je suis sûr que votre ami Apollinaire était exceptionnellement sincère quand il vous exhortait ainsi à la patience, à ne pas préjuger trop vivement d'une œuvre qui paraît d'abord incompréhensible. A travers cette pathétique prière, on voit un pari s'ouvrir devant l'avenir, et dont l'enjeu est tout l'art moderne. Par ce texte et quelques autres plus doctrinaires, ce bon Guillaume a posé le drame des chercheurs de son espèce; il l'a posé comme une question de vie ou de mort, et l'on peut croire qu'il aurait vendu son âme pour le triomphe de ses pairs en peinture et en poésie.

En fin de compte, et comme Baudelaire au siècle dernier — car tout se tient, de Baudelaire à Rimbaud, à Mallarmé, à Jarry, à André Breton, et voilà pourquoi il faut considérrer la chaîne entière, de quelque anneau que nous partions — en fin de compte, Apollinaire semble avoir gagné la partie. En peinture cela saute aux yeux : il suffit de faire un tour au Salon des Artistes Français. Après avoir épuisé Cézanne et Van Gogh, les peintres académiques commencent timidement à accommoder les amis d'Apollinaire : Matisse, Braque et Picasso. Parmi toutes ces toiles, on ne trouve pas trace d'un bon portrait. Et pourquoi donc n'y a-t-il plus de bons portraits? A cela, on répond que la photographie s'est emparée de ce domaine, et que la photographie n'est pas l'art. Cette explication est peut-être valable en soi, mais le mystère reste entier. Et l'on n'imagine pas, aujourd'hui, l'équivalent d'un Fouquet ou d'un La Tour — sauf en littérature, et parce que vous existez, cher Léautaud, vous et quelques autres qui n'êtes ni peintres ni photographes.

Dans l'ordre poétique, le problème est pareillement inextricable. Comme en peinture, les sujets dignes de ce nom sont mystérieusement interdits. Il semble impossible de fixer une figure, une anecdote, un objet.

Fort bien, direz-vous, mais à quoi diantre servent tous vos poètes d'aujourd'hui? A rien. Strictement à rien. Et ils sont d'autant plus grands qu'ils refusent de servir. En gros, et toujours depuis Baudelaire, nous leur demandons de « trouver du nouveau ». Mais comment reconnaître le nouveau, puisque son propre est de ne s'être pas encore laissé voir, ni capter à plus forte raison? Ici réside un nouveau mystère, parfaitement clair à la vérité. Le matériau du poète moderne étant de l'ordre du jamais vu, il faut être très attentif lecteur, et donner sa confiance à qui en est digne. Voici le genre de raisonnement que l'on se tient en pareil cas : X est sérieux, il cherche, il semble sur sa voie. Moins exigeant envers lui-même, X aurait pu produire des œuvres à la remorque d'autres œuvres, déjà connues et estimées. Flatté de s'y retrouver sans peine, le public l'aurait instamment récompensé de son moindre effort. Mais il y a un obstacle : sa rigueur, promesse d'œuvre et source inépuisable de tourments. Le jour où l'œuvre est évidente (il se passe parfois des années), tout le monde se pousse du coude, et c'est à qui l'a découverte le premier. Ce que l'on oublie, ici, c'est que le but du poète, ou si l'on veut l'œuvre accomplie, importe moins que son cheminement, que cette gravité de longue haleine, que cette expérience solitaire, parfois tragique et tardivement féconde. Les noms de Pierre Reverdy (le seul compagnon d'Apollinaire qui échappa à son influence « fantaisiste », et qui pratiqua dans son œuvre le dépouillement cubiste mieux que les peintres de l'école) et de René Char (dont la fierté ne laisse rien ou presque rien subsister de l'œuvre : ce que nous lisons est la trace d'un caractère, le résidu d'une lutte incessante entre le moraliste et le poète qui sont en lui et qui tendent à se résorber mutuellement) illustrent ce cas limite. Aucun de leurs lecteurs ne peut se targuer de les saisir tout à fait : il en résulte un prestige étrange et grandiose — « obscur comme le sentiment ».

Je ne prétends pas, cher monsieur Léautaud, vous infliger la liste alphabétique des poètes d'aujourd'hui, avec une notice explicative pour chacun d'eux. L'orgueil charnel d'un enfant, d'un chef ou d'un exilé porté jusqu'aux limites du sacré par Saint-John Perse; la douceur hagarde et familière des êtres qui peuplent ce monde entre deux mondes de Jules Supervielle; la flamme transparente de l'amour qui vacille sans cesse dans le regard de Paul Eluard — vous trouverez excessivement pompeuse, sans doute, cette façon de désigner trois magies qui ont beaucoup de pouvoir, en ce moment, sur l'amateur de poèmes.

Il m'est plus facile de vous parler d'Henri Michaux parce qu'il est l'auteur de ce chef-d'œuvre de prose, *Un Barbare en Asie*, et il

vous plaira peut-être de savoir qu'il ne se lassse pas de relire Saint-Simon. En outre, il ne tient pas particulièrement à ce continent, il écrit vraiment pour lui, sans se soucier de faire de la poésie, et ses lecteurs le gênent plutôt.

Je crois que vous connaissez un peu Jacques Prévert et que son mauvais esprit vous est sympathique. Mais Antonin Artaud, André Breton, Michel Leiris? Ils ont écrit des poèmes, et aussi de vrais livres, à la fois forcenés et scrupuleux.

A une cinquantaine de noms près, interchangeables d'une époque à l'autre, vos soixante-treize *Poètes d'Aujourd'hui* (en trois volumes au *Mercure de France*) sont aussi les miens. Je constate qu'il y manque, outre Claudel et Péguy (que Jammes ne saurait remplacer), trois poètes en prose qui furent les véritables trouvailles de la maison. Il s'agit de Lautréamont, qui a bien grandi depuis Bloy et Gourmont, de Léon-Paul Fargue, dont les mots respirent et bougent, et de Jarry. Que pensez-vous d'Alfred Jarry? Je crois à son génie en dehors d'*Ubu*. Si je ne vous ai pas trop incommodé aujourd'hui, j'aimerais prolonger cet entretien avec vous, de vive voix, sur cet auteur curieux.

Justin Saget.

LES SPECTACLES

NOUVELLES PIECES NOIRES DE M. JEAN ANOUILH. — M. Jean Anouilh vient d'ajouter un tome à son théâtre publié, ce sont les *Nouvelles pièces noires* (1). L'une de ces nouvelles pièces, *Roméo et Jeannette*, était dans le même temps créée sur la scène de l'Atelier. Double occasion d'examiner comment s'oriente le talent d'un des jeunes écrivains à qui l'art dramatique d'aujourd'hui doit le plus.

Or, pour envisager d'abord *Roméo et Jeannette*, M. Anouilh nous a fait la surprise d'une pièce bavarde, gauche, ennuyeuse par endroits (je songe aux duos d'amour du troisième acte), qui ne fait que reprendre tous les caractères, les milieux et les thèmes qu'il avait précédemment traités, sans y rien ajouter qu'un pessimisme plus radical encore s'il se peut.

Il va sans dire qu'ici ce pessimisme n'est pas en cause. C'est une chose de débattre si M. Anouilh a tort ou raison dans la conception qu'il se fait de l'homme et du monde, une autre chose de juger, sur le seul plan de l'art, la façon dont il met ses idées en œuvre. A ce point de vue, *Roméo et Jeannette* marque un recul évident chez un auteur qui nous avait accoutumés à une si grande rigueur dans la conduite de ses pièces, et qui faisait généralement parler à ses héros une langue ferme et sobre. L'abus

(1) La Table Ronde.

des tirades, leur allure « littéraire » (au pire sens du mot) et l'aspect convenu de quelques-uns de ses personnages, singulièrement de ce Lucien qui joue dans la comédie le rôle classique du « raisonneur » (un raisonneur *noir* et c'est toute la différence), tout cela étonne et déçoit. L'artifice est si grand, et touche de si près aux racines mêmes de cet ouvrage manqué, que *Roméo et Jeannette* est médiocrement jouée par d'excellents acteurs. M. Jean Vilar, qui a du talent et l'intelligence de son talent, ce qui n'est pas le fait de tant de comédiens, ne parvient pas à rendre plausible l'amoureux possédé qu'il incarne. Avant lui, M. Jean Chevrier avait eu le rôle et l'avait rendu. Ni l'un ni l'autre ne sont responsables, mais le seul M. Anouilh, pour une fois incapable d'insuffler la vie et la vraisemblance à l'une de ses créatures. Sa mauvaise fille pure et souillée (la Sauvage de cette nouvelle pièce) n'est guère mieux venue, et Mme Maria Casarès, a bien du mal à légitimer son existence devant nous. Les seuls personnages qui tiennent debout sont ceux que nous avons déjà vus dans le répertoire de M. Anouilh, le père bohème et déchu, la mère étroitement bourgeoise. Depuis *Y' avait un prisonnier* (à ce point condamnée par son auteur qu'il l'a écartée de ses recueils de librairie), c'est la première mauvaise soirée que nous devions au jeune dramaturge.

Toutefois cette soirée n'est pas sans enseignements et il est bien clair que M. Anouilh n'a pas perdu d'un seul coup les rares qualités qui faisaient son prix. C'est donc qu'il subit une crise, et l'embarras même qui se révèle dans *Roméo et Jeannette*, les redites qu'il y accumule et jusqu'à ses erreurs techniques, témoignent de la profondeur du bouleversement qui se fait en lui. Sur le sens et la portée de ce bouleversement, les autres textes contenus dans le volume des *Nouvelles pièces noires* nous apportent des clartés qui ne sont pas négligeables. Outre *Roméo et Jeannette*, M. Anouilh y a rassemblé deux pièces non jouées, *Jézabel* qui est de ses débuts, puisqu'elle remonte à 1932, et *Médée* qui date de quelques mois seulement, avec l'admirable *Antigone* qui fit l'étonnante carrière que l'on sait dans le Paris de l'occupation.

Le contraste n'est pas petit, entre la plénitude ramassée d'*Antigone* et l'abondance diluée qui se remarque dans les trois autres fictions. Passons rapidement sur le cas de *Jézabel*, quoique l'auteur y laisse voir « à l'état naissant », comme disent les chimistes, cette obsession de la déchéance et de la pureté qui par la suite devait marquer si fortement son œuvre. C'est *Antigone* qui dans cette œuvre représente le premier grand effort de renouvellement, et cet effort s'est traduit aussitôt par une de ces réussites qu'on a coutume d'appeler *exceptionnelles*. Exceptionnelle, elle semble l'être à ce point que la pièce qui lui succède, *Roméo et Jeannette*, est ratée. Mais *Médée* est là pour prévenir les jugements téméraires,

et montrer qu'*Antigone* n'est point une exception. A coup sûr, les hauts problèmes qui ont commencé de hanter M. Anouilh environ 1942 n'ont pas cessé d'occuper son esprit, et je trouve dans *Médée* une explication sinon parfaite du moins vraisemblable de ce qui advient aujourd'hui; et non seulement vraisemblable, mais vraie, je le crois, du moins dans la mesure où il est possible de définir ce qui se passe dans l'âme d'un créateur qui, soit qu'il réussisse, soit qu'il échoue, n'a pas cessé de manifester la fidélité la plus authentique envers son démon intérieur.

J'imagine donc que les événements de 1940, et ceux qui ont suivi, ont exercé sur l'évolution de M. Anouilh une influence qui n'a pas fini de se faire sentir. Jusqu'alors ses pièces, si elles faisaient preuve d'une révolte généreuse contre l'hypocrisie de la société et l'avilissement où l'usure de la vie enfonce l'homme, n'allaient pas fort avant dans l'examen des principes et des causes. Sous l'empire des circonstances, il est certain que M. Anouilh s'est posé la question avec plus d'angoisse et qu'il a désiré d'y apporter une réponse plus générale. Faut-il laisser les hommes à l'anarchie de leurs tempéraments et de leurs passions? Vaut-il la peine de tenter d'introduire un peu d'ordre parmi eux, et ce faisant ne va-t-on pas détruire tout ce qui faisait leur beauté d'individus? *Antigone* nous apportait déjà sur ce problème quelques lumières cruelles et fortes. *Médée* n'est pas moins riche à cet égard. Rappelant par sa résonance la scène où Créon et Antigone s'affrontent, il y a dans cette pièce un dialogue entre Médée et Jason qui frappe l'esprit. « C'est toi, dit Jason à Médée, c'est toi qui as raison sans doute en disant qu'il n'est pas de raison, pas de lumière, pas de halte, qu'il faut toujours fouiller les mains sanglantes, étrangler et rejeter tout ce qu'on arrache. Mais je veux m'arrêter, moi, maintenant, être un homme. Faire sans illusions peut-être comme ceux que nous méprisions... Ces contradictions épouvantables, ces abîmes, ces blessures, je leur réponds maintenant par le geste le plus simple qu'ont inventé les hommes pour vivre : je les écarte. » Et un peu plus loin il assure qu'il se battra désormais, « humblement, adossé à ce mur dérisoire, construit de [ses] mains entre le néant absurde et [lui] ».

Par là Jason, par là M. Anouilh posent au fond le seul problème, qui est de tous les temps mais que l'écroulement actuel de l'ancienne société nous fait apparaître avec plus d'urgence et de crudité qu'à nos pères. Je ne dirai pas que M. Anouilh l'ait résolu, mais c'est déjà beaucoup de le circonscrire avec cette franchise et cette loyauté. Dans quel sens il se décidera finalement, nous l'ignorons encore. Son œuvre future nous l'apprendra le moment venu.

Et c'est ainsi que se justifie à mes yeux l'aventure de *Roméo et Jeannette* et son échec. Il est bien naturel qu'au milieu de sa

recherche et de sa méditation M. Anouilh se soit tourné vers ses anciens personnages pour y prendre appui, et pour se convaincre une dernière fois qu'il n'avait plus rien à attendre d'eux. Notez que si la pièce est mauvaise du point de vue de l'art dramatique, elle ne va pas sans ajouter une nuance à la pensée de l'auteur. Jamais il n'avait condamné l'amour-passion avec cette force, ni souligné la vanité des sentiments humains. Le titre même, qui parodie Shakespeare avec une dérision assez atroce, trahit son intention profonde. Inégal à son dessein en tant qu'artiste, éloigné de ce ton de bouffonnerie tragique qu'on eût rêvé pour une telle entreprise, il a du moins assuré son chemin, et peut-être cette opération était-elle nécessaire à la démarche de son esprit. C'est l'avenir qui le dira, et quelle que soit l'issue de cette crise où se trouve engagé M. Anouilh, je suis bien certain qu'il n'en sortira rien d'indifférent.

Francis Ambrière.

Plainte contre inconnu, de M. Georges Neveux (Théâtre Gramont). — Six plaignants envahissent le cabinet du procureur impérial dans une ville de Russie, en 1910. Ils viennent déposer une plainte contre Dieu, à titre symbolique, pour témoigner à la face du monde qu'ils n'étaient pas de mauvaise volonté, et que le malheur de leur vie ne vient pas d'eux. Après quoi ils se suicideront. Le procureur, aimable bourgeois frivole et jouisseur, essaie de leur remontrer que la société est bien faite et la vie pleine de satisfactions. Mais à mesure qu'il leur raconte sa propre existence pour appuyer d'un exemple sa démonstration, l'inanité de cette existence apparait aux autres et lui apparait à lui-même. Si bien qu'ayant découvert entre temps la chaleur de l'amitié et la fraternité humaine, les six visiteurs repartent joyeusement vers l'avenir, tandis que le magistrat demeuré seul pose le canon de son revolver sur sa tempe.

Tel est le dessin général d'une pièce qui compte parmi les plus fortes et les plus remarquables de la saison, tant par la noblesse de son inspiration que par la rare qualité, proprement dramatique, de nombreux passages. Si M. Neveux avait su conserver jusqu'au bout le ton et le rythme du premier tableau, l'ouvrage serait hors de pair. Quoiqu'il faiblisse vers la fin, il n'en confirme pas moins les dons éclatants de l'auteur du *Voyage de Thésée*.

Les nuits de la colère, de M. Armand Salacrou (Théâtre Marigny). — Contre le sentiment et la recommandation de Racine, tels qu'il les exprime dans la préface de *Bajazet*, M. Salacrou n'a pas hésité à mettre en scène des événements récents. *Les nuits de la colère* illustrent le long débat qui s'est institué sous l'occupation entre les partisans de la Résistance et ceux qui, par commodité, prudence ou calcul, toléraient l'occupant, ce qui les conduisait insensiblement à le servir.

M. Salacrou échappe aux périls d'un sujet si dangereux (esthétiquement s'entend) par la fermeté et l'économie de son action dramatique. Cette tentative curieuse est réussie dans les limites étroites que l'auteur s'était imposées. L'ouvrage est servi à merveille par Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault, Jean Desailly et Pierre Renoir.

Le Burlador, de Mme Suzanne Lilar (Théâtre Saint-Georges). — Une pièce sur don Juan : une de plus. Mais celle-ci, qui présente du fameux personnage une manière de justification psychologique bien moderne, a du moins le mérite de la force et celui du style. La vigueur en est étonnante chez un auteur débutant, et chez un auteur femme. Bien jouée par Mmes Mary Morgan et Jeanne Provost, honorablement servie par M. Maurice Escande dans le rôle de don Juan, cette pièce annonce un tempérament dramatique et fait bien augurer de Mme Lilar.

L'Aigle à deux têtes, de M. Jean Cocteau (Théâtre Hébertot). — Une reine révoltée, un révolutionnaire que la beauté désarme, et ce que la malice d'un politicien professionnel fait d'eux : des cadavres.

M. Cocteau a le goût des âmes exceptionnelles et des attitudes exaltées, mais son ambition insuffisamment nourrie de substance humaine ne lui épargne pas toujours, en dépit d'une certaine richesse du verbe, les pires écueils du théâtre à la Sardou. Mme Edwige Feuillère est bien belle, elle a beaucoup d'autorité. On lui souhaiterait de meilleurs prétextes, plus dignes de son talent. — F. A.

Farrebique. — Un ouvrier typographe parisien, originaire du Rouergue, cinéaste amateur depuis une bonne quinzaine d'années, et dont on connaissait déjà un documetaire éducatif soigné et parfait sur le tonnelier, entreprend de rendre intelligible la vie paysanne de son pays natal; il rédige un scénario non dramatique, on veut dire qui ne narre rien que de plausible, rien que de quotidien, rien que de banal, sans souci de construire une histoire : le grand père meurt, un enfant naît, on installe l'électricité dans la ferme; les quatre saisons passent sur le village. Ainsi est né et tel est *Farrebique*, de Georges Rouquier, le meilleur film français de l'année, un chef-d'œuvre, et l'œuvre justement couronnée par le jury du Grand Prix du Cinéma. Documentaire sociologique d'une exactitude, mieux, d'une vérité, dont le cinéma est avare; symphonie paysanne d'une grande beauté plastique; œuvre qui rompt complètement avec la routine et l'insanité du cinéma commercial; œuvre construite, accomplie; œuvre d'un jeune, — œuvre d'un maître.

La partie de campagne. — Ce film de Jean Renoir, demeuré inachevé, et monté, en l'absence du metteur en scène, par sa propre sœur, n'est pas sans analogies objectives avec *Farrebique :* c'est aussi un moyen métrage où la matière dramatique — tirée d'une nouvelle de Guy de Maupassant — n'est que le prétexte; c'est également une œuvre, et non un produit (une production, diraient les commerçants). Mais ces analogies sont toutes extérieures. C'est une reconstitution d'époque, picturalement inspirée de son grand-père, que Jean Renoir a tentée ici. La poésie de l'idylle parmi les barques, les saules et les chemins de halage s'y marie au réalisme implacable de Maupassant. Si l'on veut, comparée à *Farrebique*, la *Partie de campagne* n'est qu'un essai, mais combien séduisant! Il est vrai que l'auteur (qui a lui-même campé une silhouette d'aubergiste) a été servi par un assistant de premier ordre : c'était encore Jacques Becker, par un opérateur de bonne classe et qui est de sa famille, et généralement par une interprétation qui a su se plier à son dessein. On regrette quelques fautes de goût, et que l'œuvre n'ait pas été conduite à son terme.

Naissance du cinéma. — Roger Leenhardt, l'un des plus intelligents indépendants du cinéma français, a consacré un autre moyen métrage à la naissance du septième art. Excellent travail éducatif, qui vient à son heure, et qui est même le plus bel hommage qui ait été rendu aux pionniers pendant l'année du cinquantenaire. Roger Leenhardt a trouvé sa matière dans le premier des quatre ouvrages que Georges Sadoul a entrepris de consacrer à l'histoire générale du cinéma. Il a eu la bonne idée d'intégrer quelques primitifs à son propre film, tels qu'un dessin animé d'Emile Reynaud, et la *Sortie des usines Lumière à Lyon-Monplaisir*.

L'homme. — On dirait comme d'une conférence de Pierre Dac sur l'homme, conçue en termes laudatifs superlatifs hyperboliques paraboliques saugrenus, et brochant sur des images sordides, où les pieds sales appellent les chaussettes trouées et la brosse à dents le seau de toilette. Idée comique, mise en œuvre lamentable. Calembours du Café de Flore, calembours d'*Almanach Vermot*. Cette pénible et dégradante plaisanterie de M. Margaritis eût gagné à ne pas sortir du cercle de famille.

Les portes de la nuit. — Le dernier film de l'équipe Carné-Prévert, *Les portes de la nuit*, était attendu comme une somptueuse grande machine, comme le suprême événement d'une année cinématographique française déjà riche de quelques œuvres de bonne classe. Une distribution variée rassemblée à grands frais; la station de métro Barbès-Rochechouart reconstituée en studio; d'excellents artistes ou artisans du film, comme l'opérateur Agostini, le décorateur Trauner et le musicien Kosma. Coût : plus de cent millions. Pour quel résultat? Cette nouvelle œuvre, conçue dans le registre du réalisme féerique, qui paraît bien exprimer le mieux la commune vision du monde de Marcel Carné et de Jacques Prévert, accumule les mérites objectifs : l'atmosphère de la nuit parisienne est merveilleusement reconstituée; la musique de Kosma est jolie; le découpage technique est solide; les éclairages d'Agostini

tirent le parti le meilleur des excellents décors de Trauner; certains interprètes — Serge Reggiani, Carette, Bussières — sont excellents, si les autres sont ou médiocres ou franchement mauvais. Mais, encore une fois, pour quel résultat? Toute cette technique accomplie, tout cet art intelligent sont au service d'un scénario insensé, où l'humanité, à l'aide de ce plan de clivage commode : la résistance, est divisée en bons et en méchants, sans nuance aucune; et quant à la partie féerique, elle met en présence le héros et l'héroïne, qui se rencontrent dans un chantier de bois de la Villette faute de s'être rencontrés à l'île de Pâques, où ils ont manqué le rendez-vous du destin : c'est probablement la scène la plus ridicule de l'année cinématographique. Jacques Prévert est un excellent poète, comme cela commence d'être connu, dans un ton de cocasserie vengeresse et d'aimable ironie; mais ôtez-lui son guignol : il perd pied. Il y a plus grave : ce qu'on soupçonnait de longue date déjà est confirmé ici dans un terrible éclat : il ne sait guère construire une histoire. — JEAN QUÉVAL.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

LITTERATURE LATINE AU XVIe SIECLE. — De tous les ouvrages consacrés pendant ces sept dernières années à l'*humanisme* (au sens donné par Pierre de Nolhac à ce mot, qu'il créa et mit à la mode), il n'en est pas de plus important que celui qu'a publié sur la littérature latine de la Renaissance M. Paul Van Tieghem, connu jusqu'ici par ses travaux de littérature comparée et par ses grands tableaux de littérature moderne. Pour la première fois, en effet, tant en France que dans les pays étrangers, une vue d'ensemble nous est proposée, — et qui n'est pas une vue cavalière, mais sérieuse, ordonnée et docte — de cette effervescente et féconde période de littérature néo-latine, considérée dans les vastes perspectives de son ensemble et comme un phénomène européen. Sans doute il existait bien sur certains des néo-latins du XVIe siècle des ouvrages parfois fort savants et des études précieuses : les Anglais notamment ont enrichi à souhait notre connaissance d'Erasme, de Thomas More et de Jérôme Cardan; les Espagnols celle de Vivès; les Italiens celle de Cardan encore ou de Sannazar; des érudits allemands ont minutieusement accru celle des poètes Eoban et Lotichius; mais l'intérêt de ces travaux est fragmentaire, partiel, individuel. Les histoires de la littérature française du XVIe siècle, sauf celle de Calvet, où le regretté chanoine Morçay a écrit avec précision et avec goût deux chapitres sur les poètes néo-latins, sont muettes sur ce sujet ou le traitent négligemment. Erasme, qui est aussi grand que Cicéron (parmi les anciens) et comparable, parmi les prosateurs contemporains de langue française, au seul Rabelais, est passé communément sous silence. Jean Second, ce brûlant et pur poète, qui à lui seul égale Catulle, Tibulle et Properce, et qu'on peut mettre au-dessus de Ronsard, non seulement n'a suscité aucune étude vraiment digne de lui, mais encore n'a été que partiellement traduit. Les érudits français qui ont édité La Boétie, Du Bellay, Baïf, Belleau, Jodelle, n'ont jamais encore traduit ni étudié leurs

poésies latines; pourtant, chez le premier de ces écrivains, elles dépassent singulièrement en intérêt les œuvres françaises; chez le second, elles égalent — et ce n'est pas peu dire — tous ses autres poèmes. Salmon Macrin, pour citer ici l'un des premiers poètes français de langue latine, et exclusivement latine, du XVI[e] siècle n'a été l'objet ni de traductions sérieuses ni de travaux valables. C'est donc un vide que comble — ou que commence de combler — la vaste esquisse de M. Paul Van Tieghem, et c'est déjà le premier mérite d'un ouvrage, dont l'auteur indique lui-même l'intérêt lorsqu'il écrit dans la préface de son ouvrage ces justes lignes : « La littérature en langue latine de la Renaissance, une dans toute l'Europe civilisée en dépit des différences qui séparaient les races, les Etats, les langues et les littératures nationales, offre l'exemple, unique jusqu'ici et tel qu'on n'en reverra probablement pas d'autre, d'une littérature européenne internationale, fondée sur l'emploi d'une langue commune, due à la coopération consciente d'écrivains des pays les plus divers, qui se sentaient solidaires et qu'unissaient des goûts, des idées et des tendances littéraires semblables; destinée à un public de formation intellectuelle et de même culture; riche en œuvres de tous genres, qu'anime le souci de l'art, et qui s'efforce vers un idéal de beauté. »

Cette littérature latine de la Renaissance, opulente et diverse, est bien différente de la littérature du moyen âge, très souvent anonyme, d'ordinaire insensible à la forme ou à l'art, écrite communément dans une langue confuse, incorrecte et barbare. Les écrivains latins du XVI[e] siècle signent leurs écrits, beaucoup ont une personnalité, du talent, certains même du génie; tous, poètes comme historiens, auteurs dramatiques comme pamphlétaires, cherchent à faire œuvre d'art, prennent pour modèles les classiques de l'antiquité gréco-latine, et leurs ouvrages coexistent avec ceux qui, dans chaque Etat d'Europe, sont écrits dans l'idiome national. Même dans la France de Rabelais et de Ronsard, le latin reste, pour bien des auteurs, le seul idiome littéraire possible. Un Etienne Dolet, un Geoffroy Tory, un Salmon Macrin, un Turnèbe désavouent leur langue maternelle. En France, Paris, Poitiers, Lyon, Bordeaux et Montpellier sont des foyers d'humanisme latin. En Italie, Rome, la Rome de Léon X, Naples, avec son Académie protégée par les rois aragonais, Florence surtout, la Florence des Médicis et de ce *Studio* où Marsile Ficin commentait Platon et Politien Homère et Virgile, sont, avec la Ferrare des ducs d'Este, Padoue, Parme, Crémone, Modène, Milan, Urbin, sans oublier la Venise des Alde, les principaux centres de la littérature néo-latine. En Allemagne, Fribourg, Tübingen, Cologne, les universités jésuites de Vienne et d'Ingolstadt, comme les cités « intermédiaires » de Bâle et de Strasbourg, sont les creusets de ce même humanisme. Aux Pays-Bas flamands, Bruges, ville de Vivès, et la studieuse Louvain; en Hollande, patrie de Second de La Haye

et d'Erasme de Rotterdam, des villes comme Utrecht, Leyde, Deventer, sont des foyers puissants et rayonnants. Une élite nombreuse, faite de clercs, de bourgeois lettrés, de nobles instruits, accueille les *Adages* d'Erasme, l'*Utopie* de More, les *Baisers* de Second, les *Odes* de Macrin, comme les poèmes de Sannazar, de Pontan et de Vida, comme les ouvrages philosophiques de Vivès et les encyclopédies de Cardan, dont les nombreuses éditions au cours du siècle attestent le succès.

Dans l'insigne tableau qu'il nous donne de la littérature latine du XVI[e] siècle, M. Paul Van Tieghem répartit les auteurs par genres et les situe. On ne lui saura jamais assez gré d'avoir tenté une telle entreprise, et, en dépit des difficultés qu'elle comporte, de l'avoir menée à son terme. Naturellement, et selon le goût de chacun, on pourra reprocher à M. Van Tieghem d'avoir trop accordé à celui-ci, trop peu à celui-là : reste que le tableau dans l'ensemble est net, et les proportions justes. Je louerai notamment M. Van Tieghem d'avoir fait à Second, à ses imitateurs et à leurs disciples, leur belle et juste part. Je trouve, au contraire, qu'il met beaucoup trop haut Lotichius, que je viens de relire, pour m'en convaincre, tout entier, dans la petite édition procurée à Leipzig en 1676, sur les presses de Steinmann, avec une préface de Joachim Camérarius, et qui ne semble décidément avoir plus de facilité un peu lâche et souvent un peu plate que de personnalité et de vrai talent.

Je me permets de lui signaler l'omission regrettable et extraordinaire du milanais Cardan, qui ne fut pas seulement un médecin et un mathématicien de génie, mais l'auteur de ce *De subtilitate*, qui est un monument de savoir ingénieux, d'une autobiographie, qui est bien amusante (et que Montaigne eût aimée), de préceptes moraux adressés à ses fils, qui valent leur besant d'or, quand on songe que de ces deux fils si soigneusement et paternellement admonestés et avertis, l'un fut décapité à la hache pour avoir empoisonné son épouse, l'autre plusieurs fois emprisonné, banni ou interdit de séjour, pour avoir pillé ou volé avec effraction son propre père. Cardan, que M. René Dumesnil a omis aussi dans son *Histoire de la Médecine*, n'a vraiment pas de chance, lui qui fut aussi grand que Paracelse en médecine, aussi inventif en mathématiques que son élève Ferrari, et, par surcroît, un écrivain d'impulsion, dans ses mémoires ou ses ouvrages moraux, délicieusement vivant.

M. Van Tieghem n'a pas un mot non plus sur La Boétie, dont les *Poemata*, si hautement admirés de Montaigne, de Scévole de Sainte-Marthe et de Guillaume Colletet, me semblent pour leur ton, leur accent et leur art l'un des chefs-d'œuvre de la poésie latine au XVI[e] siècle, à mettre sur le même plan que ce chef-d'œuvre du discours français qu'est *La Servitude volontaire* ou *Le Contr'un*.

J'aurais su gré aussi à M. Van Tieghem d'avoir cité le cher Jacob Cats, Père Cats, *veder Cats*, comme disent les Hollandais, qui fut pensionnaire de West-Frise, ambassadeur en Angleterre du temps de sa république, et qui, entre autres occupations et ouvrages de toute sorte, prit le temps d'écrire au début du XVII[e] siècle, après un long séjour à Orléans, ce savoureux dialogue en vers ovidiens, *Officium puellarum in castis amoribus*, ou, comme dit la traduction française du temps « Le devoir des filles ès chastes amours » (« Maedchenplicht » pour les Hollandais), qui fit les délices de nos pères, tant par les emblèmes qu'il renferme que par sa bonhomie spirituellement grivoise, et qui, maintes fois réédité au cours des siècles, a été hautement loué par de bons connaisseurs en la matière comme Gruter et Heinsius et longuement commenté par Jacques Lidius, nouveau Muret de ce nouveau Ronsard.

Maurice Rat.

AUTOUR DE JEAN SECOND. — Quand Pierre Louÿs, il y a un demi-siècle, écrivait son poème fameux sur Jean Second :

Le battement du sein palpitait dans son vers, || Ses mots luiront vers nous comme des yeux ouverts, || Et l'odeur de la femme enchante encor son livre,

pouvait-il penser à la résurrection, de la tombe quadricentenaire où pleuraient trois Amours, du fervent poète des *Baisers?* C'est pourtant à ce renouveau que nous assistons, depuis qu'a été publiée, dans la collection des Classiques latins Garnier, une traduction copieusement annotée des principales poésies de l'élégiaque amoureux de Julie et du chantre voluptueux de Nérée, de Glycère et de Lycoris, tant aimé de Ronsard et de Goethe, et sur lequel Jean de Gourmont jadis écrivit des pages délicates.

En 1940, un poète doublé d'un érudit chercheur, M. André Blanchard, publiait (hors commerce) une étude prudente et savante sur l'*Itinéraire de Second*, démolissant certaines légendes comme celle du voyage en Tunisie, et permettant de suivre année par année, mois par mois, parfois jour par jour, le vagabond et ardent poète.

Ce mouvement d'intérêt autour de Jean Second a aussi amené un autre poète, M. André Berry, à traduire les vers latins d'un des meilleurs imitateurs de Second, Jean Bonnefon. On sait, en effet, qu'à la mort (à vingt-quatre ans) de Jean Second, une sorte de Pléiade posthume se forma, comprenant des poètes néo-latins admirateurs des *Baisers* et de l'*Epithalame :* Muret, Buchanan, Lernout (Lernutius), Van der Doës père et Van der Doës fils (Jean Dousa père et fils), Joseph Scaliger et Eufrenius furent les sept étoiles de cette constellation. Le chef-d'œuvre de ces *Basia* est, sans conteste possible, le *Livre des Désirs* de Jean Dousa père, dont les 21 petits poèmes sont un délice. Plus mièvres, avec des langueurs et parfois des longueurs dans leur concision, sont les 32 poèmes que Bonnefon a rassemblés sous le titre de *Pancharis* et qu'André Berry a traduits avec un goût sûr et une adresse certaine (Jacques Haumont, éd.).

Ainsi, et de plusieurs sortes, par les écrits qu'il inspire ou qu'inspirent ses disciples, se maintient ou s'accroît le renom de celui dont la gloire, au dire de Ronsard, « n'aura jamais défaillant », et de qui les *Baisers*, tant imités du chef de la Pléiade et de Du Bellay, Baïf, Belleau, Magny, Gilles Durant,

En ses vers coulent encore,
Plus doux que l'attique miel.

LES « BAGATELLES » DE NICOLAS BOURBON (Jacques Haumont). — M. Verdun L.-Saulnier, qui s'est fait connaître en quelques années par de nombreux travaux sur les écrivains du XVI[e] siècle, notamment sur les trois écrivains de l'Ecole lyonnaise, Maurice Scève, Louise Labbé et Pernette du Guillet, a apporté sa contribution aux études néo-latines en traduisant un choix des *Nugae* ou « Bagatelles » de Nicolas Bourbon le père (1503-après 1546), qui fut le précepteur de Jeanne d'Albret et un écrivain en vers latins fort apprécié d'Erasme,

de Scévole de Sainte-Marthe, surtout d'Etienne Pasquier. Malgré ces hautes cautions, Bourbon nous apparait à distance comme un excellent versificateur, mais non comme un poète. Son lyrisme est de convention, son enthousiasme est plat. Mais il fut un ardent renaissant, le premier néo-latin, ce semble, a avoir employé l'expression de *renaissance des lettres* (*litterae renascentes*); — et la traduction qu'en donne M. Saulnier, encore qu'elle dissimule mal le pauvreté de Bourbon et de ses bagatelles, est remarquable par sa précision.

HISTOIRE DE LA PLÉIADE (Didier). — Une note ne suffit pas pour rendre compte comme il se doit des quatre gros tomes de cette *Histoire de la Pléiade* publiée par M. Henri Chamard, éditeur critique des œuvres de Du Bellay et qui fut pendant dix-sept ans, de 1920 à 1937, titulaire à la Sorbonne de la chaire d'*Histoire littéraire de la Renaissance française*. Mais cette « somme » minutieuse, précise, savante et claire, pour artificielle qu'elle soit de par son objet même (car la Pléiade ne fut qu'une *idée* de Ronsard), mérite d'être signalée : l'ouvrage, purement livresque, asservi à la plus stricte méthode chronologique, tire de sa conception et de ses limites ses défauts et ses qualités. Celles-ci compensent ceux-là, et le probe et patient chercheur qu'est M. Chamard n'a pas démenti, dans cette « illustration » de la Pléiade, l'épigraphe qui ouvre le premier tome et qui n'est autre que la noble inscription du château de Ronsard : *Veritas filia temporis*. — M. R.

DE LAMARTINE A VALERY (Poètes français, II), par *Emile Henriot*, de l'Académie française (Lardanchet).

... En passant par Lautréamont, qui se trouve voisiner avec Sully Prudhomme : ce trait dit tout. Emile Henriot met sa coquetterie à tout comprendre. « Tout ce qui est de l'homme nous importe », dit-il à propos, justement, de Lautréamont. Amateur éclairé, il goûte également toutes les fleurs et tous les fruits des parterres les plus variés. Homme de goût; homme sans passion. On le devine réticent devant le mot de Baudelaire, qu'il faut être toujours ivre; il ne se cache pas d'ailleurs de répugner à tout ce qu'il y a en Baudelaire d'excessif et d'exceptionnel; n'est-ce pas là pourtant le foyer de son génie?

On évoquerait volontiers Sainte-Beuve, si l'imprudent éditeur ne l'avait pas déjà fait lui-même dans sa publicité. Ces articles de « Courrier littéraire » partent des données récentes, si souvent indigestes, de l'érudition littéraire, et ils les élaborent à l'usage des honnêtes gens, exigeants en matière de culture, qui n'ont pas le temps de se perdre dans les tâtonnements des laboratoires. C'est là, entre la science et le goût, une position médiane, un rôle de conciliation, qu'Emile Henriot tient avec un tact fort rare.

BIBLIOGRAPHIE STENDHALIENNE, 1938-1943, par *V. del Litto* (Arthaud, Grenoble).

Italien et Grenoblois, naturellement orienté vers les études stendhaliennes, M. del Litto prend la suite de Louis Royer, qui avait tenu sa *Bibliographie* pendant dix ans, de 1928 à 1937, jusqu'à sa mort. On trouvera ici, année par année, de 1938 à 1943, la liste des œuvres rééditées et celle des ouvrages et des articles sur Stendhal : un parfait instrument de travail. — S.

LES ARTS

Il faut revenir à ce critique d'art pour lequel le mot plastique avait pris une signification si singulière. Je dis singulière et je comprends bien pourtant comment le fait de donner une forme aux rêves de notre esprit ou aux perceptions de nos sens, au moyen de telle ou telle matière, puisse finir par se confondre avec cette matière elle-même. Cette évolution ne saurait constituer un bien gros scandale sémantique. Elle est même conforme au vieillissement normal de la plupart des mots, à l'affaiblissement des idées qu'ils représentent.

Il est fatal que la puissance de former finisse par s'identifier à ce qui est susceptible de recevoir une forme; il est fatal que l'acte créateur finisse par se confondre avec la chose créée. Nous aurions mauvaise grâce à chercher querelle à pareille évolution. Il n'y a de scandale que chez ce critique d'art qui ne sait pas que cette évolution s'est produite et qui croit naïvement que le mot plastique ne peut pas avoir d'autre sens que celui qu'il a pris depuis si peu d'années. Mais un homme averti peut prendre la place de notre analphabète des images. « Je sais, dit-il, que le mot plastique a d'abord désigné la puissance de former. C'est même le sens qu'il avait dans la philosophie scolastique. Mais nous ne sommes pas des intellectuels, nous sommes des créateurs. C'est volontairement que nous voulons donner à ce mot la signification que lui a permis de prendre un long usage. Nous ne sommes pas des ignorants, mais des gens lucides qui veulent laisser la première place à la matière sans laquelle rien ne saurait exister. Les arts plastiques ne sont donc pour nous que les arts d'un certain nombre de matières et de techniques. Tout le reste appartient au domaine de l'esprit. » Il suffit de ces quelques mots pour que le problème soit posé.

Posons donc qu'il peut y avoir deux conceptions des arts plastiques tellement opposées que l'on peut voir en elles la thèse et l'antithèse d'une même réalité. Pour la première, ces arts sont arts de l'esprit et leur rôle est de donner une forme à la matière. La seconde, au contraire, ne veut voir en eux que les arts de la matière elle-même et c'est dans cette matière et dans les techniques qu'elle détermine que doit être cherché son principe créateur.

Est-ce assez clair? Arts de l'esprit ou bien arts de la matière? Thèse, antithèse, entre lesquelles il nous revient de choisir, à moins que nous ne préférions un quelconque compromis. Mais personne ne paraît songer à chercher la synthèse de ce pur mouvement dialectique.

Personne, en effet, ne veut accepter cette opposition comme le reflet des contradictions et des richesses profondes de cette activité majeure qu'est la création artistique. Par ignorance ou par passion, chacun veut voir dans chacune de ces définitions une définition absolue. Alors qu'il est évident que nous sommes en présence d'une opposition dialectique, nul ne veut l'accepter comme telle. Ce qui n'empêche pas ceux qui ne veulent voir dans les arts plastiques que des arts de la matière de se proclamer matérialistes.

Matérialistes? Il suffit pourtant d'y regarder d'un peu près pour s'apercevoir qu'une telle conception, bien qu'en affirmant le primat de la matière, aboutit à une conception nettement intellectualiste. Car ni la matière, ni même la technique qu'elle détermine, ne saurait s'organiser d'elle-même en œuvre d'art, par un simple jeu des fatalités et des pesanteurs qui ne sont

aussi que des éléments matériels. Toute œuvre d'art est œuvre de l'homme. Le reste est merveille de la nature. Le chaînon intermédiaire existe sans doute et l'art égyptien, par exemple, nous a laissé des objets qui sont à la fois merveille de la nature et œuvre de l'art. J'ai tenu dans mes mains, voici quelques jours, un de ces cailloux roulés qui sont devenus animaux sacrés par une double complicité des hasards de la nature et des artifices de l'homme. Mais cette tortue, si vivante dans mes doigts, n'était œuvre d'art que par l'intervention humaine. Sans cette intervention, elle n'aurait été qu'une curiosité naturelle et je sais bien qu'elle n'aurait pas été ce qu'elle est maintenant, ce qu'elle est essentiellement, au delà du hasard et de cette chance infime de réalisation qui tenait uniquement à la statistique. Une chance sur des milliards, pour un caillou roulé, de devenir une tortue sacrée. Quelques coups de pouce ou quelques grincements d'outils et la proportion descend de façon vertigineuse. L'esprit de l'homme est passé par là. Nous sommes dans le domaine de l'œuvre d'art et nous en sortirons chaque fois que nous reviendrons au caillou roulé.

Chercher le fondement de l'œuvre d'art dans les chances et dans les fatalités de la matière, c'est donc encore engager l'esprit. Mais c'est l'engager de la façon la plus abstraite et la plus détachée de la matière elle-même que l'on puisse imaginer. Car une telle conception ne peut manquer de se constituer en système. Elle aura tôt fait de se détourner de la tortue pour nous proposer des objets qui ne vaudront plus que par les correspondances des couleurs et des volumes, de leurs proportions et de leurs équilibres. Ces jeux de la matière ne sont pas autre chose qu'une mathématique. Que peut-on imaginer de plus abstrait?

Le plasticien pour lequel l'art plastique n'est qu'un art de la matière, ne peut donc manquer de tomber dans la plus pure abstraction. Mathématicien des formes et des couleurs, il ira jusqu'au bout de son destin et ce pseudo-matérialiste aboutira nécessairement à l'art non figuratif. S'il sait ce qu'il veut, nous n'avons qu'à lui souhaiter bonne chance, comme à ceux qui prennent la mer. Dans quelques mois ou dans quelques années nous irons regarder ses statues ou ses tableaux. Mais que l'analphabète des images ne vienne pas nous endoctriner avec son primat de la matière... Il est trop clair que cette sorte de primat de la matière ne peut être qu'un primat de l'abstraction.

Car l'énergétique de l'art ne peut être cherchée ailleurs que dans l'homme.

André Chamson.

LA MUSIQUE

A PROPOS DE DEUX REPRISES : « *Padmâvati* », *d'Albert Roussel et « l'Etoile », d'Emmanuel Chabrier.* — A quelques jours d'intervalle, l'Opéra reprenait *Padmâvati*, du regretté Albert Roussel, et l'Opéra-Comique, *L'Etoile*, d'Emmanuel Chabrier, reprises opportunes, s'il en fut, et non seulement à cause de la valeur de ces deux ouvrages, si différents d'ailleurs, mais aussi parce qu'en ce moment même, elles peuvent l'une et l'autre exercer une influence bienfaisante sur les jeunes musiciens.

Je relisais à ce propos ce que Jean Marnold avait écrit ici même en 1923, au lendemain de la première de *Padmâvati*, et j'étais frappé tout à la fois de la pertinence de la critique et de la solidité de l'ouvrage, attestée dès lors par Marnold. Celui-ci constatait qu'Albert Roussel, s'abandonnant plus volontiers dans ce drame à son instinct naturel « usait avec une aisance logique des ressources les plus récentes de l'harmonie contemporaine », et « cette polyphonie d'accords vers laquelle tend invinciblement l'art musical et qui est son plus proche avenir ». Sans doute ce qui nous séduit aujourd'hui dans *Padmâvati*, n'est plus ce qui, alors, semblait si nouveau, même après le *Sacre*. Mais ce qui nous importe davantage, c'est que *malgré* cette recherche (et non à cause d'elle), Albert Roussel ait écrit une musique qui n'a point vieilli. De cela, Marnold semblait assuré aussi. Constatant que Roussel avait apporté de ses voyages en Extrême-Orient des formules modales, des *ragas*, utilisées dans *Padmâvati*, il avait su en faire l'armature d'une libre inspiration mélodique en accompagnant celle-ci d'une harmonie formée exclusivement des sons spéciaux au ragas exploités, le résultat, ajoutait-il, est d'une étrange beauté. De cet ensemble composite, où l'attention peut discerner les nuances de plus d'un quart de siècle de l'évolution musicale, naît cependant un amalgame homogène où la personnalité si tranchée du musicien assimile ces éléments hybrides et s'affirme dominatrice, même alors qu'un souvenir se devrait imposer à la mémoire (comme dans la danse chantée des femmes du palais, les Filles-Fleurs et *Sirènes*). Le motif de *Padmâvati* est une caresse qui laisse sous le charme et dont on est hanté. Et cette mélodie, organiquement harmonique, s'atteste du même coup plus favorable au développement des idées, et marque chez l'auteur, dans la cohérence des combinaisons purement musicales, un progrès qui ne peut manquer d'être fécond. La déclamation dramatique est d'une sobriété incisive, concentre une intense émotion. L'orchestration, verveuse, pittoresque, délicate ou puissante, est d'une maîtrise admirable. En vérité, *Padmâvati* est une belle œuvre, de haute envolée, concluait Marnold. Elle est d'une originalité exception-

nelle, et certes la plus remarquable, depuis *Pénélope*, que notre école française ait donnée au théâtre lyrique.

Eh bien, ces lignes écrites il y a presque un quart de siècle, sont très exactement celles qu'on pourrait écrire aujourd'hui à propos du chef-d'œuvre d'Albert Roussel. *Padmâvati* a résisté aux caprices des modes changeantes, aux courants qui, tour à tour ont entraîné les compositeurs et aussi les auditeurs. Ce pouvoir de durer, cette force convaincante, *Padmâvati* les doit à la sincérité d'un artiste qui ne se borna point à recueillir aux Indes quelques thèmes, quelques gammes déficientes, quelques *ragas*, mais sut, de ces éléments étrangers, parfaitement assimilés, et comme repensés, faire une œuvre originale. Certes, au premier acte, le chant du brahmane, d'une poésie si pénétrante, d'un parfum exotique si violent, n'est-il que la notation fidèle d'une mélopée entendue par Roussel à Tchitor. Mais avec quel à-propos, avec quel art, il a su l'employer! De quel contexte il a su l'entourer, la préparer et la faire suivre! Et puis, tant d'autres détails dans la partition nous ravissent aujourd'hui comme au premier soir! Ces chœurs religieux, ces danses hératiques du second acte, cette mort de *Padmâvati*, toutes ces trouvailles qui ne sentent point l'effort et semblent spontanément jaillies, alors que, nous le savons aujourd'hui, elles ont coûté tant de labeur, combien de mérites ne redécouvrons-nous pas dans cette *Padmâvati* dont nous nous étonnons qu'on l'ait si longtemps abandonnée! Reprise une première fois en 1931, elle n'eut qu'une courte série de représentations. Le public ne répondit point comme on l'eût souhaité à cet effort du théâtre. Mais le devoir des subventionnés n'est-il pas de persévérer dans les entreprises de cette sorte, d'imposer à l'attention d'une foule sollicitée par la facilité du médiocre les vrais chefs-d'œuvre modernes, aussi bien que les chefs-d'œuvre du passé? Il faut souhaiter que cette fois *Padmâvati* prenne au répertoire la place qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Je sais bien que *Pénélope*, qu'*Ariane et Barbe bleue*, ne sont point non plus des ouvrages qui « font recette », et qu'on a, de ce fait, tendance à les négliger. Ce n'est pas seulement *Padmâvati* qui est en cause, mais la défense de l'art musical français contemporain. Nous nous le devons à nous-mêmes; nous le devons à nos visiteurs étrangers, ne serait-ce que pour leur donner la preuve que notre musique est vivante et que nos théâtres ne se bornent point à des évocations de nos gloires anciennes.

La reprise de *L'Etoile*, à l'Opéra-Comique, n'est pas moins opportune. Il semble singulier qu'Emmanuel Chabrier soit encore à l'heure actuelle victime du préjugé qui fait regarder la musique gaie comme inférieure et même négligeable. L'Opéra-Comique a remis au répertoire *Le Roi Malgré lui* et *L'Education manquée*.

L'Etoile avait sa place auprès de ces deux ouvrages. Elle ne leur est point inférieure, en dépit de la médiocrité d'un livret, pas plus mauvais, en somme, que tant d'autres, et qui, lui, du moins offre l'incontestable mérite de servir de support à une partition d'un bout à l'autre exquise. N'eût-il écrit que cela, Chabrier resterait un des maîtres de la musique française, un des maîtres près desquels on est sûr de trouver toujours les meilleurs exemples, les plus utiles leçons. A l'heure où il semble que la musique dite légère attire de plus en plus les jeunes compositeurs, il n'est pas mauvais que ceux-ci soient mis à même d'entendre un ouvrage qui, non seulement par sa verve, par les trouvailles d'un maître profondément original, garde une fraîcheur extraordinaire, mais encore dont chaque page apparaît comme un exemple de parfaite adaptation de la musique aux situations dont elle est le commentaire et l'illustration.

René Dumesnil,

ARCHÉOLOGIE, ORIENTALISME

Les événements de 1939, est-il besoin de le dire, ont brutalement mis fin à l'activité des missions scientifiques qui exploraient alors les diverses parties du Proche-Orient. Maintenant que les communications reprennent peu à peu, le momen test venu d'établir un bilan de ce qui a été fait avant 1939, de ce qu'il est advenu des champs de fouilles français de 1939 à l'armistice, et de dresser un tableau des projets d'avenir.

Malgré les difficultés qu'eut à surmonter la France après la guerre de 1914, son effort en Orient se place au premier rang pendant l'entre-deux guerres. Consciente des devoirs que lui imposait sa présence comme puissance mandataire en des régions qui étaient depuis longtemps ouvertes à son influence, elle eut à cœur, non seulement de reprendre les travaux où elle en avait exécuté jadis, mais d'ouvrir de nouveaux chantiers partout où sa présence lui parut nécessaire. Nous avons rendu compte ici même des résultats de ces travaux à mesure qu'on pouvait les enregistrer, nous résumerons seulement la situation telle qu'elle se présentait en 1939.

En Syrie et au Liban, des nationaux de ces pays, ou des Français géraient les Musées, depuis peu fondés ou transformés, à Beyrouth, Damas, Alep, Lattaquié; un Institut français fonctionnait à Damas, installé dans le Palais Azem qui lui fournissait un cadre tout oriental, mais qui avait eu à souffrir des émeutes et de la révolte Druse de 1925. La France avait en outre organisé un Service des Antiquités à qui l'on doit l'inventaire des richesses archéologiques du pays et qui inspirait les recherches à effectuer. Deux explorations de grand intérêt avaient été entreprises sur la côte; l'une

dirigée d'abord par M. Virolleaud, puis M. Montet, enfin par M. Dunand, venait de conduire à bonne fin l'exploration de l'ancienne Byblos (Djebail) au nord de Beyrouth. Imprimant aux recherches un cours bien différent de celui des premières fouilles en surface du temps d'E. Renan (1860), les missionnaires appliquèrent au site la méthode de plus en plus répandue qui consistait à mener le déblaiement jusqu'au sol vierge, de façon à obtenir une vue générale des civilisations successives sur le point choisi, et l'on retrouva ainsi la Byblos néolithique, puis celle dont les rois acceptèrent la suzeraineté des pharaons, notamment sous Ramsès II, alors que jusqu'ici on ne connaissait que la Phénicie gréco-romaine. Peu avant le début des hostilités, M. Dunand avait entrepris l'exploration du site de Sidon (Saïda) où, au printemps de 1914, les sondages en profondeurs du Dr Contenau et de Macridi-Bey avaient atteint une couche de décombres répondant vraisemblablement à la ruine de la ville par les Philistins.

Au Nord enfin, à la limite de ce qui fut la Phénicie, MM. Cl. Schaeffer et Chenet avaient commencé en plusieurs campagnes à dégager à Ras-Shamra, près de Lattaquié, les ruines de la ville d'Ougarit. Moins égyptisante que Byblos parce que plus au nord, Ougarit se révèle davantage sous l'influence des peuples de l'intérieur, les Mitanniens, et des Egéens par suite de la proximité de l'île de Chypre qu'on voit de la côte par temps clair.

A l'est de l'Anatolie, L. Delaporte, dont on doit déplorer la fin tragique au camp de Dachau, faisait porter ses investigations sur un palais hittite, à Malatia, palais remanié dont les sculptures réemployées s'échelonnent de la fin du grand empire hittite (fin du XIIIe siècle) à l'époque assyrienne (IXe siècle).

En Haute-Syrie, M. Parrot était au Tell-Hariri, nom actuel de l'ancienne Mâri; la ville, près d'Abou-Kémal, fut de tout temps en marge de l'empire de Babylone, elle connut cependant une grande prospérité sous ses rois locaux, prospérité dont témoignent les vestiges de ses temples, de son palais de plus de cent vingt chambres où l'on a retrouvé statues, peintures et, trésor inestimable pour l'historien, les archives de ses derniers rois, datant de l'époque où la ville fut conquise par sa puissante voisine Babylone (vers 1800 avant J.-C.).

Plus à l'est, en Iran, deux chantiers de fouille étaient en pleine activité. Le premier, ouvert avant 1900, ayant fonctionné sans interruption, sauf durant les années 1914 à 1919, jusqu'en 1939, époque où M. R. de Mecquenm le dirigeait, est à Suse à l'ouest de Chiraz, colline gigantesque de ruines qui a révélé la civilisation élamite, dont les trésors archéologiques ont enrichi les musées du Louvre et de Téhéran, car Téhéran peut s'enorgueillir d'un musée moderne, élevé il y a peu d'années par M. A. Godard qui y dirige, pour l'Iran, le Service des Antiquités.

Le second, à Chapour, plus proche de Chiraz, était sous la conduite de M. G. Salles, maintenant Directeur des Musées de France, et de M. R. Ghirshman. Site prometteur puisqu'il fut la capitale d'un des plus grands et des plus anciens rois de la dynastie Sassanide (Sapor Ier, IIIe siècle de notre ère). D'un amas de matériaux écroulés, la mission a pu dégager les vestiges d'un temple du feu et d'un palais dont la décoration a subi les influences combinées de l'Occident et de l'Orient.

Tels sont, sèchement résumés, les principaux résultats qu'avait atteints la France en 1939 dans le Proche-Orient, car je réserve volontairement pour une autre chronique son œuvre en Afghanistan et en Egypte. Présente en ancienne Phénicie, en Asie Mineure, en Mésopotamie, en Iran, sur des champs de fouilles de caractères différents, elle était aussi présente en Palestine où les Dominicains de l'Ecole Biblique de Jérusalem ont tourné une partie de leur activité vers l'archéologie régionale.

Les années de guerre n'ont pas épargné ces efforts; la maison de la mission de Ras-Shamra, son matériel ont été pillés; le site de Mâri a connu semblable infortune; les tribus en dissidence ont infligé le même traitement à l'établissement de Chapour. Sur tous ces points il faudra reprendre le travail à pied d'œuvre, lorsque les conditions le permettront.

Mais où la chose s'avérait possible les liens ont déjà été renoués; à Malatia, MM. Cl. Schaeffer (qui vient de faire une campagne de fouilles en Chypre) et Viéra ont repris, ces derniers mois, les recherches inaugurées par L. Delaporte. A Suse, M. R. Ghirshman poursuit dès cette année l'effort de ses devanciers, et nous pouvons espérer entretenir sous peu les lecteurs du *Mercure* de l'enrichissement que ces fouilles nouvelles auront apporté à la connaissance des civilisations anciennes.

Dr. G. Contenau.

ALLEMAGNE

LA SITUATION DE L'EDITION ALLEMANDE. — Dans cette revue qui veut se consacrer essentiellement à « la chose littéraire » il nous a paru nécessaire d'étudier dès notre première chronique la situation actuelle de l'édition allemande. Au moment où celle-ci prend un nouveau départ, il faut faire le point, c'est-à-dire rechercher les raisons qui ont fait d'elle, de 1933 à 1945, un secteur particulièrement exposé de l'Allemagne nationale-socialiste et de l'Allemagne en guerre, examiner la situation qui en résulte pour elle, envisager enfin ses perspectives d'avenir. Cette première chronique ne saurait être exhaustive et nous ne manquerons pas de la

compléter, à mesure que des renseignements sûrs nous parviendront.

Dès 1933 l'édition allemande fut en danger. Nous ne prétendons pas, avec Thomas Mann, que tous les livres publiés en Allemagne depuis l'avènement du national-socialisme étaient souillés de sang, car des éditeurs, en effet, — et parmi eux il en est d'excellents — n'ont pas sacrifié au régime et ont réussi à sauvegarder dans leur production les droits de l'esprit; mais ils se sont heurtés à des difficultés croissantes et qui devenaient de plus en plus insurmontables. Ils ont trouvé un refuge, presque un alibi, dans les publications qui avaient la double chance à la fois d'échapper plus facilement à la censure et de ne pas tomber dans l'idéologie nationale-socialiste : œuvres classiques, souvenirs d'enfance, évocations d'un passé historique lointain, romans du terroir, etc.; ces derniers avaient même l'avantage supplémentaire de satisfaire au goût du régime pour tout ce qui touche à la terre; mais une production de ce genre est nécessairement limitée. D'autre part, l'activité des éditeurs devait être graduellement freinée par la pénurie croissante du papier, dont l'attribution permettait de contrôler et, dans une certaine mesure, d'orienter l'édition.

Ces difficultés furent considérablement aggravées par la guerre totalitaire, qui absorbait toutes les énergies du pays. Non seulement on ne pouvait admettre qu'un domaine de l'économie allemande, et un domaine aussi important que celui de l'édition, échappât au sort commun, mais on devait de plus en plus le considérer comme un domaine de luxe; le livre devenait un superflu dans la mesure où il ne servait pas le national-socialisme en guerre, un danger quand il risquait d'affaiblir le moral du pays et de l'armée. Veut-on un exemple authentique de l'attitude du national-socialisme vis-à-vis des éditeurs? Voici le cas, très éloquent, de Karl Rauch, qui avait publié des ouvrages français ou des traductions, notamment celle de *Terre des hommes*, dont il a vendu 125.000 exemplaires. Mobilisé, Karl Rauch participe à la « campagne de France » de 1940 dans un service de surveillance routière; il écrit des lettres très humaines, où il dit sa désolation de voir les villes bombardées et les populations en fuite, sa joie de pouvoir aider les malheureux et même éviter une fusillade collective provoquée par un simple malentendu, son espoir d'une collaboration véritable des deux peuples, sa volonté de consacrer le reste de sa vie à travailler à leur rapprochement pacifique. Il eut l'imprudence de les publier dans une revue allemande qu'il éditait : *der Bücherwurm* (le rat de bibliothèque) et des extraits en parurent même dans une revue française, sauf erreur la *Nouvelle Revue Française*. Mais ce qui servait la propagande allemande dans notre pays devenait, outre Rhin, une « intolérable francophilie », qui relevait du tribunal. Le 30 mars 1942, il fut déclaré coupable : il avait montré dans ses lettres qu'il consi-

dérait l'armée allemande comme une institution qui étouffait tout sentiment humain; il avait pris en face de la guerre et de ses conséquences une position nettement négative; il avait été tourmenté par les souffrances des Français en exode et les avait aidés de toutes ses forces; il avait découvert parmi les prisonniers français beaucoup de visages « racés », etc. A tous ces chefs d'accusation s'ajoutait la faute de n'appartenir à aucune organisation nazie. De plus, le tribunal, sans doute peu sensible à l'humour, ajouta aux considérants que le fait d'avoir travaillé depuis bien des années au rapprochement franco-allemand et de l'avoir reconnu au cours de l'interrogatoire, n'avait pu lui faire accorder le bénéfice des circonstances atténuantes. En conséquence, « au nom du peuple allemand », selon la formule sacramentelle, Karl Rauch était rayé de la liste des éditeurs; il fut ensuite exclu de la « chambre de presse du Reich »; on lui interdit toute relation, même personnelle, avec la France et les Français et toute activité journalistique.

Il y avait plus grave que ces jugements ridicules, destinés à être cassés par la victoire des Alliés; les bombardements détruisirent un grand nombre de maisons d'édition (les quatre cinquièmes à Leipzig, dit-on), et d'imprimeries, ainsi qu'une partie des stocks. C'est ainsi que le premier tirage du tome I de la grande édition de Hœlderlin fut anéanti, et nous ne citons cet exemple que parce que cette édition fut la dernière entreprise nationale dans le domaine de l'érudition scientifique. Aussi était-il impossible, dans la période qui précéda l'effondrement du régime, de trouver en Allemagne une édition complète de Gœthe ou même un de ces ouvrages qui apparaissaient quelquefois à la devanture des librairies de propagande; ils étaient de simples articles d'exportation.

L'édition allemande se trouvait donc, au printemps de 1945, dans une situation que l'on peut appeler catastrophique. Elle n'existait plus, manquant de locaux, de machines, de stocks, de personnel, de papier. Elle était entravée par les frontières économiques qui séparent et isolent les quatre zones comme autant de lignes de démarcation; elle ignorait quel régime lui appliqueraient les Alliés, qui d'ailleurs devaient, dans ce domaine plus que dans d'autres, procéder à une épuration préalable. En revanche, elle savait qu'elle avait devant elle une tâche immense et que, partant de zéro, elle pouvait orienter l'avenir. Les éditeurs étaient d'ailleurs pleins de confiance et d'ardeur, et les résultats obtenus en dix-huit mois peuvent les encourager.

Au début de 1946 l'édition allemande se trouvait en voie de réorganisation et un bulletin régulier :*Mitteilungen für den Buchhandel in der franzœsischen Zone* (Direction à Fribourg, Tennenbacherstr 4. Administration à Baden-Baden, Langerstr. 90) publiait tous les renseignements nécessaires : listes des éditeurs et

des libraires autorisés par les Alliés; réglementation administrative, nouvelles littéraires d'Allemagne ou de l'étranger, projets d'édition, etc. Nous y apprenons que le nombre des éditeurs qui ont reçu leur licence était, il y a quatre mois, de 132 dans notre zone, 189 dans la zone anglaise, 257 dans la zone américaine; pour la zone russe, la première liste vient de paraître : elle compte trente-deux noms. Nous voudrions citer les principaux ou les plus connus : Insel-Verlag (Leipzig et Wiesbaden); Kurt Desch (Munich); Herder-Verlag et Alber-Verlag (Fribourg); Mohr (Tubingue); Wunderlich (Tubingue); Aufbau-Verlag (Berlin); Dieterich (Wiesbaden); Piper-Verlag (Munich); Schott (Mayence); Kupferberg (Mayence); Rohwolt (Hambourg); H. E. Brockhaus (Wiesbaden); Cotta (Stuttgart); Bibliographisches Institut (Leipzig); Bœhlau (Weimar), etc. Il y a une véritable inflation de l'édition; de nombreuses maisons se sont créées, dont l'avenir nous dira si elles étaient viables et capables de rivaliser avec leurs aînées.

La licence d'éditer obtenue, les difficultés matérielles ne sont pas surmontées. La maison bien connue Walter de Gruyter estime qu'il lui faudra encore un an d'efforts avant d'entreprendre quelque publication. Au Herder-Verlag dévasté par l'incendie, il fallut installer des ateliers de fortune, démonter les machines et en nettoyer les pièces une à une pour les remonter ensuite et les remettre en marche; mais, en mars 1946, la maison travaillait de nouveau et pouvait offrir aux visiteurs les premiers livres sortis de ses presses.

Naturellement toute la production est contrôlée par les Alliés, en particulier les traductions, sur lesquelles se portent les éditeurs allemands, désireux de mettre à la portée d'un public qui en est avide, les œuvres que douze années d'un isolement plus ou moins complet ne lui ont pas permis de connaître. Pour la zone française c'est la section presse-édition (Baden-Baden, Ludwig-Wilhelm-Platz 4), qui a la charge de l'édition allemande. Nous voudrions répéter ici ce que nous avons déjà dit : autant nous nous réjouissons de voir publier des ouvrages religieux, les œuvres de Reinhold Schneider ou de Romano Guardini, autant nous souhaitons qu'on élimine tout ce qui ne relève pas d'une spiritualité élevée, car le papier gaspillé ne se rattrape pas. La valeur et l'efficacité de l'occupation française dépendent de son action culturelle; il importe que l'édition allemande de notre zone s'impose, elle aussi, par sa valeur littéraire et spirituelle.

C'est précisément ce qui permet d'envisager avec quelque optimisme l'avenir de cette édition. En Allemagne, déclarait un professeur d'Université, qui fut toujours un admirateur de la pensée française, l'esprit croît comme les chardons dans les champs; puis il ajoutait avec un sourire : et il est aussi épineux. La renaissance de l'esprit sera pour les Allemands la renaissance même

de leur pays, et la revanche pacifique de douze années d'oppression intellectuelle. On peut s'attendre également à voir naître une littérature susceptible de répondre aux questions que se posent des êtres qui ont tout perdu, même l'espoir : Pourquoi cela fut-il possible? Comment expliquer ce chaos d'événements, dont certains, par exemple les camps de concentration, furent la négation même de l'homme? Que va devenir l'Allemagne et quel avenir lui est réservé? On cherchera sans doute la réponse dans les œuvres des classiques, capables de prévoir l'imprévisible, dans les ouvrages de ceux qui maintenant vont penser et écrire pour tous. Mais ce que les Allemands attendent, c'est une réponse qui ne soit pas équivoque. Le principal effet de la propagande est d'avoir tué la propagande; elle a si bien rempli son rôle que les esprits, obsédés par son souvenir, la retrouvent partout; ils avaient perdu le pouvoir de penser, ils ont perdu aussi la possibilité de croire. Notre grande tâche, la mission qui attend les écrivains, c'est précisément d'apporter aux Allemands un message spirituel dont l'authenticité soit une promesse d'avenir. L'édition allemande est-elle en mesure de le leur fournir? Nous ne le saurons que peu à peu, au cours des années qui viendront. Mais nous pouvons dire que les éditeurs s'y emploient; nous en avons eu la preuve au cours de conversations particulières et nous l'avons encore dans les « Kulturbriefe » de Kurt Desch (Munich) qui promet d'être un des plus importants. Les derniers ouvrages de Wiechert (*Der Totenwald; der weisse Büffel; die Jerominkinder*), de Wolfgang Langhoff (*Die Moorsoldaten*), de Luise Rinter (*Gefængnistagebuch*); — des ouvrages d'auteurs nouveaux comme Lutz Neuhans (*Nach der zwœlften Stunde*); — des traductions de Gide (*Paludes; le roi Candaule*), Anouilh (*Eurydice; Le Voyageur sans bagages*), Baudelaire (*Mon cœur mis à nu*), Lorca, Dickens, Steinbeck, etc.; des éditions illustrées, des recueils de fables, de contes fantastiques, d'aphorismes; — une collection de documents européens, une série d'écrits sur « l'image de l'homme », un almanach théâtral. Et nous ne faisons que glaner dans un programme immense qui est en partie réalisé ou en voie de réalisation.

Si durement éprouvée que soit l'édition allemande, si grandes que soient ses difficultés actuelles, elle revit; et, forte d'un passé impressionnant, riche d'expérience et de qualités techniques, elle peut jouer un rôle essentiel. Elle fournira au peuple allemand, qui parfois s'appelait orgueilleusement « un peuple de poètes et de penseurs », les moyens d'expression dont il a besoin. Aux Alliés qui la contrôlent de l'orienter vers la liberté et la vérité, à nous de la suivre avec l'intérêt qu'elle mérite et l'objectivité que nous lui devons.

J.-F. Angelloz.

ÉTATS-UNIS

LE PHENOMENE AMERICAIN. — **Aucune éducation humaine, à notre époque, dans tous les domaines de la vie matérielle, intellectuelle et morale, que ce soit par influence ou par réaction, n'échappe au fait de l'Amérique. Nous sommes obligés d'en tenir compte à tous les détours de l'existence, sous la forme insidieuse qu'elle prend dans le détail de nos moindres activités, par exemple chez le fournisseur du coin, ou sous des couleurs plus voyantes, par exemple en littérature. La nécessité, non moins que la curiosité désintéressée, nous poussent donc à nous en faire une idée aussi claire et aussi complète que possible.**

Un tel effort vient d'être tenté par deux revues : *Les Temps Modernes* (août-septembre 1946) et *Esprit* (novembre 1946). On les lira toutes deux avec profit. Sous la plume d'auteurs français et américains, elles cernent le problème par des méthodes, ou avec un propos, en somme différents et qui ont chacun sa valeur. On n'a jamais tout dit sur un sujet aussi vaste. Ces deux livraisons ne font pas oublier un livre comme celui d'André Siegfried, écrit il y a près de vingt ans et qui reste une base de départ toujours valable. Néanmoins, sur les changements des données de fait et sur les questions nouvelles surgies avec le temps, la revue de Jean-Paul Sartre apporte plusieurs contributions importantes : « La démocratie américaine », « Les Etats-Unis devant leur héritage », « Changements de structure de l'économie américaine », « Salaires et prix aux Etats-Unis », « Aspects de la conscience ouvrière », etc. Mais *Les Temps Modernes* visent plus à montrer des hommes qu'à passer en revue les problèmes politiques et économiques de l'Amérique. Les témoignages qu'ils ont recueillis sont en général ceux d'acteurs passionnés, engagés dans le drame de leur propre vie.

Au contraire, *Esprit* adopte plutôt le point de vue du spectateur et s'adresse davantage aux curieux de généralisations comme il nous en faut à nous, Français, qui aimons à classer les phénomènes et à en rechercher les raisons. Tout point de vue est faux, disait Valéry; il a quand même son utilité. Les deux publications se complètent en traitant de points de vue différents des thèmes qui, par la force des choses, sont sensiblement les mêmes. Elles nous convient à penser l'Amérique en termes nuancés et en termes actuels.

Dans aucune on ne trouvera de considérations sur la littérature : les livres sont là; c'est à nous de les jauger; nous pouvons, si nous y tenons, demander au miroir souvent déformant de l'art une image de l'Amérique et des Américains. En revanche elles auraient pu traiter plus spécialement, et non pas incidemment, certaines questions d'une grande conséquence, comme l'éduca-

tion, les tentatives faites par des esprits ouverts pour diminuer les conflits de races, ou des contradictions qui, non résolues, risquent de vicier gravement la vie sociale : par exemple, en matière sexuelle, la coexistence d'une théorie morale « instituée par une civilisation villageoise dans les Iles britanniques et dans le nord-ouest de l'Europe, adaptée à l'état d'esprit de villes provinciales, industrielles, dominées par le clergé », avec une pratique qui la dément. Comme le dit encore John Mac Partland, à qui nous empruntons la formule précédente : « Si nous désirons un peuple plus heureux (et ce devrait être la tendance principale de notre civilisation hédoniste), il serait bon d'élaborer un code moral qui répondît à ce besoin. »

De telles dissonances, on les trouve rappelées çà et là dans nos deux revues. On ne nous laisse pas non plus ignorer (voir l'étude de D. de Rougemont dans *Esprit*) la conscience qu'en ont de nombreux Américains. Plutôt que de chercher les insuffisances de ces remarquables groupes d'études, tâchons de dire en quoi leur conception nous paraît intelligente et utile.

L'écueil des redites est évité. Sans doute les mêmes caractères de la vie ou de l'esprit américains sont souvent relevés, mais sous des angles différents et, si l'on ose dire, complémentaires : ce sont les parties d'un orchestre, non pas un unisson. Dans *Esprit*, par exemple, la brutalité, la naïveté, la franchise, la bonté, etc., prennent chaque fois une figure autre suivant qu'on parle du « matérialisme », de la jeunesse, du sens civique, du sens de la liberté qui caractérisent les Américains. Le phénomène américain est abordé de deux manières : description des façons de vivre et des états d'esprit; recherche de quelques ressorts qui expliquent des séries de faits psychologiques, économiques ou sociaux. Dans ce dernier cas, on peut se reporter en particulier au « standard de vie plus élevé » de Kenneth Burke, ou au « fatalisme de l'extériorité » à l'aide duquel Claude Lévi-Strauss découvre et interprète, dans la civilisation américaine, l'opposition entre « la plasticité, l'imprécision souvent, des réactions individuelles, et la cohérence et la fermeté des articulations collectives ». On apprécie l'effort de précision par lequel on s'efforce souvent de creuser un lieu commun, d'en déceler et si possible d'en résoudre les contradictions de fait. Par exemple, J.-P. de Lanux, analysant la notion reçue de « jeunesse », a cette phrase révélatrice : « L'Amérique n'est ni mûre ni adolescente, elle est infantile. » Cherchons-nous, à supposer qu'il existe, le maître-mot de la civilisation américaine, celui qui explique tant de traits notés de part et d'autre (organisation de la vie matérielle, technique des rapports sociaux, bon voisinage, drame de la solitude, antinomie de la masse et des élites, etc.) ou les « mythes » évoqués par Sartre : bonheur, progrès, liberté, maternité triomphante, réalisme, optimisme? On pourrait bien le trouver dans l'essai d'Etienne Gilson intitulé :

« Une aristocratie de l'homme moyen ». Il satisfait pleinement par la sûreté du coup d'œil, par la fermeté de la pensée et du style. Kenneth Burke approche aussi beaucoup d'une explication d'ensemble quand il parle de « Nous autres matérialistes ». Il y traite, avec la nouveauté d'une application particulière, des rapports de la morale avec la réussite matérielle, association fréquente dans la culture protestante, depuis la Bible jusqu'à certaines vues étho-esthétiques de Ruskin. Evidemment cette vue peut donner dans les plus hideux excès bourgeois : mais ce sont là déchets que nul ne nie. L'important est de formuler une idée générale, de définir une civilisation par ce qui la rend irremplaçable : « Avoir conçu et formulé une certaine idée de l'homme et de la vie, avoir lutté pour la défendre, enfin la représenter dans le monde par un ensemble lié de mœurs, de coutumes et d'institutions » (E. Gilson).

Ce que la civilisation américaine a de noble et de neuf est résumé par Denis de Rougemont dans *Esprit* en considérant les manières de vivre et de penser dont nous gagnerons à demander un exemple aux Etats-Unis. Réciproquement, Denis de Rougemont considère en quoi l'Europe peut aider l'Amérique. C'est là une conclusion féconde à l'exploration d'une civilisation où les nôtres sont liées par tant de fibres. Aucun pays du monde n'est ni ne peut être aujourd'hui en état de sclérose. Si les données et les ressorts fondamentaux des civilisations peuvent être définis, leurs corollaires pratiques sont moins arrêtés que jamais sur une terre en révolution. Si l'homme veut demeurer fidèle à une certaine idée de lui-même, il ne peut que gagner aux échanges vers lesquels nous orientent *Les Temps Modernes* et *Esprit*, et dont la première condition est de se connaître.

Jacques Vallette.

LE YOGI ET LE COMMISSAIRE, par *A. Koestler*, trad. Aury et Terracini. Paris, Charlot, 1946, 380 p.

C'est dans ce livre qu'on trouve rassemblées les idées directrices de Koestler. C'est donc celui de cet auteur qu'il faut lire par excellence, si l'on veut avoir une notion d'ensemble de son attitude sur les problèmes humains, littéraires et politiques de notre âge. Le plus long des essais qu'il renferme est une critique systématique des Soviets. Se trompe-t-on en croyant que le texte anglais n'est pas intégralement reproduit?

ESSAIS D'UN BIOLOGISTE, par *Julian Huxley*, trad. Castier. Paris, Stock, 1946, 296 p., 125 fr.

Le frère de A. Huxley croit au progrès de notre espèce par l'intervention scientifiquement dirigée, dans nos affaires, de « l'intellect avec lequel nous avons été créés par évolution ». Une pensée audacieuse, servie par un style alerte et incisif, aborde ici les grands problèmes au cours d'essais sur la biologie et la sociologie, sur la psychologie et la biologie du sexe, sur les rapports de la science et de la religion, etc. L'esprit travaille et s'enrichit à la lecture de ce livre de premier ordre.

LES HOMMES OUBLIÉS DE DIEU, par *Albert Cossery*. Paris, Charlot, 1946, 133 p., 95 fr.

Cinq nouvelles d'un Egyptien qui fera parler de lui. Avec, pour cadre, les quartiers misérables et pittoresques d'une grande ville égyptienne, l'auteur déploie un humour mordant et profondément compatissant à décrire la condition

de ses personnages. Le ton varie entre la blague de H. Raymond dans *Pétanque* et dans *Cocagne* et celle de Steinbeck dans *Tortilla Flat* et dans *Cannery Row*, avec plus de colère prolongée par un grand espoir en un monde meilleur.

MIDDLE EAST ANTHOLOGY, ed. *John Waller* and *Eric de Mauny*. London, Lindsay Drummond, 1946, 170 p.

Parfois, mais non toujours, la guerre a fourni la matière des nouvelles et des poèmes ici réunis. Les loisirs laissés par les opérations en Moyen-Orient ont permis de se révéler à plusieurs jeunes écrivains qui depuis lors se sont déjà fait un nom : notamment les deux éditeurs de l'anthologie, L. Durrell, J. Pudney, B. Spencer, A. Cossery (dont on a parlé plus haut), K. Douglas, I. Epstein, etc. Ce volume offre une bonne occasion de faire connaissance avec eux.

NEW WRITING AND DAYLIGHT 1946. London, J. Lehmann, 1946, 168 p., 10 s. 6 d.

Cette nouvelle livraison d'une publication bien connue permet de prendre contact avec plusieurs des meilleurs écrivains contemporains. Il y a ici des poèmes inédits de L. Mac Neice, G. Barker, L. Durrell, T. Tiller, L. Lee entre autres; une nouvelle de W. Sansom fortement influencée par Kafka, etc. *New Writing*, utile agent d'échanges européens, publie des textes traduits du français (p. ex. de Chamson et de Gide), du tchèque, du grec. Le centre d'intérêt du volume est sans doute une suite d'essais de plusieurs écrivains célèbres, dont R. Macaulay, V. S. Pritchett, A. Koestler, O. Sitwell, sur l'avenir du roman et de la nouvelle, propres à nourrir et à diriger la réflexion sur ce sujet capital.

THE MINT, A MISCELLANY OF LITERATURE, ART AND CRITICISM, ed. *G. Grigson*. London, Routledge, 1946, XII-220 p., 8 s. 6 d.

Voici un ensemble d'inédits qu'il vaut la peine de lire et de conserver. Parmi les vers, citons ceux de W. H. Auden et de W. J. Turner, et d'importants poèmes et fragments du poète-paysan John Clare, dont la renommée va grandissant; aussi des vers de W. Barnes, auteur du siècle dernier trop insouciant de sa renommée, enchâssés dans un essai de G. Grigson nourri de réflexions pénétrantes sur le style poétique. Un autre article sur Keats et Shelley éclaire l'esprit du premier par les opinions variées qu'il a successivement entretenues au sujet du second. Beaucoup de substance dans plusieurs études, notamment celle de N. Pevsner sur « The Architecture of Mannerism », et celle de C. Salmon sur les propriétés et les usages du langage écrit et du langage parlé, considérés par rapport à l'évolution que la radio est susceptible de leur imprimer. Une très belle nouvelle de Sean O'Casey. On souhaite aux livraisons suivantes de *The Mint* une tenue pareille.

THE MILK OF PARADISE, by *Forrest Reid*. London, Faber, 1946, 80 p., 6 s.

Un vagabondage dans la poésie anglaise, et qui y constitue une excellente introduction. De nombreux poèmes cités, du XVIIe siècle à nos jours, reliés par des commentaires originaux et fins qui nous invitent à réagir mieux que jusqu'ici à tant d'inépuisables beautés.

PRATER VIOLET, by *Christopher Isherwood*. London, Methuen, 1946, 103 p., 5 s.

Sa brièveté n'est pas la moindre vertu de ce roman écrit sans bavardage, avec une élégance où se joue parfois un reflet de Giraudoux. Sujet : la naissance d'un film, dirigée par un réfugié, dans une Angleterre déjà menacée et hantée par la guerre. On le lit d'un trait, grâce à la description très vivante du milieu et de personnages dont le principal est le truculent et génial Viennois Bergmann, petit-neveu du neveu de Rameau. L'auteur a un rare sens du dialogue.

MAINLY ON THE AIR, by *Max Beerbohm*. London, Heinemann, 1946, II-132 p., 8 s. 6 d.

A recommander aux amateurs d'une tradition anglaise qui se perd : celle de l'essai brodé avec grâce et pureté, sur le ton de la conversation, par un honnête homme de loisir. Genre artificiel? Peut-être, un peu, mais si agréable dans notre âge dévoré d'affaires et de soucis. Sir Max entrelace les souvenirs et les réflexions sur Londres autrefois et aujourd'hui, sur la vitesse, sur la publicité, sur le chapeau haut de forme, sur le théâtre, sur Einstein qu'il rencontra un jour dans la nature, en Italie. Il est justement renommé pour la beauté de sa langue, aussi propre à instruire et à charmer quand il

l'écrit que lorsqu'il la parle : comme en font foi les six discours à la radio reproduits ici avec six essais publiés çà et là de 1920 à 1944.

FANFARE FOR ELIZABETH, by *Edith Sitwell*. London, Macmillan, 1946, VII-202 p., 12 s. 6 d.

Une époque revit dans ce livre et sert de fond à l'enfance périlleuse d'une grande reine. Une époque avec ses odeurs, sa musique, son éclairage magnifique et funèbre de sang, de bûchers, de splendeur barbare, de terreurs et d'épidémies. La cour corrompue d'Henry VIII fourmille d'intrigues qu'on nous dévoile, les personnages sont peints dans la simplicité de leurs passions maîtresses et dans la complexité de leurs secrets mobiles — le roi, ses femmes, les grands. L'auteur a certes fait œuvre d'historien, mais surtout une œuvre d'art, dans un style ferme, chatoyant, ingénieux, dont il sera difficile de donner l'équivalent dans la traduction française annoncée.

SHAKESPEARE'S IMAGINATION, par *E. A. Armstrong*. London, Lindsay Drummond, 1946, 191 p., 10 s.

Mr. Armstrong approfondit l'étude des images dans Shakespeare, déjà entreprise par C. Spurgeon, W. Knight, W. Clemen. Il considère des groupes ou « bouquets » d'images visuelles ou auditives, leur naissance, leur association par contigüité ou par contraste, par un artifice conscient ou par un travail subliminal, et leur sens symbolique (p. ex. les groupes Milan, Scarabée, Oie, etc.). Il cherche aussi à tirer de son enquête des lumières sur la vie intime et la personnalité de Shakespeare et sur le procès de l'imagination poétique en général. Même si l'on diffère sur tel détail d'interprétation, il nous convie par de nombreux rapprochements à mieux pénétrer d'ensemble l'œuvre shakespearienne, à la lire suivant une méthode neuve et féconde,

LA NATURE

PASTEUR, L'IMMUNITE ET L'ANAPHYLAXIE. — La fin de l'an 1946 a vu se célébrer le cinquantenaire de la mort de Pasteur; de belles manifestations y rappelèrent les admirables qualités françaises du génie de ce grand homme : lucidité, rapidité de jugement, faculté d'assimilation et d'association, don critique; ajoutons ici : divination. Car comment expliquer autrement qu'en 1854 ce jeune professeur de trente-deux ans, ayant choisi les cristaux pour premier objet de ses recherches et voulant séparer leurs constituants isomères, ait imaginé de faire dévorer l'isomère droit de ses cultures de tartrate d'ammonium par ce même mystérieux champignon, le *Penicillium*, dont nous tirons aujourd'hui l'universellement illustre Pénicilline? Quatre-vingts ans d'avance, tout simplement!

L'idée des « fermentations » était née, et par une étonnante déductivité, le chercheur passait du minéral presque vivant à la matière vivante, pour édifier l'admirable théorie de l'immunité qui continue à sauver tant de vies humaines.

A ces choses, je pensais un soir de novembre dernier, au moment même que se déroulaient les fêtes anniversaires de Pasteur. J'y pensais en assistant à une leçon du professeur Paul Portier, éminent maître de la physiologie comparée.

Dix-sept heures; le petit amphithéâtre de l'Institut Océanographique écoute religieusement. Portier parle, debout entre la chaire et un grand écran pâle. Longs cheveux blancs de vieux

chef-d'orchestre, moustache blanche, barbiche blanche, jaquette noire. Tenue humble et fière du grand savant, honneur d'un pays que souillent tant de mercantis repus.

De temps en temps, il s'interrompt, va au tableau noir, écrit ou efface d'un geste vif, ou bien commente des images qui passent sur l'écran.

Quand il cesse de se pencher sur ses notes, on le voit ôter ses lunettes et redresser son visage comme pour regarder le vide — un vide rempli de sa pensée. Et l'on retrouve, dans ce vieillard de quatre-vingt-un ans, encore si robuste et d'esprit si présent, le Portier de toujours, le Portier de la Sorbonne, le Portier des croisières du prince de Monaco, le Portier de l'anaphylaxie.

Le Portier qui, voici une quarantaine d'années, aux environs de 1902, se révéla avec Charles Richet, son maître et son aîné, comme une sorte de contrepied de Pasteur — toute révérence gardée! — un Pasteur à rebours.

Pasteur avait découvert l'immunité, qui insensibilise les organismes vivants contre les effets d'un poison, par des injections de doses d'abord minimes, puis croissantes de ce poison, de telle sorte que le sujet devient finalement *réfractaire* à une dose même mortelle. De ces faits, on a tiré une « loi » d'après quoi tel sujet, en présence d'une toxine, fabrique des *antitoxines* propres à neutraliser l'action du virus. Loi de défense qui appuie grandement les doctrines finalistes : sauf cas exceptionnels, dit-on, la Nature ne fait rien d'inutile.

Or la découverte de Portier et Richet réside dans le contraire même de cette loi. Supposons que le sérum antidiphtérique ou le vaccin antirabique, au lieu d'immuniser l'organisme comme ils le font, par l'injection dans l'économie de doses répétées du virus pathogène plus ou moins atténué, le rendent plus apte à contracter ces maladies, de telle sorte que la plus faible injection se révèle mortelle, alors qu'elle était inoffensive au début du traitement, voilà l'anaphylaxie. (*Ana*, privatif, et *phulaxè*, protection). Le sujet, loin d'acquérir l'état réfractaire, a reçu une sensibilité particulière au poison.

Et ceci s'observe non seulement pour les substances toxiques, mais aussi pour des corps chimiques qui entrent dans l'alimentation. Nul n'ignore les réactions accusées par certains sujets après l'ingestion de l'albumine des œufs, de végétaux comme les fraises, ou encore de crustacés. C'est en somme un phénomène aussi général que celui de l'immunisation; on peut même dire qu'ils cohabitent. Et considérée sous cet angle l'anaphylaxie est une constatation très grave : elle semble mettre en échec la fameuse « loi de défense » posée par les découvertes de Jenner et de Pasteur.

Passons sur les controverses nées de la trouvaille de Portier et Richet. Tout est dans tout, tout porte en soi sa raison d'être et

son explication. On a expliqué l'anaphylaxie par les mêmes raisons dont on expliquait l'immunisation elle-même. Ce qui est bien davantage passionnant, c'est l'histoire de la découverte. Et c'était à quoi je songeais surtout en écoutant un des pères de l'anaphylaxie faire sa leçon dans ce petit amphithéâtre, tandis qu'on fêtait ailleurs le père de l'immunité.

C'est pourquoi, la leçon terminée, j'abordai respectueusement le professeur Portier au pied de l'ascenseur, et me rappelant à son souvenir, lui demandai un entretien.

Il me reçoit dans son modeste bureau du deuxième étage, que précède un vaste « labo » tout verreries et cuivres, centrifugeurs et autoclaves, tubulures et microscopes.

L'anaphylaxie? Une chose lontaine déjà, mais Portier en garde tous les détails présents à sa mémoire; son œil parfois pétille au passage d'un souvenir amusant. A l'origine se place un simple polype, sorte de Méduse des mers chaudes, où Richet et Portier firent, en 1901, une croisière à bord du navire du prince de Monaco : ce polype est la *Physalie* ou « Galère ».

— Très jolie, la *Physalie!* Figurez-vous un gros flotteur peint des plus riches couleurs, qui vogue à la surface en laissant traîner des flagelles qui peuvent mesurer près de vingt mètres de longueur. Ça vous représente des lignes à pêche, tout simplement! Ils s'appliquent sur les corps qui viennent à les frôler, que ce soient des poissons ou des hommes — les pêcheurs et les nageurs en savent quelque chose! — et à ce moment-là il se déclenche un mécanisme très curieux : ces flagelles portent ce qu'on nomme des *nématocystes*, espèces de vésicules pleines de venin et contenant un filament enroulé sur lui-même. Sous l'influence du choc contre la proie, le filament se détend, s'enfonce dans la plaie, et y déverse le contenu de la vésicule. L'effet du venin est immédiat : chez l'Homme, douleur pouvant aller jusqu'à la syncope, puis les symptômes d'un empoisonnement parfois mortel.

Richet et moi (continue le Dr Portier) nous eûmes l'idée de regarder ce venin de plus près, et nous commençâmes d'expérimenter sur le bateau même, avec des pigeons, grenouilles, canards, cobayes, en leur injectant de petites doses d'un liquide glycériné, obtenu par broyage des flagelles de physalies. Nous pûmes ainsi nous assurer qu'il s'agissait, comme nous le pensions, d'un poison *anesthésiant*, d'une hypnotoxine. Un incident fortuit, que j'ai déjà raconté, nous apporta une preuve convaincante : un pigeon injecté que nous avions laissé sur le pont pendant notre déjeuner... Quand nous revenons, les matelots avaient donné la liberté à un perroquet habituellement en cage, et le perroquet était tranquillement en train de scalper notre pigeon, qui se laissait faire sans aucun réflexe défensif : il était anesthésié.

Ici, une question que je pose aiguille un instant les souvenirs de Portier sur le curare. Non, l'actinotoxine (c'est le nom du

poison en question) ne fait pas partie des poisons végétaux ou animaux — curare ou venin de cobra, par exemple — qui suppriment la motricité en laissant intacte la sensibilité. Ah! le curare... c'est autre chose. Les Indiens empoisonnent leurs armes avec le curare, non seulement pour la chasse mais aussi pour supplicier les condamnés à mort, parce qu'on souffre tout en étant paralysé.

Et Portier d'évoquer un souvenir très ancien sur Paul Bert et le curare. Paul Bert, à l'époque où il mêlait déjà physiologie et politique — singulier mélange, mais malheureusement assez fréquent! — comptait pour collègue à l'Académie des Sciences, *honoris causa* bien entendu, l'empereur du Brésil don Pedro II. Un jour il lui demanda de lui procurer des échantillons de curare, et don Pedro s'empresse de donner des ordres en conséquence. Mais les sauvages de la forêt brésilienne ont aussi l'âme paysanne des personnages de *La Terre*. Ils tenaient à leur secret, et quand Paul Bert reçut ses échantillons, il s'aperçut vite que ce n'était que du curare de la Sainte Farce.

Tout de même, ajoute Portier, on finit par en « toucher », qui était vrai. Il arrivait dans des calebasses. J'en ai encore une, là, dans cette vitrine, avec du curare... On dirait du jus de réglisse. Mais revenons à notre hypnotoxine! Rien de commun avec le curare, c'est un paralysant complet.

Voici maintenant Portier et Richet rentrés à Paris, où ils poursuivent leurs recherches. Faute de physalies ils s'adressent aux actinies, ou anémones de mer, dont le poison est très voisin de celui des « galères ». Et l'idée leur vient, une fois acquise la connaissance du poison, d'esayer d'immuniser des animaux contre ses effets.

C'était pendant la deuxième quinzaine de décembre 1901. Ils injectaient à leurs sujets : pigeons, cobayes, lapins, chiens, des doses de toxine inférieures à la dose mortelle, puis au bout de quelques jours une dose mortelle, suivant la technique usuelle.

— Nous avions plusieurs chiens, tous avec leur nom; il y avait Toto, Mathurin, Enée, Amphitrite, Neptune. Ah! ce pauvre Neptune! C'est lui qui avec Galathée... Mais que je vous dise d'abord : il y a eu toute une période d'incertitude. Oui, ces « immunisations » ça ne marchait pas bien. J'étais frappé par des étrangetés dont nos cahiers d'expériences portent la trace. A ce propos, croiriez-vous qu'on me les a demandés, ces cahiers, pour une exposition en Amérique, et que je n'ai pas encore pu les récupérer!... Très américain, n'est-ce pas? Mais passons. Oui, je commençais à soupçonner autre chose. Nos animaux me donnaient l'impression d'être plutôt *sensibilisés* qu'immunisés. Je m'en ouvris à Richet. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque je n'étais encore que simple maître de conférences, et que Richet, mon aîné de douze ans, était mon Maître. Mais naturellement Richet était

tout imbu de la doctrine pastorienne, et quand je lui parlai de « sensibilisation », il me dit « Vous êtes fou! C'est impossible, nous avons mal opéré, ou mal vu. » Mais comme il était tout de même très intelligent, très ouvert, et digne en tous points de sa réputation, il me laissa faire. Nos cahiers, vers le 15 janvier 1902, commencent à porter le mot « sensibilisation ». C'est en effet à partir de ce moment-là que nous avons, à force d'expériences, renforcé, confirmé nos doutes, et constaté l'existence indéniable des phénomènes d'anaphylaxie.

— Le chien Neptune?

— Ah! oui, Galathée et Neptune. Une chienne et un chien qui avaient reçu une dose intra-veineuse, mais non mortelle. Excellents terrains pour nous, les chiens... aux réactions très bonnes, très nettes. Galathée et Neptune, vingt-six et vingt-sept jours respectivement après la première dose, et en parfait état physique, sont de nouveau injectés, mais à dose encore insuffisante pour les tuer. Or ils succombent à peu près immédiatement. Il était absolument certain que l'injection *préparante*, au lieu d'immuniser, sensibilisait au contraire, et que la seconde était « déchaînante », d'un phénomène d'intolérance.

Ce fut Richet qui donna son nom à cette découverte. Et la note déposée le 15 février 1902 à la Société de Biologie la rendit publique dans la forme que voici : « Nous appelons *anaphylactique* la propriété dont est doué un venin de diminuer au lieu de renforcer l'immunité lorsqu'il est injecté à doses non mortelles. »

L'anaphylaxie... que d'encre elle a fait couler, que d'abus on en a faits! Mais aussi quelle lumière elle a projetée sur des anomalies qui paraissaient jusqu'alors inexplicables dans l'application de la méthode pastorienne!

Appelé par des travaux plus urgents, Portier laissa dès lors Richet approfondir et diffuser leur découverte, que vint récompenser le prix Nobel décerné à Richet. Portier me parle à présent de ses autres activités, du livre qu'il prépare sur la physiologie des lépidoptères, car il a toujours eu un faible pour les insectes, pour les papillons en particulier. Un mot que je prononce, le mot *asepsie*, le lance avec toute l'ardeur de son jeune cerveau de quatre-vingt-un ans sur cette voie. L'asepsie... l'asepsie complète d'un être vivant — la vie organique à l'état pur — sans aucun germe, sans symbiose quelconque avec des microbes, même inoffensifs!... Ce problème préoccupa un instant Pasteur, mais surtout Metchnikoff, qui chercha à stériliser des œufs de poule, à obtenir des poussins vierges de tout contact bactérien, à les élever dans des milieux aseptiques, avec une nourriture aseptique. Vainement d'ailleurs, car on s'aperçut que la stérilisation artificielle détruisait les vitamines en même temps que les germes.

Et Portier de me conter l'histoire des petites larves d'un papillon minuscule du genre *Nepticula*, larves mineuses qui se creusent

des galeries dans l'épaisseur du parenchyme des feuilles de ronce, en respectant les deux épidermes. Portier se convainquit expérimentalement qu'elles sont complètement aseptiques, elles, leur nourriture et leur milieu. Et il va trouver Metchnikoff, qui l'écoute ravi, et l'embrasse! C'était en 1905. Depuis lors on a établi que beaucoup de larves de diptères, vivant dans des fruits, comme les cerises, sont également aseptiques.

. . . .

Paul Portier me reconduisait, et le grand laboratoire était autour de nous une présence auguste mais inquiétante; on le sentait rempli de secrets embusqués dans ses microscopes, ses tubulures, ses autoclaves, ses centrifugeurs, dans cette forêt de cristal et de cuivre. Forêt morte en apparence, mais qui s'anime soudain de la vibration de la recherche, comme au sortir de l'hiver la vraie forêt reprend vie par le torrent de la sève qui recoule en elle. Car au laboratoire comme ailleurs c'est toujours la Nature qui veille, cuirassée de mystère, et ayant de temps en temps pitié de nos efforts, et consentant à se laisser pénétrer. « Passe encore pour cette fois-ci, dit-elle, mais ne vous y habituez pas! »

Marcel Roland.

Périodiques :

LA NATURE nous a fait lire dans ses derniers numéros un article de E. Meunissier sur les *Fleurs alimentaires*, et une monographie d'André Villiers sur certaines vipères d'Afrique occidentale française, dites « heurtantes » parce que, pour mordre, elles se détendent avec une telle vigueur que souvent leurs dents se brisent dans la plaie. Leur venin est extrêmement dangereux.

ATOMES. — Au sommaire de cette revue, qui, nonobstant son titre, ne se cantonne pas dans les questions de physique, relevons « Syphilis et pénicilline », du professeur Levaditi, et un substantiel exposé de biologie sociale de M. Alfred Sauvy : « La lutte contre la Mort et contre la Vie ».

L'ENTOMOLOGISTE est une petite revue dont je signale aux amateurs d'insectes l'excellente tenue et la documentation précieuse, assurée par des articles signés Guy Colas, R. Paulian, L. Berland, G. Tempère, L. Chopard, et de nombreux autres collaborateurs.

Livres :

LES ANIMAUX PRIMITIFS, par le Dr *J. Oberthur* (Durel, éditeur, Paris). — Du Dr Oberthur, écrivain, dessinateur, chasseur, je connaissais un livre sur la Camargue, auquel je songe chaque fois que je vais contempler le vol des flamants roses sur l'immensité du Vaccarès. Il commence avec *Les Animaux primitifs* une série qui a pour titre : « Le monde merveilleux des bêtes ». C'est une fresque brossée à larges traits, mais avec un grand souci d'exactitude et d'objectivité, des premiers ancêtres du monde animal, du temps en effet merveilleux à notre imagination où les poules avaient des dents, où les serpents volaient, où les oiseaux n'avaient pas d'ailes, et où l'on chassait le rhinocéros sur la butte Montmartre.

Le tout forme un bel album dont le texte et les illustrations, de la même main, se complètent très heureusement, et qui mérite de prendre place dans la bibliothèque de tous les fervents de la Nature.

M. R.

LA PHILOSOPHIE

DECLIN DE L'EXISTENTIALISME...

> « Moi, dit une très vieille femme, je ne crois plus en Dieu. Hier soir, j'ai touché deux œufs, de vrais œufs. En rentrant chez moi, mon pied a manqué le trottoir. Je les ai cassés tous les deux. Je ne crois plus en Dieu... »
>
> MARCEL AYMÉ, *Le Passe-Murailles.*

En novembre dernier, s'est tenu à Rome un Congrès international de philosophie. On y a quelque peu discuté — entre autres thèmes — de l'existentialisme.

Maurice Blondel avait envoyé un mémoire, dont lecture fut donnée, sur cette *anti-philosophie*, tandis que Gabriel Marcel, si mes informations sont exactes, préconisait un *existentialisme chrétien.*

Mais qu'est-ce donc, au juste, que l'existentialisme?

La question peut sembler naïve et superflue. Pourtant, il m'arrive constamment et à d'autres aussi, sans doute, — de rencontrer des gens, même cultivés, qui n'ont pas encore bien saisi la signification précise du terme. *C'est pour eux que je tente aujourd'hui une mise au point, et non pour les spécialistes*, qui n'en ont nul besoin. Encore ne suis-je pas assuré que quelque sourcilleux censeur ne trouvera point à redire à ce modeste exposé.

Genus irritabile vatum! s'exclamait Horace. Mais les philosophes « vaticinent » aussi, et protestent souvent qu'on n'a pas su les entendre, dans le moment même où ils ne font rien pour être clairement entendus...

Il peut donc advenir de l'existentialisme ce qu'il advint au début du siècle pour le pragmatisme anglo-américain. Chaque auteur ou presque eût volontiers inscrit en sous-titre à chacun de ses travaux : *my own Pragmatism.* Pearce, qui avait inventé le mot, sinon la chose, finit par adopter l'expression « pragmaticisme », assez laide, disait-il, « pour décourager les voleurs d'enfants »...

Bref, quand on m'interroge sur l'existentialisme, on le fait tantôt sur le mode sévère, avec du défi dans la voix, tantôt sur le mode timide, en confidence, comme qui s'excuse de n'être point au fait d'une doctrine si répandue dans les salons...

Par une méchante coïncidence, c'est le plus souvent au cours d'un repas, ou devant une tasse de thé, que la question est posée. Je m'en tire, pour l'ordinaire, d'une façon qui ne me satisfait point, car je n'ai pas encore découvert le moyen d'être clair sur de vastes sujets, dans les limites de temps permises par les usages mondains : environ deux ou trois minutes.

D'abord, si j'osais, je demanderais à mon tour : *quel* existentialisme?

Une admiratrice de Sully Prudhomme voulut un jour porter des fleurs sur la tombe du poète des *Vaines tendresses*. Elle s'enquit auprès du gardien-chef du cimetière :

— Où se trouve, s'il vous plaît, la sépulture de Sully Prudhomme?

— Lequel? répondit l'autre d'un ton bourru. *Car nous en avons plusieurs!*

Oui, il y a plusieurs existentialismes. Pour simplifier, nous dirons qu'il y en a un fort ancien, l'autre assez récent. Leurs conclusions diffèrent totalement, si leur point de départ semble le même.

●

Il y avait une fois, au Danemark, en pleine période romantique, un philosophe et théologien qui se nommait Soren, Aabye Kierkegaard. Il était le plus jeune de sept enfants. Lorsqu'il naquit, en 1813, son père avait cinquante-six ans, sa mère quarante-cinq. Il reçut, dit-il lui-même, une éducation « insensée », pesamment chargée de préoccupations religieuses. Le père souffrait de violents accès de mélancolie, avec sentiment de péché, scrupule, doute sur le salut de son âme. Le fils connut, héréditairement, les mêmes crises périodiques. Il se croyait poursuivi, lui et sa famille entière, par la colère divine. Il interpréta comme une malédiction, comme une vengeance du ciel — pour il ne savait quelle damnation ancienne, les malheurs et les deuils qui le frappèrent. Néanmoins, il mène, durant quelque temps, une vie frivole et peut-être dissolue. Puis, brusquement, il est repris par l'austérité, et il se comporte comme un « pénitent » jusqu'à la fin de son existence (1855). Il meurt à quarante-deux ans, ayant travaillé, médité, écrit. Tellement écrit que ses œuvres, dans l'édition danoise, ne comportent pas moins de quatorze gros volumes, tandis que son seul « journal intime » en remplit vingt autres...

Il ne fut traduit — d'abord en allemand — que vers 1909, et pénétra sensiblement plus tard en France. Depuis, son nom s'est répandu de plus en plus dans le monde, en même temps que sa philosophie donnait lieu, comme il arrive parfois, à une véritable *mode* intellectuelle.

Cette philosophie était-elle vraiment nouvelle? Dans les grandes lignes, certainement non. C'est un mysticisme, au sens d'un ensemble de sentiments et de croyances s'appuyant sur autre chose que la raison. Comme tous les fidéistes, Kierkegaard pense que la raison ne nous apprend rien sur le fond du réel, et que la *foi* seule peut nous sauver. Kierkegaard est, par excellence, un chrétien. « J'ai toujours été un auteur religieux », dira-t-il. « Toute ma carrière se rapporte au christianisme, et, avant tout, à ce problème : comment peut-on devenir chrétien? »...

J'ai bien envie d'arrêter là mon histoire, un petit moment, pour vous entretenir d'un certain Blaise Pascal, né en France, le 19 juin 1623, mort à trente-neuf ans, le dix-neuvième

d'août 1662. Il connut, lui aussi, mainte crise d'angoisse, et s'efforça de réaliser une apologie du christianisme. Mais son œuvre est de peu d'épaisseur, et il est de chez nous. Et puis, j'ai juré de vous parler de l'existentialisme. Revenons donc à Kierkegaard...

Moins orthodoxe que Pascal, qui ne l'est déjà qu'à demi, le penseur danois n'admet pas que l'on puisse rationaliser la foi. Celle-ci, affirme-t-il, est faite de paradoxes et d'absurdités. Il se détourne de Hégel. Il part de *l'existence* personnelle, du grand drame de la solitude et de l'angoisse. Son *Traité du désespoir*, ouvrage central à bien des égards, montre l'abîme d'un nihilisme absolu où risquerait de tomber l'être humain, s'il n'avait la *promesse*, par Jésus-Christ, de son salut...

La méditation sur le néant de la condition humaine n'est pas chose rare. Il serait impertinent et injuste de soutenir que la *santé*, l'*équilibre*, c'est précisément de n'y pas songer. Seuls, des malades, des affaiblis, des psychasthéniques se replieraient ainsi sur eux-mêmes, avec ces alternances d'angoisse et d'espoir ou d'extase. Ils trouveraient, dans la *foi*, leur aliment naturel. Pour les « bien-portants », l'*action*, sous toutes ses formes, — fût-ce la plus vulgairement quotidienne, — l'intérêt de chaque minute pour des fins importantes ou futiles leur ôterait l'idée de la mort, les préserverait de l'inquiétude métaphysique...

Certains, au surplus, trouveraient justification de leur placidité en des certitudes incassables, acquises dès l'enfance et jamais discutées.

Mais l'inquiétude a sa noblesse. Et ces âmes souffrantes qui « cherchent en gémissant » ont parfois un accent qui nous émeut, qui nous trouble.

Henri Heine rappelle cruellement que la perle la plus merveilleuse n'est, après tout, que le résultat d'une maladie de l'huître. Ainsi, ajoute-t-il, la poésie naît de la douleur... Il y a de la poésie dans les confessions tourmentées d'un Kierkegaard, d'un Pascal, d'un Dostoïevski. A l'instar des grands lyriques, l'anxieux s'*isole* volontiers et se complaît, pour ainsi dire, dans cette dramatique solitude. Comme il est *seul!* Et comme *tout* lui paraît absurde! L'unique certitude qu'il éprouve est celle d'*exister*. « Je souffre, donc j'existe »... Le monde, vu de cette hauteur déserte, lui semble, selon la terrible image shakespearienne, « une histoire racontée par un idiot, pleine de fracas et de furie, et qui ne signifie rien »...

Avant même que le nom d'existentialisme fût prononcé, des hommes ont ressenti ce « taedium vitae », cette « Weltschmerz », cette mélancolie, cette « nausée ». Décrire un tel état devint très vite un des lieux communs de la littérature. Maint romancier, surtout depuis Dostoïevski, nous a présenté des personnages accablés par la vie, désorientés, anxieux, égarés dans un monde incompréhensible.

Eh bien, cela, cet état d'âme, c'est, j'ose l'affirmer, le *point de départ d'un existentialisme, qui est de tous les temps.*

Greffez, sur ce sauvageon, les métaphysiques les plus subtiles, vous n'y changerez rien d'essentiel.

L'*existentialisme*, c'est un des noms que les philosophes ont inventés pour désigner l'angoisse et la détresse de l'âme en face du monde.

●

Les bases affectives étant les mêmes, une démarcation va cependant s'établir — une sorte de ligne de partage des eaux — lorsqu'il s'agira des *conséquences* à tirer d'une telle vue pessimiste de l'univers. Sans aboutir au *suicide*, qui est une première solution assez logique, l'existentialisme va s'orienter tantôt sur le versant religieux, tantôt sur le versant agnostique.

Pour un chrétien, et spécialement pour un catholique, la position est scabreuse. Kierkegaard eut même à subir de vigoureuses attaques menées par des théologiens protestants. Aussi bien ses écrits exaltés pouvaient-ils donner de l'inquiétude :

« Plains-toi. L'Eternel ne craint rien, il peut bien se défendre. Mais comment le pourrait-il, quand personne n'ose se plaindre, comme il sied à un homme? Parle! Elève la voix! Parle fort! Dieu peut bien parler plus fort, lui qui dispose du tonnerre. Mais le tonnerre est une réponse, une explication certaine, digne de foi (...), une réponse de Dieu, qui, même si elle foudroie, est plus magnifique que les commérages et les potins sur la Justice de la Providence (...), colportés par de vieilles bavardes et des eunuques! »...

Léon Chestov reprendra ce thème : le type du nouveau philosophe, c'est Job sur son fumier, grattant ses plaies avec des tessons. Il ne veut plus d'insupportables consolations. Il crie, et il obtient la présence de Dieu...

Qu'avons-nous à faire de « méthodes de professeurs? » Nous devons *croire* à la religion, précisément parce qu'elle est absurde, inepte. Et cette absurdité *prouve* qu'il faut envoyer promener la raison. Comme le disait Dostoïevski : « deux et deux font quatre, c'est le commencement de la mort. »

Mais nous avons aujourd'hui l'existentialisme de Sartre, qui débouche, à l'inverse, sur le matérialisme, comme on le sait.

Il y a toujours Job, sur son fumier.

Mais Dieu n'est plus là. Dieu est mort. Et toute lamentation serait vaine, qui monterait dans le ciel vide...

Quelle morale dégager de cette *constatation* de l'absurde? Gabriel Marcel, au cours d'une conférence récemment publiée, déclarait : « L'œuvre de Sartre est inachevée. Son éthique n'est pas encore connue. Nous ne pouvons donc nous livrer qu'à des conjectures... « Je pense d'ailleurs que la constitution de cette éthique offre de très graves difficultés »...

Pourtant, naguère, Jean Lacroix écrivait de son côté : « Cette philosophie aboutit à une morale, et même à une morale courageuse. »... Quelle morale? Une sorte de stoïcisme à la manière de Vigny, peut-être? C'est ce qui serait le plus normal. Mais ni dans ses romans, ni dans son théâtre, ce stoïcisme n'apparaît à vrai dire bien nettement...

A. Patri, dans une courte étude consacrée au dernier livre de Sartre (*L'existentialisme est un humanisme*), et sans aucune méchanceté, souligne certaines remarques qui me paraissent s'imposer : « L'auteur de *l'Etre et le Néant* se montre soucieux de défendre sa doctrine contre les objections qui lui sont adressées du dehors, du côté des marxistes aussi bien que des chrétiens (...). Les chrétiens ont attaqué Sartre sur le plan moral, les marxistes sur le plan politique. »...

Sartre proclame hautement son athéisme et « tend la main » aux marxistes. Mais, ajoute Patri, « ces derniers ne se montrent guère pressés de l'accepter, ce qui est, en fin de compte, tout à l'honneur de leur souci de pureté doctrinale ».

Voilà où en sont les choses. Nous avons quelque raison de penser que *l'existentialisme* sartrien *gênera* plus d'un chrétien. Il traîne après lui trop de relents qui ne sont point, certes, « odeurs de sainteté ». Déjà, l'on parle avec insistance d'un certain *personnalisme*, dont le jeune chef de file serait Maurice Nédoncelle (depuis sa thèse de 1942 sur *la réciprocité des consciences*).

Quant aux marxistes, ils voient, dans l'œuvre de Sartre, en dépit d'une intelligence et d'un talent que personne ne lui conteste, une idéologie décadente, un égocentrisme, un jeu morbide, une doctrine de néant et de mort...

Assis entre deux selles, l'existentialisme paraît en mauvaise posture. Restent les snobs, me direz-vous : ceux qui n'entendent rien à la philosophie, ignorent Heidegger, autant qu'Hégel, n'ont pas lu *l'Etre et le Néant*, confondent l'essence et l'existence, ont pris des consommations au Café de Flore, contemplé le « Maître » ou Simonne de Beauvoir, assisté à des représentations, lu des romans...

Mais ceux-là, vous le savez bien, s'envoleront comme des mouches, en quête d'un nouveau snobisme, dès que l'autre aura fait son temps.

Achille Ouy.

Georges Dumas : LE SURNATUREL ET LES DIEUX, D'APRÈS LES MALADIES MENTALES (Essai de théogonie pathologique). Un vol. de XI-328 pp. grand in-8°, Paris, Press. Univerit. de France, 1946.

J'ai revu Georges Dumas, assez peu de temps avant sa mort. Aveugle, ou presque, affaibli, il assistait encore aux séances du Conseil de l'*Alliance française*, et s'y montrait singulièrement attentif. J'ai lu avec émotion la dédicace de son dernier livre : à la mémoire d'élèves tués à la guerre, dont certains furent mes camarades, comme Barat et Lamarque, avec qui nous avons tant de fois accompagné — de Sainte-Anne à la rue Garancière — le bon maitre, spirituel et disert. Comme c'est loin, déjà...

On peut dire du grand psychologue, trop tôt arraché à notre affection, ce qu'il dit lui-même de ces chers disparus : « Vous avez accueilli avec un grave sourire l'âpre

destin qui ne vous surprenait pas; sourire d'autant plus grave, chez la plupart d'entre vous, que, suivant les paroles d'Alfred de Vigny, ils ne croyaient pas au festin des dieux. »

Ce gros livre, plein d'enseignements psychologiques, de nombreuses observations cliniques, vient s'ajouter à ceux — que nous aurions voulu moins rares — où Georges Dumas fit montre de tant de solide savoir et d'esprit de finesse. Sa précision scientifique n'avait, en effet, d'égale que sa vaste culture artistique et littéraire. C'est ce qui donnait tant de charme à son enseignement, à ses propos, à ses écrits.

Le thème qu'il aborde cette fois est particulièrement délicat. Entre d'autres mains, il risquerait de paraître tendancieux.

« Dans quelle mesure la pathogénie du surnaturel et des dieux (...) peut-elle nous éclairer sur la psychogénie du surnaturel et des dieux dans les sociétés humaines primitives, ou, si l'on préfère, sur sa sociogénie? »

Il applique, en somme, aux primitifs le texte célèbre de Hume (vol. II des *Essays*) sur les sentiments de crainte et les sentiments d'amour, sur les espoirs et les terreurs, qui seraient les sources de leurs religions.

La théogénie des aliénés présente les mêmes caractères. C'est ce que montrent les observations cliniques soigneusement classées ici par catégories nosologiques. La grande différence qui sépare le surnaturel pathologique et le divin religieux, c'est d'être (sauf pour les malades qui « brodent » sur la religion de leur enfance) un divin *créé* par un individu pour son usage personnel, et non le divin d'un groupe plus ou moins étendu. L'égotisme du malade est, ici comme ailleurs, la marque indélébile de toutes ses créations. Il ne peut penser conformément à l'esprit d'une collectivité, c'est-à-dire objectivement et par communion morale avec les autres individus d'un même groupe.

Indépendamment de l'intérêt que présente ce sujet, des chapitres comme ceux de la première partie du livre (les psychoses et le réel; l'automatisme et l'hallucination) sont d'ultimes leçons de psychologie pathologique données par l'un des meilleurs maîtres de cette science.

Jean Guitton : NOUVEL ART DE PENSER. Un vol. de 160 pp. petit in-8°, Paris, Aubier, 1946.

La formule est gracieuse — et fut souvent utilisée — qui consiste à s'adresser, en des entretiens ou des lettres, à quelque personnage imaginaire. C'est à Irène que Jean Guitton donne des conseils et enseignements, sur l'art de penser.

Son premier entretien est consacré à l'admiration, c'est-à-dire, au sens ancien, à la vertu d'étonnement. Créer toujours en soi, sur tous sujets, des centres et des foyers d'interrogation, poser des problèmes, percevoir les formes possibles de solution, imaginer sans aucun aide ce que l'on va lire ou voir...

Dans les entretiens suivants, il est traité, sur le même mode élégant et familier, de l'invention et du jugement, de l'élection ou, en d'autres termes, du choix, de la préférence dans les lectures ou dans les thèses. L'auteur enseigne à garder de la sympathie pour ce que nous jugeons, parfois trop vite, être une erreur. Des propos sur la distinction et la contradiction terminent ces leçons données sans pédantisme, par un philosophe que ses austères travaux n'ont point rendu morose. Ce petit livre est à la fois riche et charmant.

Raymond Ruyer : ÉLÉMENTS DE PSYCHO-BIOLOGIE. Un vol. de 295 pp. grand in-8°. Paris Press. univ. de France, 1946.

Nous ne ferons qu'un reproche au livre, dense et savant, de M. R. Ruyer, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy : c'est que nul sous-titre ne vienne en préciser le dessein.

Il ne s'agit en effet de rien de moins que d'une nouvelle « Evolution créatrice ». La « psycho-biologie » n'est donc pas une psychologie s'appuyant sur la biologie, mais bien une philosophie, une métaphysique de la Vie. Double méprise possible pour ceux qui voient un tel livre en vitrine du libraire. Tel, féru de psychologie scientifique, va l'acquérir et n'y point trouver ce qu'il escomptait; tel autre, épris de philosophie générale, le dédaignera, s'il n'est point prévenu. Nous prévenons...

Selon l'auteur, « les rapports entre le psychisme et la Vie sont beaucoup plus directs qu'on ne l'avait cru », et « la physiologie du sysème nerveux n'est pas la clé de ces rapports. » La preuve en est que l'amibe n'a pas de système nerveux, et que « pourtant, elle *agit*, se comporte comme une bête de proie, manifeste des instincts »...

Bref, l'outil du psychisme « n'a pu se constituer en dehors de tout psychisme »... Il n'y a pas à pos-

tuler, comme Cabanis, une sensibilité diffuse, qui serait la propriété de toute matière vivante. La subjectivité n'est pas une *propriété*. C'est, pour l'être vivant, *le fait même* d'être une forme en soi, c'est-à-dire l'unité immédiate d'une multiplicité d'éléments coordonnés. Ces vues de M. R. R. rappellent, à certains égards, en plus *neuf* (c'est-à-dire en connexion avec un état plus évolué des connaissances biologiques) les conceptions d'un Ch. Dunan ou d'un Bergson, que pourtant il n'accepte pas sans réserves.

L'ouvrage est à lire, même pour les adversaires les plus décidés de la métaphysique. Nous n'avons point la prétention de discuter un tel travail en un simple compte-rendu. On ne pourrait le tenter que dans une longue étude, voire dans un ouvrage.

« Eléments de psycho-biologie » aura une audience forcément plus restreinte que « l'Evolution créatrice ». Le souci d'une mise au point très serrée donne en effet à l'auteur un style plus abstrait et plus aride.

Maurice Nedoncelle : VERS UNE PHILOSOPHIE DE L'AMOUR. Un vol. de 170 pp. petit in-8°. Collection « Philosophie de l'Esprit », dirigée par L. Lavelle et R. Le Senne. Paris, Aubier, 1946.

La collection où prend place cet opuscule, et les noms de ceux qui la dirigent écartera, j'en suis assuré, toute idée de frivolité. L'amour, pour Maurice Nédoncelle, c'est « une volonté de promotion »... « Le moi qui aime veut avant tout l'existence du toi,... le développement autonome du toi. »... Jusqu'à la conclusion, ce langage sévèrement abstrait sert à définir et analyser *l'essence de l'amour, l'œuvre amoureuse* et *la valeur de l'amour*.

Nous sommes loin, ici, d'une psychologie « qui se croit réaliste », et ne voit dans l'amour qu'une tendance socialisée.

« Réfléchir aux implications de l'amour humain, c'est se disposer sinon à voir Dieu, du moins à avoir foi en Lui; c'est découvrir quelque chose de son essence, sinon de son existence. Le destin, pourtant infime, des réciprocités humaines nous entraine bien au-dessus de nous, et nous laisse entrevoir que tout être est déjà soumis à une charité vigilante et éternellement victorieuse. »

Un appendice sur les formes du « Nous » (ou conscience collective), un autre sur « la notion de masque » (l'apparence personnelle, le masque extérieur, le masque intérieur) terminent cette étude.

Une suite moderne au *Banquet* de Platon. Une suite, aussi, à la thèse de 1942 sur *la réciprocité des consciences...*

Revues.

Nous signalons comme particulièrement intéressantes par leur contenu deux revues : l'une est *Sociologie et Droit Slaves* (41, rue Saint-Guillaume, Paris-VII°). Trimestrielle. Dirigée par le professeur Emile Sicard, sous le patronage de l'Institut international de Sociologie, de l'Institut d'études slaves de l'Université de Paris, de l'Institut de Droit comparé de l'Université de Paris et de la Société de Législation comparée.

On y trouvera notamment (n° 1) des articles sur les études françaises de sociologie des peuples slaves (Em. Sicard), et sur les études consacrées au droit slave (M. Ancel); puis (n° 2) sur l'information scientifique, juridique et sociologique concernant les pays et les peuples slaves (Em. Sicard), sur la façon dont la Yougoslavie envisage le statut juridique de la ville de Trieste (Milan Bartos), sur la conception tchécoslovaque du droit (Ad. Prochaska). De nombreuses notes bibliographiques...

L'autre revue, également trimestrielle, s'intitule *Revue de psychologie des peuples*, et va bientôt publier son 4e numéro, sous l'égide de l'Institut hâvrais de Sociologie économique et de psychologie des peuples (103, rue du Maréchal-Joffre, Le Havre). Elle est dirigée par le professeur A. Miroglio. Elle a donné déjà de substantielles études de Firmin Roz (l'âme américaine), Gabriel Audisio (sur les peuples de l'Afrique du Nord), de René Le Senne (la caractérologie et la psycholgie des peuples), du Dr Laignel-Lavastine (psychologie des Normands), etc... L'article du professeur René Le Senne, à lui seul, forme un travail assez étendu, qui complète le gros et déjà célèbre traité de Caractérologie.

La place nous fait défaut pour analyser, comme nous le souhaiterions, quelques articles de ces deux périodiques. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur, assuré qu'il y trouvera plaisir et profit intellectuels.

Nous en dirons tout autant pour la revue mensuelle *Culture humaine* (éditions J. Oliven, Paris) qui, sous l'active direction de M. Marc Augeard, poursuit une brillante carrière, avec de belles études sur la formation des élites, la vie communautaire, les forces spirituelles et la « connaissance de l'homme »...

QUESTIONS MORALES.ET POLITIQUES

L'INFORMATION FRANÇAISE DEPUIS LA LIBERATION. — Une des tâches les plus pressantes qui s'imposa au Gouvernement au lendemain de la Libération fut de subvenir à ce qu'on pourrait appeler le besoin d'air pur des Français : informations exactes sur les événements, libre expression des convictions — besoin auquel une contrainte de quatre années avait donné une force irrésistible.

La Clandestinité avait déjà pris les devants par la Presse et par la Radio, et nul n'a oublié que la France retrouva sa voix dès le 22 août 1944, en pleine insurrection nationale : installation de la presse résistante dans les locaux désertés par les collaborationnistes, parution à la barbe de l'occupant de journaux aux titres « de bataille et d'espérance ».

Il appartenait au Gouvernement de sanctionner cette résurrection par des mesures législatives. D'autre part, dans un pays où les sources normales d'information avaient subi, du fait de l'occupation, une véritable solution de continuité, il fallait organiser à nouveau les agences décimées.

Enfin, il importait, tant en France qu'à l'étranger, d'améliorer ou de créer des organes de diffusion de la vie nationale.

Sur cette œuvre, encore en plein développement, on trouvera une utile mise au point dans le petit livre de Pierre Paraf : *L'Information, hier, aujourd'hui, demain* (1). Nous nous contentons d'y renvoyer pour tout ce qui concerne les Agences, le statut de la Radiodiffusion française, l'information culturelle à l'Etranger et les « attachés d'information ». Sur la création de services gouvernementaux de documentation on peut se reporter à un article de J. Chevalier, *L'information sans propagande* (*Une Semaine dans le Monde*, 2 novembre 1946). Nous nous occuperons seulement ici de l'organe d'information qui est assuré de la plus large diffusion : la Presse.

●

L'occupation, à Paris et en province, des locaux des journaux collaborateurs par les équipes de journalistes résistants, fut aussitôt sanctionnée par le gouvernement provisoire. Dès le 26 août 1944 une ordonnance fixait l'organisation de la presse française, complétée ensuite le 30 septembre par quatre autres ordonnances. Tous les biens des entreprises suspendues sont mis sous séquestre et gérés par l'Administration des Domaines. C'est donc l'Etat qui régente la vie des entreprises : il gère les imprimeries, répartit le papier, fixe le prix de vente. Des chances égales sont données

(1) Editions Bourrelier et Cie, 1946.

à chaque journal. Chacun reçoit un fond de roulement et un contingent de papier qui lui permet de tirer à 200.000 ou 300.000 exemplaires. Le tirage sera vérifié périodiquement par un délégué du Ministère de l'Information.

En dernier lieu, la loi du 11 mai 1946 transfère les biens de toutes les entreprises séquestrées à une Société nationale des entreprises de Presse avec mission de les attribuer aux nouvelles publications. Par ce mécanisme de nationalisation provisoire, des centaines d'imprimeries passent aux mains des nouveaux venus.

Reste à savoir ce que sera le statut futur de la presse. Les garanties les plus rigoureuses sont réclamées par le Président de la Fédération de la presse afin d'empêcher le capital de dominer l'orientation du journal. D'autres, tel M. Léon Blum, préconisent la création d'un Office (composé de représentants des partis, des syndicats de journalistes et de hautes personnalités) qui mettrait à la disposition des journaux les locaux et le matériel d'imprimerie et traiterait tous les partis sur un pied d'égalité.

●

Quelle que soit la solution adoptée, les facilités faites à la presse ont abouti, depuis deux ans et demi, à une telle « poussée vitale » qu'un journaliste britannique a pu dire : « Un Français sur six est devenu journaliste. »

La première phase a été l'apparition au grand jour des journaux clandestins : *Combat*, *Franc-Tireur*, *Libération*, *Front National*, etc. Phénomène nouveau, c'est une presse « austère », qui se veut dégagée de la « tutelle de l'argent »; en outre, le côté information est subordonné au côté politique.

Au même moment réapparaissent les anciens journaux qui s'étaient sabordés à l'armistice ou aussitôt après le 11 novembre 1942 : *L'Aube*, *Le Figaro*, *L'Humanité*, *Ce Soir*. Puis, au fur et à mesure des autorisations, d'autres « anciens » émergent à la surface.

Mais surtout on assiste à une prolifération incroyable de « nouveaux », quotidiens ou hebdomadaires, journaux parisiens ou journaux de province. Une enquête menée par *Une Semaine dans le Monde*, au cours de trois articles récents (2), permet, par l'établissement de quelques chiffres, de dessiner un rapide panorama de la diffusion des journaux.

A Paris le nombre de quotidiens est sensiblement le même qu'en 1939 (vingt-quatre environ) mais huit seulement sont des survivants de l'ancienne presse. Ce sont les journaux de partis qui font les plus forts tirages. L'escadre des communistes et

(2) 5 octobre 1946, *Une revue de la presse parisienne*, par Jean Talence; — 2 novembre, 1.200 *hebdomadaires se partagent trois millions de lecteurs*, par Jean Vernet; — 23 novembre, *La presse de province s'est, elle aussi, « politisée »*, par Pierre Cressard.

« apparentés » (*Franc-Tireur*) tient la tête avec *L'Humanité* et *Ce Soir* (environ 450.000, d'après les chiffres des tirages officiellement autorisés en juillet dernier). Les socialistes « font » dans les 200.000 avec *Le Populaire* et *Libé-Soir*, dans les 70.000 avec *Cité-Soir*. Le M. R. P. avec *L'Aube*, environ 170.000. Les radicaux, avec *L'Aurore*, même chiffre à peu près. Mais en dehors des partis certains journaux trouvent une large audience : *Le Figaro*, autorisé à tirer à 400.000 exemplaires, *Le Monde* (170.000 environ), *Combat* (136.000 environ). La presse du soir avec ses titres à sensations, continue à jouir de la même faveur qu'avant-guerre : *Ce Soir*, *Paris-Presse*, *France-Soir* ont tous trois un très gros tirage (dans les 450.000).

Mais là où la densité journalistique est la plus grande, c'est dans les hebdomadaires : d'une dizaine après la Libération (ceux qui s'étaient fondés dans la clandestinité), ils ont passé en 1946 à environ 1.100. Il est vrai que ce chiffre énorme (encore inférieur à celui de 1939) comprend des quotidiens de tous genres : journaux satiriques, cinématographiques, financiers, sportifs, et, en dernier lieu seulement, politiques et économiques. Pourtant il s'est fondé un grand nombre d'hebdomadaires politiques, compléments normaux des journaux de parti dont ils viennent étayer et documenter la doctrine.

Il est intéressant à ce point de vue, de suivre les efforts des « Trois Grands ». Il y a pour toute la France, 150 hebdomadaires communistes ou « apparentés », 120 socialistes, 50 M. R. P. (auxquels on peut joindre 60 à 80 hebdomadaires catholiques). Les modérés et le P. R. L. arrivent au chiffre de 80.

Cette tendance nouvelle de « politisation » se reflète également dans la presse de province. De même que la presse parisienne, elle est issue en grande partie de la Résistance. Ce n'est plus une affaire commerciale, comme les grands journaux régionaux d'information d'avant-guerre. Les trusts de presse édifiés naguère par les Patenôtre, les Chapon, etc., ont disparu. M. A. Wurmser, président du syndicat des quotidiens régionaux, a pu écrire : « Il n'y a derrière nous ni sucrier, ni lainier, ni entrepreneur de travaux publics, ni ambassade étrangère, ni compagnie d'assurance et aucune plume de journaliste français n'est faite du même acier que le canon. »

Les journaux de province affichent maintenant des étiquettes politiques et deviennent des organes de partis.

Les communistes, qui n'avaient qu'un journal avant-guerre, en inspirent maintenant 14. Le M. R. P. en a 17 (avant 1939 les démocrates chrétiens n'avaient qu'un grand quotidien régional, *L'Ouest-Eclair*). Les socialistes se sont enrichis d'une dizaine de quotidiens. Le grand « perdant » de l'affaire, c'est le Parti radical, inspirateur naguère des plus importants journaux de province et qui n'en contrôle plus que deux : *Le Progrès de Lyon*, *Le Populaire de l'Ouest*.

M. Mahn.

VICTOR-EMMANUEL, par *Domenico Bartoli* (SFELT, « Les grands événements contemporains »).

Ouvrage nourri à d'abondantes sources d'information, les unes écrites (mémoires d'hommes politiques, articles de journaux), les autres orales et par là plus difficilement contrôlables.

A travers les événements de cinquante années, se dessine, s'estompe plutôt, la silhouette d'un souverain retranché derrière ses prérogatives mais trop timoré pour assumer un véritable rôle quand les circonstances le permettraient (renversement possible du fascisme après l'assassinat de Matteoti; prise en main de la politique extérieure italienne en août 1943 après l'arrestation de Mussolini). Pourtant son action occulte, mais réelle, en 1915, vient éclairer une page d'histoire encore obscure, mais là même les mobiles de l'action sont sans envergure, et le souverain piémontais ne voit dans l'embrasement mondial que l'occasion de faire une dernière « guerre du Risorgimento ».

L'ITALIE DANS LA GUERRE MONDIALE, par *Pietro Badoglio* (SFELT, « Les grands événements contemporains »).

Complète heureusement l'ouvrage précédent dans sa partie contemporaine (avec quelques rectifications de détail). Chaleureux plaidoyer contre le Fascisme et en faveur du peuple italien par le Maréchal qui, après une retraite de trois années, retourna la politique de son pays en 1943. Exposé très vivant des tractations avec les états-majors alliés et des mesures de réorganisation intérieure, complété en appendice par des documents de caractère plus technique. Mais que d'erreurs de dates et de négligences d'impression! — M. M.

LIVRES REÇUS : *De Gaulle contre le gaullisme*, par le vice-amiral Muselier (Editions du Chêne); *Le procès de Charles Maurras*, compte rendu sténographique (Collection « Les grands procès contemporains », dirigée par Maurice Garçon).

LA PRESSE

Hebdomadaires.

ARTS. **13 décembre.** — *Libertés!* par Raymond Cogniat : « Il faudrait d'abord savoir ce que chacun met dans le mot « liberté », et en quoi elle consiste pour l'artiste. A regarder les choses sans passion on s'aperçoit que la liberté dans le choix du sujet n'a pas beaucoup d'importance... Ce qui est essentiel pour l'artiste, c'est le choix des moyens d'expression. C'est là où se pose réellement la question de la liberté... On se demande sur quel critérium de base pourrait s'établir la règle? Comment définir l'esthétique acceptée? Qui serait chargé de choisir la règle et de l'imposer? Personne ne peut raisonnablement penser cela. La question ne peut pas se poser sérieusement et ceux qui craignent l'absence de liberté sur ce plan ne doivent pas conserver d'inquiétude s'ils y réfléchissent un peu. »

20 déc. — Jacques Lassaigne : *Le Petit Palais expose ses collections;* « par sa situation et par toute la tradition des grandes expositions qu'il représente, le Petit Palais est le musée par excellence de Paris. Le Louvre a la majesté du gardien des trésors nationaux, Carnavalet le charme des plus précieux souvenirs du passé de la capitale, le Trocadéro met l'exotisme et les richesses cachées de la province à notre portée, le Musée d'Art moderne du quai de New-York a la mission de reprendre avec de meilleurs moyens et, en l'espèce, un esprit plus audacieux, le rôle du Luxembourg. Mais le Petit Palais est le seul à offrir des collections qui tiennent de tous ces caractères, assez bien choisies pour avoir une valeur d'exemple, le seul aussi à offrir au plus large public un ensemble de salles vastes, bien proportionnées et bien éclairées, où puissent se tenir les grands rassemblements de l'art qui font périodiquement la gloire de la capitale. »

Jean Cassou : *L'âge d'or de la peinture toulousaine.* Toulouse, « capitale d'un royaume fabuleux », occupe une place de choix dans la géographie de l'école provinciale française récemment révélée : « le retentissement produit par l'Exposition des Maîtres de la Réalité, en 1934, ne pouvait pas ne pas se prolonger. La révélation de Georges de La Tour, de tous les courants poétiques, familiers, dévots, populaires, réalistes, profondément fran-

çais, de notre XVIIe siècle, reste un des grands événements intellectuels de notre temps et doit susciter de nouvelles recherches et de nouvelles manifestations. Un aspect profond et méconnu de l'âme française a été ainsi découvert, que l'éclat du style solaire de Versailles offusquait, et dont les simplifications didactiques et officielles des manuels ne rendaient nul compte. Avant l'impérieuse dictature de Le Brun et en dehors d'elle, toute une tradition populaire française s'exprimait, et cette tradition est essentiellement provinciale. Il est bon d'en fixer toutes les nuances selon la province où elle a ses racines ».

LA BATAILLE. **4 déc.** — *L'autre Lang-Son*, par Indosinicus : « Notre ministre (des colonies) a réservé ses faveurs en Indochine à ceux qui nous haïssent plutôt qu'à nos concitoyens — qui sont des « négriers » — et à nos alliés — qui sont des « vendus ». Ceux-ci sont abandonnés dans une position fausse après s'être irrémédiablement compromis en notre faveur : voilà pourquoi le docteur Thinh s'est suicidé. Ceux-là sont livrés à un ennemi qui se croit sûr de l'impunité à cause de la solidarité marxiste; voilà pourquoi nos soldats et nos colons sont assassinés. »

18 déc. — *La Paix dépend de l'Amérique*, par le Général D.-D. Eisenhower : « Ayant assumé la direction de la communauté des nations, sur la force et les conseils desquels tablent des millions et des millions de gens, les Etats-Unis ne doivent pas reculer devant leurs responsabilités. Quel qu'en soit le prix. Hésiter dans la voie que nous avons empruntée ou choisir de nous isoler à nouveau, signifierait un nouveau conflit mondial. Les Etats-Unis représentent le facteur de paix le plus puissant du monde, et si ce pays devait abandonner la position qu'il a prise, la guerre en serait l'inévitable conséquence. Dans le vide produit par cette défection se précipiteraient tous les éléments malfaisants qui réduisirent à néant le triomphe des démocraties après la première guerre mondiale. »

CARREFOUR. **19 déc.** — *Le complexe de Robespierre*, par Jean Dutourd; un essai étincelant en cent cinquante lignes. — *Les communistes français au secours de l'impérialisme japonais;* en fait, c'est du Viet-Minh qu'il s'agit, mis en selle par les Japonais, pour qui il était tout courbettes.

LE FAIT DU JOUR. **10 déc.** — *La frontière germano-polonaise*, par G. André-Fribourg.

17 déc. — Suite de la même étude : *De Noske à Schumacher;* les plébiscites de 1920 et 1921.

LA GAZETTE DES LETTRES (bimensuel). **7 déc.** — Numéro en partie consacré aux livres d'enfants; Marcel Aymé (*Lectures d'enfants*) à douze ans, lisait passionnément *Germinal*. — *Mercure de France : numéro mille*, par Gaston Picard, qui, après un historique bref mais nourri et excellent, souhaite que le *Mercure* conserve « le caractère indépendant, particulier, autonome, qui fut toujours celui de la revue chère aux lettrés, aux novateurs ».

21 déc. — *Lire pour élire*, par Henri Mondor. — Gisèle d'Assailly : *En parlant de Saint-Exupéry* avec Consuelo, la femme de Saint-Exupéry.

IMAGES DU MONDE. **17 déc.** — Ce sont les photos qui comptent. Deux séries retiennent l'attention. La première montre quelques-uns des savants allemands que les Américains, les Anglais et les Russes se sont partagés; on y voit l'inventeur du V2 devant le moteur de son engin. La seconde est un reportage sur les cérémonies liturgiques au cours desquelles, assisté de son petit-fils déjà prêtre, le comte Jean du Plessis de Grenédan, père du commandant du *Dixmude*, reçut l'ordination à l'âge de 77 ans.

LES LETTRES FRANÇAISES. **6 déc.** — Claude Morgan : *La Compagne;* à la mémoire de Nusk Eluard, qui, comme son mari, « donna son adhésion au parti communiste pendant l'occupation. Nul ne lui a connu ces perfidies, ces ruses et ces jalousies et ces rancunes personnelles si communes dans les milieux intellectuels. Elle, qui comprenait la plus subtile beauté, elle sentait les choses comme les sent le peuple. Et son jugement était sain et sûr. Son nom reste inséparable non seulement de la vie et de l'œuvre du poète, mais de toute la vie clandestine à Paris pendant l'occupation. Elle était notre amie et nous ressentons de sa disparition une douleur profonde. Eluard, qui reste seul, nous devient plus cher encore aujourd'hui ».

13 déc. — *Il n'y a pas de querelle de la liberté*, par Roger Garaudy, qui se réjouit de se trouver d'accord avec Aragon. — *Stockholm par parenthèse*, par Claude Roy. —

Un grand savant : H.-J. Muller, par Jean Rostand.

LE LITTÉRAIRE. **14 déc.** — Un texte de Claudel, *Il m'est arrivé une chose magnifique*, domine ce numéro : un regard en arrière sur les occupations et les pensées d'une vie. Détachons cette confidence : « La plume d'oie, alors en usage au Quai d'Orsay, ne m'avait pas plus tôt été placée entre les phalanges, qu'elle révélait et déchaînait chez moi une seconde vocation encore plus profonde et plus essentielle que la première, celle de fonctionnaire. Ce n'est pas pour rien qu'on est fils d'un conservateur des hypothèques et petit-fils d'un employé de la Gabelle! L'odeur de paperasse accumulée était pour moi aussi congénitale et aussi grisante que pour un navigateur celle du goudron et de la toile à voile. »

21 déc. — C'est Léon-Paul Fargue qui règne sur ce numéro, avec de lui, un texte, *Mon Paris...*, où on le voit en pleine forme, et, sur lui, des souvenirs du temps du Chat-Noir, de Saint-Georges de Bouhélier. — Paul Guth aborde le Collège de France, par Louis Lavelle : une interview serrée du philosophe, précédée du reportage, qui est une heureuse réussite technique, d'un de ses cours.

LE MONDE ILLUSTRÉ. **14 déc.** — *Le Japon sous le contrôle américain*, par Max Bickerton : « La démocratie, au Japon, n'est qu'à demi sortie des limbes, et les dernières variations de la méthode selon laquelle Mac Arthur interprète au Japon la mission impérialiste des Etats-Unis peut difficilement en favoriser le développement. » — Jacques Kayser : *La Bulgarie se « démocratise »*. — Articles et photos sur la haute montagne et la neige; une photo de grande classe de G. Tairraz.

21 déc. — « *Des hommes, et la Gestapo* », par Rémy : la Résistance et le martyre du Scholasticat des Pères Oblats, à la Brosse-Montceaux, près de Montereau. — Jean Delamotte : *Le problème macédonien*. — Jacques Kayser : *Les Macédoniens en Macédoine*. — *Ces messieurs de Cognac*, par Henri de Noupasle; avec une photo d'un dégustateur en exercice qui vous réchauffe le cœur.

NOIR ET BLANC. **4 déc.** — Un brillant numéro de Noël, abondant et varié, où l'on revoit pour la première fois la richesse photographique qu'avaient les illustrés à gros tirage d'avant la guerre, une très belle photo (non signée), admirablement composée et « dosée », d'un quai de Paris sous la neige; nombre d'autres photos vigoureuses, hardies, excellentes, des reportages photographiques originaux pleins de vie.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. **12 déc.** — *Alain*, par André Maurois : « L'homme soutenait le philosophe et le portait bien. Nous avons toujours été fiers de lui. Je ne l'ai jamais vu incliner les forces de l'esprit devant celles du pouvoir, de la richesse, ni du prestige. Il était citoyen discipliné, fonctionnaire respectueux des lois, attentif à ses devoirs, mais intransigeant hors du service et dressé par principe contre les pouvoirs. En ce temps-là cette rébellion permanente m'étonnait un peu. J'en suis venu à penser qu'elle est nécessaire, parce que le pouvoir corrompt les meilleurs. Tout homme trop puissant devient fou. » Après une visite récente à Alain, dans sa retraite près de Paris : « Maître et disciple ont aujourd'hui les cheveux blancs. Mais pendant cette heure passée près d'Alain, j'ai retrouvé les joies de la liberté. De beaux éclairs jaillissaient de cette forte tête penchée sur moi. Je suis sorti de cette petite maison plus confiant que jamais dans la force *de l'invisible esprit, étincelant et fulgurant.* »

OCTOBRE. **14 déc.** — Claude Bourdet : *Le recul stratégique de l'U. R. S. S., analyse, explication, enseignements;* « les Américains et notamment « Times », expliquent tout par la situation intérieure russe : destructions, épuisement de la population. L'explication est certainement juste, mais elle ne met en lumière qu'une cause seconde. La cause première, le moteur initial du recul russe n'est évidemment pas en Russie; on ne recule pas devant le néant; elle réside dans la pression des U. S. A. et en général du capitalisme sur tous les points du globe, elle réside encore plus dans une évaluation juste du rapport des forces effectuée par le Kremlin, et dont les conclusions : « Repli général indispensable », ont été transmises avec une rigidité bureaucratique jusqu'aux extrémités du monde; elle réside, enfin, dans la crainte, probablement panique, d'un « casus belli » recherché par les U. S. A., à une époque où l'U. R. S. S. n'a pas les moyens de répondre à la bombe atomique et à la pression industrielle des U. S. A. Que ce « casus belli » soit ou non recherché par les U. S. A. importe peu : il suffit que l'U. R.

S. S. tienne à en éviter, à tout prix, toute occasion pour donner aux U. S. A. un avantage immense.

« Je connais bon nombre de gens qui se frottent les mains devant cette évolution, pour autant qu'ils acceptent d'en croire leurs yeux.

« Toutefois, pour peu qu'ils ne soient pas d'enthousiastes thuriféraires des bienfaits du capitalisme, on leur demande de méditer les propositions suivantes :

« Premièrement : dans aucun des pays marginaux de l'U. R. S. S., le recul russe ne correspond à un progrès social; cela est vrai pour la Chine où les communistes chinois représentent les éléments les moins tarés du pays; pour l'Iran, où le prolétariat va se retrouver livré aux féodaux et à l'Anglo-Iranian et, sous une autre forme, pour les pays d'Europe orientale, où la nouvelle politique « bourgeoise » n'aura comme résultat qu'une collusion capitaliste-bureaucratique sous un contrôle policier accru.

« Deuxièmement : la Russie n'est nullement en décomposition, et il se pourrait qu'un jour l'offensive américaine devînt si pressante, que les dernières limites de sécurité russes se trouvent dépassées. L'Union Soviétique sera alors obligée de réagir violemment et d'aller à une guerre, même perdue d'avance. Auquel cas, l'action militaire américaine n'étant nullement à prévoir sous forme terrestre, nous cumulerons sans doute les avantages simultanés de l'occupation russe et des bombardements, atomiques ou non. »

OPÉRA. **4 déc.** — J. Joseph-Renaud : *Comment j'ai rencontré Edmond de Goncourt et Léon Bloy.*

PAROLES FRANÇAISES. **6 déc.** — André Mutter : *Réconciliation par l'amnistie.*

QUATRE ET TROIS. **5 déc.** — Une photo assez frappante de *Fernandel* dans sa basse-cour.

RÉFORME. **7 déc.** — J. Rousselin : *La culture populaire en U. R. S. S.;* en France, « la culture serait le lien existant entre les élites constituées, le moyen de leur épanouissement. Pour le Soviétique, est considéré comme culture tout ce qui est occasion de relations et de rencontres. La culture pourrait être définie alors comme la situation de l'homme en face des autres hommes, des idées, des événements et des choses. N'est-ce pas là une définition plus large, mais aussi plus humaine, moins intellectualisée »? Suivent quelques exemples, pour illustrer cet essai de définition.

REGARDS. **20 déc.** — *Poupées de cire... poupées de bois... :* un texte bref sur les marionnettes, et quinze photos expressives et charmantes.

UNE SEMAINE DANS LE MONDE. **14 déc.** — *Bravant difficultés et obstacles, la Tchécoslovaquie construit son avenir*, par Serge Karsky. — *La présence invisible de Moncef Bey plane sur la Tunisie*, par H. de Montéty : « Dans le mouvement tourbillonnaire des peuples détraqués par la guerre, la Tunisie sent se tendre et se détendre les forces qui la retiennent dans l'orbite de la France. Mais dans ce faisceau de forces, les sentiments populaires comptent pour beaucoup. La confiance attache plus solidement qu'un traité. » — Y.-M. Goblet : *Bloemfontein, capitale de la « prairie » sud-africaine, vient de célébrer son centenaire.*

21 déc. — *La France a besoin de nouveaux travailleurs*, par J. Beaujeu-Garnier, qui propose quatre séries de mesures : intensifier la lutte contre la mortalité infantile, perfectionner l'outillage, reclasser la population active (l'auteur y compte 10 millions de producteurs contre 10 millions de non producteurs, et, parmi ceux-ci, un million d'inutiles, soit 700.000 commerçants et 300.000 fonctionnaires en surnombre), enfin recourir à l'immigration; le plan Monnet prévoit l'immigration de 500.000 étrangers et de 100.000 Nord-Africains; l'auteur envisage l'entrée de 200.000 Italiens, 200.000 Allemands, 200.000 Nord-Africains, qui, ajoutés à 800.000 Français récupérés dans les activités parasitaires, seraient bien près de parfaire le million et demi d'hommes qui nous manquent.

L'organisation est ce qui manque le plus aux Nations Unies, par Paul Leclerc : « Cet état d'esprit parlementaire (au sens franchement péjoratif du terme) est à l'origine des manœuvres dilatoires (par exemple, des séries d'amendements qui, jour après jour, ont retardé la constitution de l'Organisation internationale des réfugiés), des manœuvres de diversion (comme celles qui, à la commission des tutelles, ont failli rendre impossible la ratification des accords de tutelle proposés), et surtout de la méthode qui consiste à ne jamais poser franchement le problème réel et à

l'aborder par un biais pour s'assurer une position favorable par rapport à l'adversaire qu'on veut atteindre : était-ce vraiment pour obtenir des données statistiques pour le comité d'état-major de l'O. N. U. que M. Molotov était si anxieux de connaître l'effectif des troupes anglo-américaines stationnées en territoire étranger? Et était-ce vraiment par respect de la procédure qu'au cours du même débat M. Noël Baker empêcha qu'on mît aux voix les amendements soviétiques?... C'est encore ce même état d'esprit qui a poussé les antagonistes à s'adresser toujours à l'opinion publique, par-dessus la tête des délégués qui les écoutaient, pour donner à leurs adversaires figure d'accusés.

« Mais, de toutes ces tactiques subtiles, qu'est-il sorti de positif?... L'humanité moyenne n'a pas été capable de suivre les protagonistes de Lake Success dans les méandres de ce jeu sinueux. Elle a seulement constaté la rivalité des puissances, la stagnation de la situation pendant de longues semaines, et la hâte des derniers jours à prendre des décisions bâtardes qui ne résolvent rien — ou peu s'en faut. Veut-on vraiment que ce soit cette impression de conflit, de pagaïe et d'impuissance qui reste aux hommes de bonne volonté qui avaient mis leurs espoirs dans l'O. N. U.? Et croit-on pouvoir faire œuvre utile dans une telle atmosphère? »

SPECTATEUR. **3 déc.** — *Eloge de la banalité*, par Roger Caillois.

10 déc. — Aragon : *Les élites et la culture.*

17 déc. — Jean Cocteau : *L'aigle à deux têtes.* — *Les goûts musicaux d'Igor Strawinsky*, par Soulima Strawinsky.

TEL QUEL. **3 déc.** — Pierre Long : *Adieu l'Indochine?* « La mission civilisatrice de la France? Nos « nouveaux messieurs » en ont fait une *démission permanente.* Depuis plus d'un an les populations civiles de l'Indochine vivent sous la terreur. On les a livrées presque sans défense, à la haine d'indigènes fanatisés, au pillage, à la torture et au massacre (...). Le pire, c'est que civils et militaires ont la sensation d'être abandonnés à leur triste sort, d'être considérés dans la métropole comme des gêneurs et des trouble-fête (...). Quelle tristesse pour ceux des nôtres qui luttent là-bas! Mais quel encouragement pour les assassins! »

10 déc. — Une enquête : *Amnistie ou non?* Réponses de Vercors, Pierre Bourdan, Maurice Garçon, André Le Troquer, Pierre Cot, Michel Clemenceau, Jean-Gabriel Domergue, Paul Ramadier, Vincent Badie, Pierre Courant.

LE TIGRE (Montpellier). **29 nov.** — Henry Debouche : *Le conformisme contre l'Esprit;* « c'est le droit d'André Wurmser de soutenir que « l'esprit est à gauche » (et à l'extrême, cela va de soi), mais c'est le droit de l'honnête lecteur de juger que le conformisme, aujourd'hui, n'est plus exclusivement ni principalement à droite, et que le conformisme de gauche n'est pas plus que l'autre, propice à l'épanouissement de l'esprit». — *L'Alsace revit*, choses vues par Michel Néber.

Revues.

REVUE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE. **Novembre.** — *Gérard de Nerval, traducteur de Faust*, par Albert Béguin. — *Grasse, capitale française de l'industrie des parfums*, par L. Kornprobst. — *Nos provinces : le Berry*, par Hugues Lapaire.

CAHIERS FRANCE-ROUMANIE. **Septembre-Octobre.** — Sommaire abondant et varié, qu'ouvre un éditorial inspiré par le traité de paix avec la Roumanie; à cette occasion, l'Association France-Roumanie expose les buts de son action, fondée sur les affinités qui lient les deux pays et sur les bienfaits d'une connaissance réciproque.

ESPRIT. **Déc.** — Il y a des revues où l'on cherche ce que l'on pourrait bien citer. En lisant *Esprit*, on se demande ce qu'on doit laisser de côté. Comme il faut se décider, signalons un ensemble sur l'Allemagne ou à propos d'elle : *Journal d'un retour*, par Jean Hubert, qui, en juillet 1946, est retourné en Bavière après treize ans d'absence, et dont les notes si lucides reflètent tout le complexe d'une réalité qui ne ressemble guère aux tableaux ou jugements des journalistes pressés; suite de *L'Allemagne de nos mérites* de Joseph Rovan; *Les voleurs de cadavres*, par Pierre Schaeffer, qui présente une « position de l'esprit » en face du procès de Nuremberg et de ce qu'en a fait la presse.

ÉTUDES. **Novembre.** — René d'Ouince : *Réformateurs de l'Eglise.* La littérature ecclésiastique actuelle ne parle que de réformes

nécessaires et urgentes; il y a malaise dans l'Eglise. « D'une part nous assistons à l'apparition d'élites issues de tous les milieux, exceptionnelles par leur pureté, leur ferveur apostolique et surtout leur lucidité; d'autre part, la grande masse de notre peuple subit un lent mais implacable mouvement de déchristianisation. Entre les deux courants, stable et relativement stationnaire, subsiste la communauté catholique. » Or celle-ci — 1/5 de notre population — se signale par son inertie, tandis que « le monde moderne laïque a pris allégrement son parti de se passer du christianisme ». Et le fidèle moyen observe d'un œil scandalisé les intempérances des jeunes élites, qui seules pourtant pourraient sauver l'esprit de l'Eglise. Il n'y a pas à craindre, cependant, une réédition de l'aventure moderniste, car deux constatations — « la volonté de promouvoir les réformes nécessaires dont est animée la hiérarchie, la volonté de rester dans l'Eglise, en vrais fils de l'Eglise, dont sont animés les réformateurs » — justifient l'espoir.

De François de Dainville, un solide documentaire sur *L'éducation des Jésuites* (on pense bien qu'il n'est pas « contre »). — François de la Bonnardière, Francis Hours : *Jeunesses d'Autriche.*

LE GOÉLAND. **Sept.-Oct.** — *Actualité de Chateaubriand,* par Théophile Briand.

HOMMES ET MONDES. **Décembre.** — Comte de Saint-Aulaire : *Le Congrès de Vienne.* — Louis Kérazan : *Le sort du franc.* — R. P. Sertillanges : *Le rôle de l'Eglise au temps présent.* — André Sauvageot : *La condition de la magistrature.*

HORIZON (Nantes). N° 6 (sans date). — Deux *Poèmes* de P.-J. Jouve. — Blaise Cendrars : pages de *La main coupée.* — *Mission de printemps,* nouvelle de Pierre Molaine. — Y. M. Rudes : *Comment l'andouille de Lesneven coupa l'haleine du passeur et ce qui s'ensuivit.*

LA NEF. **Décembre.** — Une étude sur *Pasteur* du docteur Henri Mondor est d'un voisinage un peu écrasant pour le reste du numéro, où l'on remarque néanmoins *Les masses,* de Jules Monnerot, et, sur Péguy, des souvenirs d'Emile Boivin et des études d'Alexandre Marc et Bernard Voyenne et de Dubois-Dumée.

POÉSIE 46. **Octobre-Novembre.** — *Poèmes* d'Aragon, Paul Eluard, Jules Superville, Pierre Emmanuel. — Henri Miller : *L'Univers de la mort.*

REVUE DE PARIS. **Décembre.** — Emile Ludwig, sur l'*Art de l'interview,* donne d'abord quelques conseils — les secrets du praticien — vite débordés par un flot de souvenirs et d'anecdotes, d'ailleurs piquants. — Denis de Rougemont : *Tableaux américains;* des instantanés significatifs; ou ce qu'il reste d'un journal de voyage, débarrassé de ses temps morts. — Jean-Louis Vaudoyer : *Le cinquième centenaire de Botticelli;* une étude d'ensemble. — Yves-Gérard Le Dantec : *Tristan Corbière.* — Pierre Montet rappelle ce qu'on savait jusqu'au début de cette année de *La nécropole royale de Tanis,* puis expose les découvertes importantes faites au cours des fouilles qu'il vient de diriger.

VARIÉTÉS

LE MEGOT ET LES MŒURS. — J'attendais, je faisais les cent pas, et pour me désennuyer je regardais les passants. L'un d'eux, qui venait vers moi, se baissa soudain et ramassa par terre quelque chose. C'était un monsieur bien mis, et manifestement, comme on dit, à son aise. Ce qu'il venait de ramasser, je le vis dans ses doigts : un mégot. Un beau mégot il est vrai, un bon tiers de cigarette.

Je ne vois pas que nos romans fassent au mégot la place qu'il tient réellement dans nos mœurs. Et ce n'est pas le seul cas où la prétention qu'ont parfois les romanciers de peindre leur temps apparaisse étonnamment présomptueuse. Avec leurs audaces laborieuses ce sont des timides, tout obséquieux devant les rites, les

usages, les bienséances et jusqu'aux convenances de l'inconvenance.

Babbitt est, à ma connaissance (on ne peut pas tout lire, Dieu merci), le seul roman où l'observateur des époques lointaines pourra entrevoir une forte vérité sur l'homme d'aujourd'hui : le problème que pose pour lui chaque jour, avec une constance inamovible, la lame de rasoir usée; plus précisément l'angoisse quotidienne de savoir que faire des lames usées, que l'on ne peut ni entasser indéfiniment sur le dessus de l'armoire à pharmacie, ni laisser à la portée des enfants, ni jeter à la poubelle où elles pourraient blesser un chiffonnier. Nous sommes bien fiers d'être des roseaux qui pensent; mais je défie quiconque se rase d'oser soutenir que quelque drame de cet ordre n'occupe pas chaque jour durant plusieurs minutes tout le haut de sa pensée. Reste à savoir si l'archéologue futur retiendra de *Babbitt* cette notation unique, cet *apax* sans écho ni recoupement. Et pourtant le sieur Gillette (1), en une poignée d'années, a apporté au genre de vie des hommes une des modifications les plus universelles qui puissent être. Chaque jour le cours des pensées et des rêveries de millions d'hommes subit par l'effet de son invention la même déviation. Mais la littérature, sauf *Babbitt*, et malgré *Babbitt*, n'en dit rien.

Le mégot est un autre méconnu. Et pourtant, à longueur de journée, il règne sur les pensées partout en France, et dans toutes les classes, alors que la pédérastie ou les stupéfiants, qui ont fait une belle carrière littéraire, n'intéressent vraiment pas la masse des Français.

Toujours la distinction des sujets nobles et des sujets ignobles. Reconnaissons que le mégot ou la lame de rasoir ne sont pas habituellement de ces éléments ou de ces forces qui infléchissent les destinées, ou qui les révèlent. Mais n'y a-t-il pas quelque chose de dangereux dans cet argument, si juste, si évidemment juste qu'il soit? On devine aussitôt une ombre qui se camoufle derrière lui et qui s'installe sous son couvert, — l'ombre d'Octave Feuillet. Distinguer dans l'homme des parties qui sont nobles et d'autres qui ne le sont pas, et, celles-ci, les repousser du pied pour leur indignité, cela, très vite, conduit très loin. Et puis, est-il si certain que la question du mégot ne soit liée en nous qu'à des fonctions triviales?

Quelqu'un m'a dit un jour comme un aveu, comme une confidence, comme un des grands secrets de lui-même qu'il m'eût révélé, qu'il était tout heureux d'avoir trouvé ce matin-là chez son buraliste des Celtiques plutôt que des Gauloises : non pas seulement parce qu'il en préférait le goût (« Je n'en suis plus là! »),

(1) Son nom n'est pas dans le *Petit Larousse*. Mais celui de Louis Gillet y est.

mais parce qu'étant plus grosses il les défaisait, les roulait de nouveau et tirait ainsi trente cigarettes d'un paquet de vingt. « Et puis, ajouta-t-il, vous comprenez, il y a les mégots. Trente mégots. Autrefois, je ne savais pas. Je roulais mes cigarettes trop grosses. Il me fallait cinq ou six mégots pour une cigarette. Je n'avais pas réfléchi qu'un mégot est très fort. Une cigarette faite de mégots peut être fine; et faite de mégots de mégots, à peine plus grosse qu'une allumette. Mes trente mégots me donnent dix cigarettes; mes dix mégots de mégots, quatre cigarettes; et celles-ci, encore deux. Comptez : trente et dix et quatre et deux, disons quarante-cinq à cause des déchets, voilà ce que je fais de mon paquet de Celtiques. » Ce n'est pas l'ingéniosité du bonhomme qui me frappa, mais son regard un peu dégoûtant d'animation et d'avidité. Il était évident qu'il avait engagé dans sa recherche beaucoup plus que ces régions marginales de la pensée que nous affectons d'ordinaire à nos fonctions physiologiques ou paraphysiologiques.

Un autre comparait le tabac à l'opium. « Des opiomanes, disait-il, j'en ai connu; de vrais fumeurs, cent vingts pipes par jour. Ils racontaient que leur accoutumance n'est pas comparable à l'habitude du tabac. La privation entraîne pour eux des troubles proprement intolérables. On les désintoxique maintenant dans des cliniques, sous peine des accidents les plus graves, jusqu'à la folie et à la mort. Je n'en suis pas là, d'accord. Mais je suis à mi-route sur le même chemin. Non. J'exagère. Il y a des moments pénibles; mais manger, par exemple, m'en distrait; et je dors. Ça ne fait rien : quel manque! Ce n'est pas que j'aie ce qu'on appelle *envie* de fumer. A ces moments-là je n'en suis plus à rêver d'une cigarette comme un assoiffé d'un verre d'eau. Je ne songe à rien : c'est ici que l'affaire ressemble à l'intoxication. Je suis hors de moi. J'ai le bout des doigts qui fourmille, et l'estomac qui me pince, et je ne sais quelle salive amère dans la bouche qui me remplit la pensée de toute la mauvaiseté du monde. Je m'obstine à vouloir travailler; je perds mon temps. J'ai l'esprit, comment dire? soluble; vous comprenez? Et il ne faut pas qu'on m'adresse la parole... Qu'on m'offre alors une cigarette : ah! mon ami! Du plaisir, non. Il s'agit bien de plaisir, de dégustation... Le *bien-être :* je crois qu'un opiomane seul comprendrait... »

Discours délirant. Mais le bonhomme était sincère; et son délire, réel. Quand le drame du mégot en arrive là, il me semble abusif de continuer à parler dédaigneusement de fonctions élémentaires. Et il n'est pas difficile d'imaginer que s'il se présentait, dans un tel moment de manque, une de ces circonstances décisives, heureuses ou malheureuses, qui omettent toujours de nous demander si l'heure nous convient, une destinée puisse se nouer ou se dénouer faute de trois mégots.

Paul Plural.

GAZETTE

Lettre d'un abonné. — *Un ancien abonné du* Mercure, *en nous adressant son réabonnement, nous écrit une lettre dont nous sommes heureux de reproduire la plus grande partie :*

« (...) D'après votre circulaire, il me semble que vous entendez être fidèle aux traditions de la maison où l'on accueillait, côte à côte, le catholique Léon Bloy et le voltairien Léautaud; j'ai une très grande estime pour ce dernier, que je tiens pour un grand écrivain, et je me suis souvent demandé ce qu'il était devenu.

« Voulez-vous permettre à un fidèle lecteur du Mercure *de vous dire ce qu'il aimerait trouver, ou plutôt, plus simplement, retrouver dans votre nouvelle revue. Les mêmes méthodes, le même esprit qu'autrefois, ce souci d'informer objectivement, cette impartialité dans le choix des auteurs publiés, et surtout, cette absence de parti pris dans la* direction. *Vos collaborateurs, semble-t-il, avaient la libre disposition de leur plume, n'étaient pas entravés par des idées préconçues : c'est justement ce qui m'a fait m'attacher au* Mercure *et tant déplorer sa disparition. La diversité des sujets traités était aussi très attachante. Sans négliger la littérature, je pense que vous voudrez bien, comme par le passé, nous donner des aperçus scientifiques, surtout de cette physique qui prend tant de place dans la vie moderne et se substitue heureusement à une métaphysique désuète.*

« Surtout, surtout, ne vous laissez pas englober, engluer, dans quelque coterie politique, en ce qui concerne la direction de la revue : ce serait la mort de votre effort, laissez totale liberté à vos rédacteurs, comme autrefois, de démonter le « joujou patriotisme » ou de disséquer le « diamant ».

« En un mot, il me semble qu'il faudrait continuer l'œuvre merveilleuse de Vallette, avec le même esprit, les mêmes méthodes, à la fois prudentes et osées.

« Et puis, pourquoi ne découvririez-vous pas quelque nouvel auteur intéressant, comme vous l'avez fait à maintes reprises? Je me souviens toujours avec quel plaisir j'ai lu pour la première fois Kœnigsmark *dans le* Mercure, *vers 1917, alors que la signature de Pierre Benoit m'était inconnue (...) ».* — PAUL MICHEL, Noves (*Bouches-du-Rhône*).

Janvier. — *Vraiment nous ne pouvions plus croire au printemps ni aux beaux jours. Il n'y a pas si longtemps que nous avons vu ce ciel bleu, ce soleil jeune, et nous avions cru que c'était arrivé! « Erreur », nous dit-on, « c'est seulement l'été de la Saint-Martin ». Le soleil riait jaune et nous avons été très refroidis. Nous n'avions rien demandé, nous étions si bien résignés à l'hiver... Fini, pour nous, ces naïvetés qui tant nous enchantent pour qu'après mieux on déchante! On nous a déjà fait le coup l'an dernier, Saint-Martin et la saison, et tout le monde depuis des années...*

Mais quelqu'un s'avisa de faire que ce mois, le onzième, fût le premier. Alors, sans rancune, sans amertume, sans regret, il n'y eut plus qu'à enchaîner, continuer, recommencer : c'était janvier, le mois du jour renaissant, l'attente aux prémices de l'an, des printemps dont on se souvient.

En novembre ou en décembre nous aurions gelé à semblable température, mais en janvier, pour peu qu'il ait neigé, on fond avec les neiges, on respire, le jour s'étire, le ciel s'étale et se délave; tout se détend sans brusquerie et sans langueur — l'ardeur de notre attente est encore fort contenue, le mois est long et nous aurons de mauvais temps à vivre.

Nul n'oserait dire qu'il a déjà entrevu le printemps, mais chacun, subrepticement, s'accorde en sourdine aux préludes printaniers, selon ce qu'il a surpris des préparatifs, par certains soirs au ciel pâle et pur, à l'arrière du froid, dans la silhouette très nette des branchages, dans le vent, par delà les nudités d'hiver; et l'espérance grandit, sereine et certaine, au pas du jour. — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Autour des trois grands prix littéraires. — *Le « peloton d'arrivée » : J.-J. Gautier* (Histoire d'un fait divers) *pour le Goncourt; Michel Robida* (Le Temps de la longue patience) *pour le Fémina; Jules Roy* (La Vallée Heureuse) *pour le Théophraste Renaudot.*

« Convenons, dit Robert Kanters (La Gazette des Lettres, 7 *décembre* 1946), *que l'attribution des prix de cette année n'a rien d'injuste. Elle correspond à la moyenne de la production et, dans un paysage de coteaux modernes, elle signale les points de vue les plus ingénieusement agencés. » Et le critique de continuer : « Le Prix Goncourt, événement littéraire bien parisien, va à un journaliste qui avait choisi de lui-même le pseudonyme de boulevardier. Le prix Goncourt, né dans les milieux naturalistes, couronne un roman d'un naturalisme orthodoxe. La convenance n'est-elle pas parfaite? »*

Tel n'est pas l'avis de Marie-Louise Barron (Les Lettres françaises, 6 *décembre*) *: « en couronnant ce réalisme qui oublie la réalité, les Goncourt ne sont plus les Goncourt »; et auparavant : « Il était normal que M. Gautier, journaliste bousculé par l'actua-*

lité, puise dans le domaine du fait divers et des chroniques des tribunaux la matière de son ouvrage. Toute l'école de romanciers américains contemporains, entre autres, l'a fait et avec quel bonheur. Seulement pour faire Sanctuaires avec un fait divers il faut être Faulkner. Je crains bien que M. Gautier ne soit que M. Gautier, que partant d'une histoire vraie, il n'ait fait qu'un roman faux. » Même appréciation sous la plume acérée de Maurice Nadeau (Combat, 6 décembre) : « Comme Stendhal M. Gautier va chercher sa provende dans la Gazette des Tribunaux. Le premier y pêchait un fait divers dont il faisait le roman d'une génération; le second y trouve une histoire palpitante dont il fait un fait divers. »

Paul Guth (La Gazette des Lettres, 21 décembre) voit surtout dans le lauréat le Normand tenace, « l'homme d'une page par jour qui... rivalise avec la patience des marées et des huitres perlières ». Interrogé par lui, Gautier nomme ses maitres : Simenon, Mauriac, Pierre Benoit.

L'incident qui accompagna l'attribution du Goncourt — la sortie de Francis Carco — a donné lieu à des commentaires malicieux. Jacques Vulanes (Têtes couronnées, dans la Bataille, 4 décembre) concluait : « Coment s'étonner qu'un fait divers s'inscrive en marge de l'histoire d'un fait divers? » Et d'ajouter, parlant cette fois du Fémina, le Temps de la longue patience : « Nul autre titre n'eût été plus opportun, surtout si l'on songe que M. Robida avait été battu de justesse il y a un an pour son précédent ouvrage, Botemry. » Jeu de mots moins anodin de M. André Rousseaux (Le Littéraire, 7 décembre) : « Une courte patience vient à bout du volume qui s'avale comme un verre d'orangeade, un peu trop saccharinée seulement. » De Maurice Nadeau (Combat, 6 décembre) ce jugement expéditif : « De M. Jean-Jacques Gautier à M. Michel Robida le passage est brutal. Nous abandonnons la compagnie des guignols vulgaires pour celle des pantins distingués. » Par contre, Robert Kanters (La Gazette des Lettres, 7 décembre) reconnait au lauréat « le sens des grands problèmes de notre génération »; Jacques de Laprade, l'opposant aux deux autres gagnants, voit en Robida le seul « vrai romancier » (Arts, 13 décembre); Robert Kemp va jusqu'à parler de « tragédie quasi-racinienne des âmes » (Les Nouvelles Littéraires, 5 décembre), mais pour Louis Parrot (Les Lettres Françaises, 6 décembre), les héros sont « mollement dessinés », « on ne réussit pas à sympathiser avec eux, ce qui est grave, surtout lorsqu'il s'agit de héros authentiques ».

Interviewé par Paul Guth, Michel Robida évoque ses ancêtres : M. de Jussieu, les Berger-Levrault, l'éditeur Charpentier. Cela fait un assez joli terreau littéraire pour l'éclosion d'une vocation d'écrivain, à travers les avatars du journalisme. Et de continuer : « Mes parents m'ont appris à tout aimer. Il y a des choses jolies partout, des tas de bonheurs à la portée de tout le monde... Vous dire des choses profondes? Je suis tout simple. J'adore tout ce qui

est beau... Je ne fais partie d'aucune école. Je ne fréquente aucun milieu littéraire. Je suis terriblement classique.»

Sur la valeur non seulement littéraire mais humaine du récit de Jules Roy, La Vallée heureuse, *la critique est unanime. «Livre sans mensonge et cruel; on y voit un homme en face de sa vérité, dans les circonstances tragiques de la guerre la plus dangereuse, conscient de l'inéluctable destin qui le menace et ses compagnons.» (Emile Henriot, le* Monde, *8 décembre). — «*La Vallée heureuse *est bien plus qu'un roman, un document comme nous en voyons paraître trop rarement sur l'homme d'aujourd'hui.» (Louis Parrot,* Les Lettres Françaises, *13 décembre). — «Il y a, dans le beau livre de M. Roy, les éléments d'une sorte de psychologie de l'héroïsme, et d'une psychologie concrète, qui n'ignore pas ce que cet héroïsme peut envelopper de peur.» (Robert Kanters,* La Gazette des Lettres, *7 décembre).*

A quelles sources littéraires l'écrivain-soldat a-t-il alimenté sa sensibilité? «Vigny a eu sur moi une très grande influence. Et Psichari aussi. Il a écrit sur l'armée des choses qui vont loin.» Il est plus inattendu de lui entendre nommer Stendhal, avec Lucien Leuwen *(André Bourin,* Entretien avec Jules Roy, *dans* Les Nouvelles Littéraires, *5 décembre).*

Ses amis parlent de «fougue sérieuse» et lui savent gré de n'avoir «jamais séparé la chose écrite de son expérience d'homme» (Armand Guibert, Rencontres avec Jules Roy, *dans* Combat, *6 décembre). — Voyez-vous, dit-il (Dominique Arban,* Entretien avec Jules Roy, *dans* Opéra, *11 décembre), pour nous l'aviation avait ouvert un royaume — ou un jardin — que nous sommes seuls à connaître... Mon titre,* La Vallée heureuse, *est une antiphrase, mais aussi une vérité. Cette vie représentait pour nous le pire — mais aussi la vallée heureuse, celle que tous ceux qui en sont sortis désirent de nouveau.» Sur tous les plans, ce maître écrivain reste un combattant : «maintenant j'ai rejoint d'autres camarades qui reportent tout ce qu'ils ont appris sur un autre effort et une autre bataille».* — M. M.

Edmond About à l'Ecole d'Athènes. — *La mode est toujours à la célébration des centenaires, mais l'habitude se généralise, pour des motifs divers, de ne plus les commémorer à leur date. C'est ainsi qu'on a laissé passer celui de la création de l'Ecole française d'Athènes, qui remonte au 11 septembre 1846, et l'on se propose de le fêter seulement au printemps, ou au début de l'été, d'après un programme lentement discuté.*

Le moment venu, on ne manquera pas, soit à Paris, soit à Athènes, d'évoquer l'amitié franco-grecque à laquelle se dévouèrent les philhellènes français, Théobald Piscalory, notre ministre à Athènes en tête, pendant la période héroïque de la vie de l'Ecole,

de 1846 à 1852. Il y eut cependant un dissident alors, et de quelque renom : Edmond About, inapte comme le notait son directeur, à savourer les austères douceurs de la méditation savante.

Dans une lettre du 28 juin 1852, About écrivait : « Il fait horriblement chaud, il fait piteusement triste, il fait plus embêtant que jamais. J'ai une indigestion de ciel bleu, de montagnes bleues, de poussière bleue et de tout ce qui constitue un pays chéri des dieux. On attrape des coups de soleil en plein minuit, impossible de quitter la chambre, impossible d'y rester, j'ai beaucoup travaillé, cette semaine à digérer et à respirer. Les plus simples fonctions de la nature sont plus difficiles à remplir que celles d'ambassadeur. Aussi, croyez bien que la France ne fait pas ses affaires en payant mes sueurs dix francs par jour. » — ROBERT LAULAN.

Une nouvelle vie de sainte. — *M. Clovis Brunel, directeur de l'Ecole des Chartes, a commenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un texte en langue vulgaire du Quercy, écrit au XVe siècle et demeuré inédit. Il s'agit d'une Vie de sainte Fleur, religieuse à l'hôpital de l'ordre de Malte d'Issendolus, morte en 1346. Cette femme fut célèbre en son pays par ses fréquentes extases et ses visions de choses célestes, que son confesseur décrivit dans une biographie, à la suite d'une centaine de miracles survenus après sa mort. Sainte Fleur était invoquée dans un grand nombre de cas, et guérissait toute sorte de maux. La liste de ces maux est aussi curieuse que celle qui figure dans l'oraison de saint Fiacre, mais elle est différente. De même que ce saint d'origine écossaise passait pour avoir délivré notre pays de la domination d'Henri V, roi d'Angleterre, on attribuait à sainte Fleur la libération de sa province des envahisseurs anglais. Le texte révélé par M. Clovis Brunel offre un vif intérêt pour l'histoire des pratiques populaires de pèlerinage, et pour celle de la vie villageoise courante pendant la guerre de Cent ans. D'autre part, la langue de cette vie de sainte, qui est voisine de la langue parlée, montre, au XVe siècle, à côté de nouveautés, des traits d'archaïsme. Cette découverte enrichit donc l'histoire et la philologie.* — R. L.

Les Français en Chypre. — *Conquise au cours de la troisième Croisade par Richard Cœur de Lion, l'île de Chypre fut cédée aussitôt à Guy de Lusignan, qui en prit possession dans les toutes dernières années du XIIe siècle, et elle devint un royaume franc sur lequel régna jusqu'à la fin du XVe, la famille poitevine des Lusignan. Sous cette domination, l'île connut une ère de longue et brillante prospérité, spécialement au XIVe siècle. Mais au XVe,*

elle se trouva menacée par les Musulmans d'Egypte et d'Asie mineure. Les souverains de Chypre s'employèrent alors à intéresser à leur sort le pape, Gênes, Venise et Naples. Comme ils avaient libéralement laissé carrière, à l'intérieur, à l'activité de nobles, de marchands, d'aventuriers, de pirates d'origine ibérique, quelques Espagnols parvenus aux plus hautes situations, concurremment avec les vieilles familles françaises installées dans l'île, profitèrent de la situation pour préparer l'intervention des Catalans et des Aragonais.

C'est ainsi qu'Alphonse V d'Aragon, roi de Naples, prit Chypre sous sa protection, envoya des flottes au Levant pour combattre les Musulmans et organisa une base navale à Castellorizzo, à mi-chemin entre Chypre et Rhodes.

Mais la compétition acharnée entre Venise, Gênes et les Catalans avait provoqué un affaiblissement des forces chrétiennes : quelques années avant la chute de Constantinople, Venise reçut de Catherine Cornaro, veuve du dernier Lusignan, la possession de l'île, préface à la conquête turque, qui intervint moins d'un siècle plus tard, et à une décadence définitive.

M. Constantin Marinesco, professeur à l'Université de Bucarest et directeur de l'Ecole roumaine en France de Fontenay-aux-Roses, qui a étudié cette histoire en exploitant des documents inédits tirés des archives de Barcelone, a apporté une contribution très neuve à l'histoire de Chypre, et jeté par incidence une vive lumière sur un moment de l'expansion française en Orient, au moyen âge. Il a observé, en effet, que l'activité déployée dans l'île de Chypre par les personnages aragonais, castillans ou catalans, préfigure celle des conquistadores *se ruant quelques dizaines d'années plus tard sur le Nouveau-Monde. En conclusion, il a établi que les luttes et les intrigues auxquelles participèrent en Chypre Génois, Vénitiens et Espagnols, ne firent que nuire à l'œuvre constructive accomplie dans tous les domaines, pendant près de trois cents ans, par les Français sous la dynastie des Lusignan. De cette œuvre, il reste encore quelques vestiges monumentaux de premier ordre avec les cathédrales Sainte-Sophie de Nicosie, inspirée de Notre-Dame de Paris, et Saint-Nicolas de Famagouste dont les trois portails rappellent Reims.* — R. L.

Un bon conseil. — *Quand vous allez dans le monde, ne fumez pas vos cigarettes trop loin. Songez au maître de maison qui, ses invités partis, fera le tour des cendriers pour recueillir les mégots.* — P. P.

Surréalisme. — *Madame B. a les épaules affaissées, le ventre proéminent et la jambe lourde. Dame, elle fait « des ménages » depuis trente ans — ça use. — Mais son œil n'a pas désarmé. Il perce les hommes d'un regard sans faiblesse, quoique sans exces-*

sive amertume : « Des bons à rien ou des vendus... mais si on était à leur place... c'est pas facile. » Les événements la trouvent prête : « Ça marche mal depuis le commencement des commencements, y a pas de raison que ça change... »

Mais dans les temps que nous vivons, même l'esprit d'un philosophe risque de céder au vertige universel. Ce matin le regard de Madame B., si vif d'habitude, est tout embué d'angoisse métaphysique : « Y a des jours où on se demande vraiment où on va... Notre monde, on dirait qui tombe de cercle vicieux en cercle vicieux. » — F. R.

D'un goût douteux. — *Voici un essai,* Saint-Exupéry, *par R. M. Alberes, publié par « La Nouvelle Edition », dans une collection intitulée « Bibliothèque de l'Aviation ».*

La couverture porte une vignette, une silhouette d'avion, blanche sur fond de couleur. Pour rehausser sans doute la vignette, on l'a agrémentée d'un point rouge, d'un gros point situé vers le bout de l'aile. Heureuse initiative : voilà la collection, et Saint-Exupéry lui-même, placés sous les couleurs japonaises. Cela est-il voulu?

Encore les côtes de melon. — *Je viens de lire un bouquin qui n'est pas un mauvais bouquin. Il s'appelle* L'œuvre paradoxale de Freud. *L'auteur est le Dr Madeleine Cavé. L'action de Freud a bouleversé pas mal de choses dans le monde, alors que ses livres sont souvent du dernier ridicule. C'est sur ce paradoxe qu'est centrée l'étude du Dr Cavé. Pour des lecteurs tout à fait profanes (comme moi) et néanmoins piqués par un mouvement d'idées d'une telle ampleur, elle dénoue un nœud de l'esprit.*

Elle montre comment il est possible que le freudisme soit « un ensemble de découvertes cliniques indiscutables », et qu'en même temps l'œuvre écrite de Freud soit faite de « livres profondément antiscientifiques où la science se mêle à l'hypothèse et qui ne comportent aucune des preuves nécessaires pour déclencher l'adhésion des esprits scientifiques » (p. 105). *Prenons acte de ces jugements, et de cette rigueur estimable.*

Or l'auteur, dissertant pour son propre compte, parle (p. 6) *de « la merveilleuse finalité que révèle tout processus physiologique si infime soit-il »; et il insiste : « L'insecte connaît toutes les démarches compliquées qu'il a à faire pour déposer ses œufs dans un milieu favorable (...). Tout dans l'organisme connaît le but pour lequel il a été créé et s'y dirige. »*

Le melon, jadis, se contentait d'avoir des côtes pour être mangé en famille; il n'avait pas encore pris conscience de sa finalité. — CASTOR.

Comptabilité. — *M. Jean Dutourd a publié récemment* Le complexe de César. *Ce livre a été remarqué. Il a valu à son auteur la moitié du prix Stendhal (Stendhal n'est plus là pour se défendre). Ensuite de quoi M. André Bourin est allé interviewer M. Jean Dutourd pour notre bon confrère* Paru. *Les lecteurs du* Mercure *seront sans doute intéressés par ce passage technique de leur entretien :*

« — Comment travaillez-vous?

« — Chaque jour, je m'installe devant ma machine et je tape pendant cinq ou six heures. Avant de m'y mettre, je renâcle un peu, tout m'est prétexte pour retarder le moment de commencer : mes chaussures à cirer, un clou à planter, ma moustache à tailler. Je m'y mets enfin, et je compose une dizaine de pages. Cela en fait environ 3.600 par an : ce n'est pas mal. A trente ans, je veux être l'auteur de dix bouquins. »

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5361. — 1947.
Dépôt légal : 1er trimestre 1947.

MERCVRE DE FRANCE

N° 1000

EXTRAITS DE PRESSE (II)

PAN DANS LE MILLE ! On se disait : « Qu'est-il devenu? Pourquoi se cache-t-il? ut-être a-t-il vieilli et ne se montre-t-il plus par coquetterie? » Pas du tout. Il tcujours le teint mauve de sa jeunesse...

Le Canard Enchaîné, 8-1-47.

Il appartient à des recueils comme le *Mercure de France* de ramener les courants téraires à leurs plus hautes sources françaises, limpides et harmonieuses. C'est ns cet espoir que nous saluerons ici sa résurrection comme un événement.

HENRI LE MESSAGER, *L'Echo d'Alger*, 9-1-47.

Le millième numéro du *Mercure de France* a reçu dans la presse un accueil aleureux et un peu attendri.

Carrefour, 2-1-47.

Ce qui demeure d'hommes libres dans notre pays reconnaîtra dans le *Mercure France* l'image de cette liberté qui est l'âme même de ce pays.

ROBERT MARGERIT, *Le Populaire du Centre* (Limoges), 15-1-47.

C'est une grande fête que ce millième numéro d'une revue qui n'avait point rdu son pouvoir d'écouter et d'être entendue.

Arts, 6-12-46.

C'est une renaissance qui n'est pas commune et qu'il convient de saluer de nière particulière.

MAURICE CARITÉ, *L'Aube*, 4-1-47.

Cette revue qui a tant fait pour le renom de l'esprit français, et dont les belles alités d'indépendance, de loyauté et de franchise sont l'honneur des lettres, nquait vraiment en notre triste époque.

M. M., *Libération lochoise* (Loches), 18-12-46.

C'est un petit événement qui déborde le cadre de la littérature proprement dite... tte livraison de rentrée se trouve être le millième fascicule de la revue. Elle unit une collaboration particulièrement brillante.

Le Pays, 15-12-46.

Le *Mercure de France* reparaît. Il reprendra sa place. Il sera en France une des eilleures revues et jouera dans le monde entier un rôle d'une très grande impor-nce.

Basler Nachrichten (Bâle), 24-12-46.

A l'heure où, comme disait récemment Maurice Delépine dans *Le Populaire*, toute une jeunesse se rue à l'assaut et au pillage, ardente et avide comme l'armée talie après la proclamation de Bonaparte », la réapparition de la célèbre couver-re violette sera pour beaucoup une sorte de soulagement. Un lieu d'asile se rouvre ur les esprits encore libres.

G. L., *Gavroche*, 16-1-47.

Une vieille revue dont on se refusait à admettre la disparition...

L'Eventail (Bruxelles), 10-11-46.

La vieille revue... donnait, par son esprit de liberté, un exemple qu'il est cellent de voir renaître aujourd'hui.

La Gazette des Lettres, 26-10-46.

André Billy, qui commente sa résurrection, écrit que « son échec porterait contre poque présente un témoignage accablant ». Mais le nouveau *Mercure* réussira.

Le Provençal, 24-10-46.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1947.